



VESTE A CLOU
Veste courte en jean clouté, Découpe
incrustée, très avant garde.
TAILLES : 00-0-1-2-3
PRIX : 150 Francs

**PANTALON A LA ROSE
CLOUTE**
Découpe incrustée assortie à la
veste. La rose appliquée au bas
du pantalon stylise le modèle.
TAILLES : 0-1-2-3
PRIX : 130 Francs
L'ENSEMBLE : 260 Francs.



VESTE BLANCHE A FLEUR
Veste tunique en coton blanc écru.
Découpe incrustée à fleurs. Poche
poitrine. TAILLES : 00-0-1-2-3.
PRIX : 100 Francs

PANTALON 2 ZIPS
Pantalon coton blanc très moultant;
2 fermetures zips pli surpiqué,
largeur du bas 32 cm.
COULEURS : BLANC, ROUGE, NOIR
TAILLES : 00-0-1-2-3
PRIX : 95 Francs
L'ENSEMBLE : 180 Francs



CHEMISE
Chemise unisex en coton surpiqué.
Patte d'épaule poches plissées, à
rabats, écusson épaule bande
dessinée.
COULEURS : BLEU
ET ROSE INDIEN
TAILLES : 00-0-1-2-3
PRIX : 75 Francs

SALOPETTES
Salopette rayée en dralon, poche
bavette avec gros zip taille unisex.
TAILLES : 00-0-1-2-3
PRIX : 120 Francs
L'ENSEMBLE : 180 Francs

AUX PUCES DE SAINT-OUEN (samedi, dimanche, lundi)



L'INDIEN
BOUTIQUE

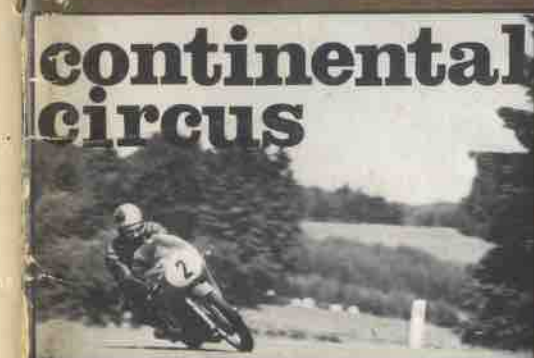
156, RUE DES ROSIERS, 93 - SAINT-OUEN (Métro Pte de Clignancourt)

TROIS MODÈLES EXCLUSIFS...

53 AVRIL 72 4 F. MENSUEL CANADA \$0.90
rock & folk

POP MUSIC RHYTHM 'N' BLUES JAZZ CHANSON

**JOHN & YOKO
INTERVIEW
CHARLEBOIS
MOODY BLUES
PETE SEEGER**



**continental
circus**



rock & folk

galerie

1/MICK JAGGER



TOUS LES VÊTEMENTS CRÉÉS PAR L'INDIEN SONT UNISEX
SOUS 15 JOURS MAIS EN AUCUN CAS NE PEUVENT ÊTRE REPRIS
CORRESPONDANCE DES TAILLES
00 = 36
0 = 38
1 = 40
2 = 42
3 = 44
NOM :
ADRESSE :
A L'ORDRE CHÈQUE DE M. BRAGOVSKI
MANDAT LETTRE
AU BOV DE COMMANDE
CHÈQUES POSTAUX
8, RUE DU CROISSANT, PARIS 2^e

OFFRE SPÉCIALE !

BRIGOTES

rock & folk

de santana à budley

alvin lee & six

JIMI HENDRIX

CHICCO

JOHN LONDON

ARETHA EN EUROPE

BOUQUIN REF

rock & folk

POP MUSIC RHYTHM 'N' BLUES JAZZ CHANSON

18 numéros de Rock & Folk pour 36 F

Pour 36 F (48 F pour l'étranger), vous recevrez votre Rock & Folk pendant un an et six numéros anciens que nous vous conseillons de choisir grâce à l'index des articles parus depuis le n° 1 publié dans le n° 36 de janvier 1970 et des index publiés dans les n° 48 de janvier 1971 et 60 de janvier 1972. Vous aurez ainsi payé 36 F pour 18 numéros au lieu de 63 F soit 2 F par exemplaire

Bulletin d'abonnement page 100

actualités

rock & folk

Melody Maker POP 30 Melody Maker

SINGLES

- (2) AMERICAN PIE Don McLean, United Artists
- (1) SON OF MY FATHER Chicory Tip, CBS
- (3) WITHOUT YOU Nilsson, RCA
- (8) GOT TO BE THERE Michael Jackson, Tamla Motown
- (4) LOOK WOT YOU DUN Slade, Polydor
- (10) MOTHER AND CHILD REUNION Paul Simon, CBS
- (13) BLUE IS THE COLOUR Chelsea Football Team, Penny Farthing
- (20) BEG, STEAL OR BORROW New Seekers, Polydor
- (6) STORM IN A TEA CUP Fortunes, Capitol
- (7) HAVE YOU SEEN HER? Chi-Lites, MCA
- (12) POPPA JOE Sweet, RCA
- (9) DAY AFTER DAY Badfinger, Apple
- (11) MOTHER OF MINE Neil Reid, Decca
- (5) TELEGRAM SAM T. Rex, T. Rex
- (17) SAY YOU DON'T MIND Colin Blunstone, Epic
- (15) MY WORLD Bee Gees, Polydor
- (22) I CAN'T HELP MYSELF Donnie Elbert, Avco
- (-) ALONE AGAIN (NATURALLY) Gilbert O'Sullivan, MAM
- (13) LET'S STAY TOGETHER Al Green, London
- (14) ALL I EVER NEED IS YOU Sonny and Cher, MCA
- (16) I'D LIKE TO TEACH THE WORLD TO SING New Seekers, Polydor
- (29) MEET ME ON THE CORNER Lindisfarne, Charisma
- (28) GIVE IRELAND BACK TO THE IRISH Wings, Apple
- (21) HORSE WITH NO NAME America, Warner Bros.
- (23) BRAND NEW KEY Melanie, Buddah
- (25) BABY I'M A WANT YOU Bread, Elektra
- (19) MOON RIVER Greyhound, Trojan
- (30) THE PERSUADERS John Barry, CBS
- (24) DAY BY DAY Holly Sherwood, Bell
- (-) IT'S ONE OF THOSE NIGHTS Partridge Family, Bell

PUBLISHERS/COMPOSERS

1 United Artists (Don McLean); 2 ATV (Krischner (Meroder/Bellotti/Holm)); 3 Apple (Peter Ham/Tom Evans); 4 Jobete/Carlin (E. Willensky); 5 Barn/Schroeder (Hilder/Lee/Powell); 6 Partern Music (Paul Simon); 7 Surfing MacQueen (Daniel Boone/Rod MacQueen); 8 Valley (Cole/Hall/Walt); 9 ATV (Krischner (Ron Roker/Rubin)); 10 MCPS (Eugene Record/Barbra Ackling); 11 Chinnichap (Nick Chinn/Mike Chapman); 12 Apple (Peter Ham); 13 Chappell (Parkinson); 14 Wizard Artists (Marc Bolen); 15 Sparta Florida (Denny Laine); 16 Abigail/Robin Gibb; 17 Jobete/Carlin (Eddie Holland/Lamont Bozler/Brian Holland); 18 MAM (Gilbert O'Sullivan); 19 Burlington (Al Green/Mitchell/Jackson); 20 United Artists (Reeves/Holaday); 21 Cookway (Roger Cook/Roger Greenaway/Backer/Davis); 22 Hazy (Rod Clements); 23 Northern/Kinney Punch Music (Paul and Linda McCartney); 24 Kinney (Dewey Bunnell); 25 Copyright Control (Melanie); 26 Screen Gems/Columbia (David Gates); 27 Famous Chappell (Henry Mancini); 28 ATV (Krischner (John Barry)); 29 Vaccaro Chappell (Schwartz); 30 Screen Gems/Columbia (Tony Romeo); Emerson, Lake and Palmer, Cotillion

AMERICA'S TOP 10

- (1) WITHOUT YOU Nilsson, RCA
- (2) HURTING EACH OTHER Carpenters, A&M
- (3) DOWN BY THE LAZY RIVER Osmonds, MGM
- (4) LION SLEEPS TONIGHT Robert John, Atlantic
- (5) HEART OF GOLD Neil Young, Reprise
- (7) EVERYTHING I OWN Bread, Elektra
- (5) PRECIOUS AND FEW Climax, Carousell
- (-) MOTHER AND CHILD REUNION Paul Simon, Columbia
- (-) HORSE WITH NO NAME America, Warner Bros.
- (-) PUPPY LOVE Donnie Osmond, MGM

FROM "CASHBOX"

Jeunes idéalistes, pour 1329 F* seulement, Pan Am vous offre le dernier luxe capitaliste.



Car, à l'époque des transports en commun, c'est le luxe d'être considéré comme un voyageur unique. Et ce luxe, Pan Am vous l'offre, à vous comme à chacun de ses voyageurs. Votre siège réservé vous attend. Et pendant que votre Pan Am 747 se dirige vers les Etats-Unis-ah! ce moelleux dans les coussins-vous pouvez par exemple: écouter un enregistrement exclusif de musique pop, voir l'un des 2 films** sur grand écran, savourer un repas bourgeois ou, selon vos convictions, un repas végétarien, hindou, etc...

Pendant ce temps-là, votre valise voyage comme une princesse, dans un conteneur cloisonné, à l'abri des chocs et des empilages. Si vous avez plus de 22 ans, pour Pan Am vous êtes toujours jeune: vous bénéficiez toujours du tarif jeune. Il suffit que vous restiez de 22 à 45 jours aux Etats-Unis. Vous voyez que l'on fait vraiment tout chez Pan Am pour vous faciliter les choses. Une preuve de plus: à l'arrivée, Pan Am vous aide même à trouver un toit à partir de 5 dollars par jour, ou une caravane pour environ 6 dollars par jour et par personne. Profitez bien du dernier luxe capitaliste. Vous pourrez toujours critiquer après. Appelez vite votre agent de voyages Pan Am ou Pan Am. A Paris: 225 92 00. A Nice: (93) 88 99 11. A Lyon: (78) 42 62 02. **Pan Am.**



Pour Pan Am, vous êtes unique.

* Tarif Paris New York A/R classe économie de 12 à 22 ans, du 1er avril au 30 juin. Autres périodes de l'année, consultez Pan Am. **Léger supplément exigé par les règlements IATA.

"LA CHAÎNE DE L'ANNÉE"



(CLASSÉE POUR SON RAPPORT QUALITÉ/PRIX)

36 watts = 1.200 F
(A crédit: 1" versement 360 F et 58 F par mois)

c'est une production **SoniC**

Achetée en éléments séparés voici combien cette chaîne vous aurait coûté:

- Ampli N36 SONIC 670 F
- Platine BSR P128 355 F
- Socle 60 F
- Cellule Shure M75-6 170 F
- Enceintes SONIC BC-20 (les 2) 420 F
- TOTAL 1 675 F**

ELLE COMPREND :

- LE FAMEUX AMPLI-PRÉAMPLI STÉRÉO N-36**
Haute fidélité d'une puissance de 36 watts (2 x 18 W) • Courbe de réponse à ± 3 dB à 1 W - 18 Hz - 100 kHz • Distorsion harmonique entre 20 et 20 000 Hz < 0,2% • Contreréaction totale: 36 dB • Sensibilités PU piézo 250 mV • Tuner 130 mV • Auxiliaire/micro 130 mV • PU magnétique: 5 mV, courbe RIAA ± 1 dB • Entrée pour magnétophone (enregistrement) 50 mV/10 k.ohms • Impédance HP 4-8 ohms • Contrôle du volume à filtre physiologique • 21 transistors silicium • 110/125/220 volts • Coffret bois noyer.
- LES 2 EXCELLENTE ENCEINTES ACOUSTIQUES HI-FI BC-20**
HP Ø 21 cm avec tweeter incorporé en présentation noyer d'Amérique et face avant nid d'abeille ou bois strié.
- LA CÉLÈBRE TÊTE DE LECTURE MAGNÉTIQUE M75-6**
«Trackability» avec une force d'appui de 2 grammes • 28 cm/sec. à 400 Hz; 35 cm/sec. à 1 000 Hz; 30 cm/sec. à 5 000 Hz; 20 cm/sec. à 10 000 Hz • Courbe de réponse: 20 à 20 000 Hz • Tension de sortie: 5 mV par canal à 1 000 Hz et 5 cm/sec. • Séparation des canaux: supérieure à 25 dB à 1 000 Hz • Balance des canaux: sortie de chaque canal en-deçà de 2 dB • Pointe de lecture M75-6 sphérique à pointe diamant • Rayon frontal 15 microns.
- LA TABLE DE LECTURE HI-FI MONDIALEMENT APPRÉCIÉE P-128**
Réglage du bras de pick-up par contrepoids • Contrôle calibré de la pression de la pointe de 1 à 6 g • Anti-skating éliminant la distorsion latérale que ce soit pour des pointes sphériques ou elliptiques • Léve-bras manuel pneumatique (frein silicone pour une descente très lente) permettant de poser le bras ou de le lever de n'importe quel point du disque • Verrouillage de sécurité automatique du bras sur son support. Quand le disque est terminé le bras se lève, retourne sur son support, se verrouille et l'appareil s'arrête • Porte-cellule léger avec doigt de levée, retrait facile de la cellule par système à glissière permettant un changement facile de tous types de cellules magnétiques • Contrôle linéaire d'opération facile • Plateau lourd de précision en aluminium rectifié actionné par un moteur 4 pôles dynamiquement équilibré • Ressorts de suspension dans les coins isolant l'appareil des vibrations • La P-128 est munie d'un rupteur de modulation supprimant tous bruits provenant de l'amplificateur en fonctionnement • Socle noyer • Rumble meilleur que - 35 dB • Scintillement meilleur que 0,2% • Pleureur meilleur que 0,06%.

SoniC

EUROP'CONFORT

87, bd Sébastopol, Paris (2^e)

Tél.: 236-38-76

Métro: Réaumur-Sébastopol

NOM _____

Adresse _____

Demande de documentation gratuite

AUDITORIUM OUVERT DE 9 H. A 19 H. TOUS LES JOURS SAUF DIMANCHE.

du 6 au 14 mai 1972

tous les jeunes
se rencontreront
au



**3^{ème} FESTIVAL-EXPOSITION
INTERNATIONAL DE LA MUSIQUE
DU DISQUE ET DE LA CHANSON**

FOIRE DE PARIS * PORTE DE VERSAILLES * BATIMENT VICTOR

dans tous les stands, présentation des dernières nouveautés : tous les instruments de musique, pianos et orgues, enseignement instrumental et musical, éditions musicales et discographiques, sonorisation, enregistrement, mini-cassette, audio-visuel, etc...

sur le podium géant :

chaque jour...
parmi toutes les manifestations artistiques
présentation d'une sélection
des meilleurs orchestres et groupes
de **"Musique Pop"**

Le Festival de la Musique et le S.I.M.I. : créations et organisation "Artistes et Variétés"

**super tremplin
des groupes amateurs
et semi-professionnels**

Tous les vendredis à 21 heures au **GOLF-DROUOT**

Vous pourrez obtenir des contrats sur place et des prix :

- 1^{er} Prix : 505 francs (Prix offert par "505 AMERICANO")
2^e Prix : 250 francs
3^e Prix : 100 francs

phonogram (disques Philips) offrira à chaque formation jugée intéressante une séance d'enregistrement pour une maquette.

Il sera remis à chaque concurrent un diplôme-souvenir, qui témoignera de leur passage au Golf Drouot.

Un contrat d'enregistrement "PHILIPS" pourra récompenser les meilleurs des super-groupes.

Le Jury sera composé des Directeurs Artistiques de PHONOGRAM (Disques Philips), des journalistes de la presse spécialisée et du Directeur du GOLF DROUOT.

Les orchestres doivent se faire inscrire auprès d'Henri Leproux.

GOLF-DROUOT, 2, rue Drouot, PARIS IX.

La sonorisation chant (4 micros et 3 amplis) sera mise à votre disposition.

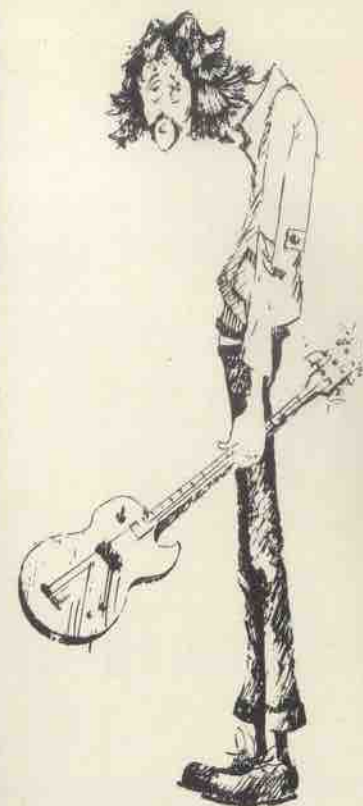


Illustration : J. LÉVY / M. L. BUDERES

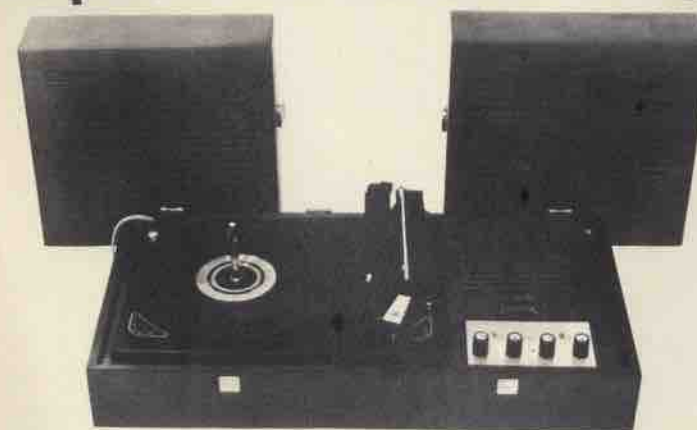
"SPÉCIAL JEUNES"

**CE MAGNIFIQUE ÉLECTROPHONE
STÉRÉO A CHANGEUR AUTOMATIQUE**

BSR

Au prix EXCEPTIONNEL de 375 F (valeur réelle 590 F)

+ un merveilleux disque
stéréo 33 tours, 30 cm avec tous
les succès que vous aimez !



- Ampli stéréo entièrement transistorisé ● Puissance 2 x 4 watts
- Prises H.P. indépendantes ● Entrée enregistrement magnéto-
phone ● 110/220 volts. ● bois de noyer

MODÈLE MONO : 245 F (valeur réelle 450 F)

**BON A DÉCOUPER
à envoyer :**

EUROP'CONFORT
87, bd de Sébastopol, PARIS-2^e

NOM : _____ PRÉNOM : _____

RUE : _____ N° : _____

LOCALITÉ : _____ DÉPT : _____

Je désire recevoir :

- ☐ Votre électrophone stéréo à changeur automatique « Spécial Jeunes » ainsi que le disque 33 tours stéréo 33 cm des derniers succès. LE TOUT POUR 375 F.

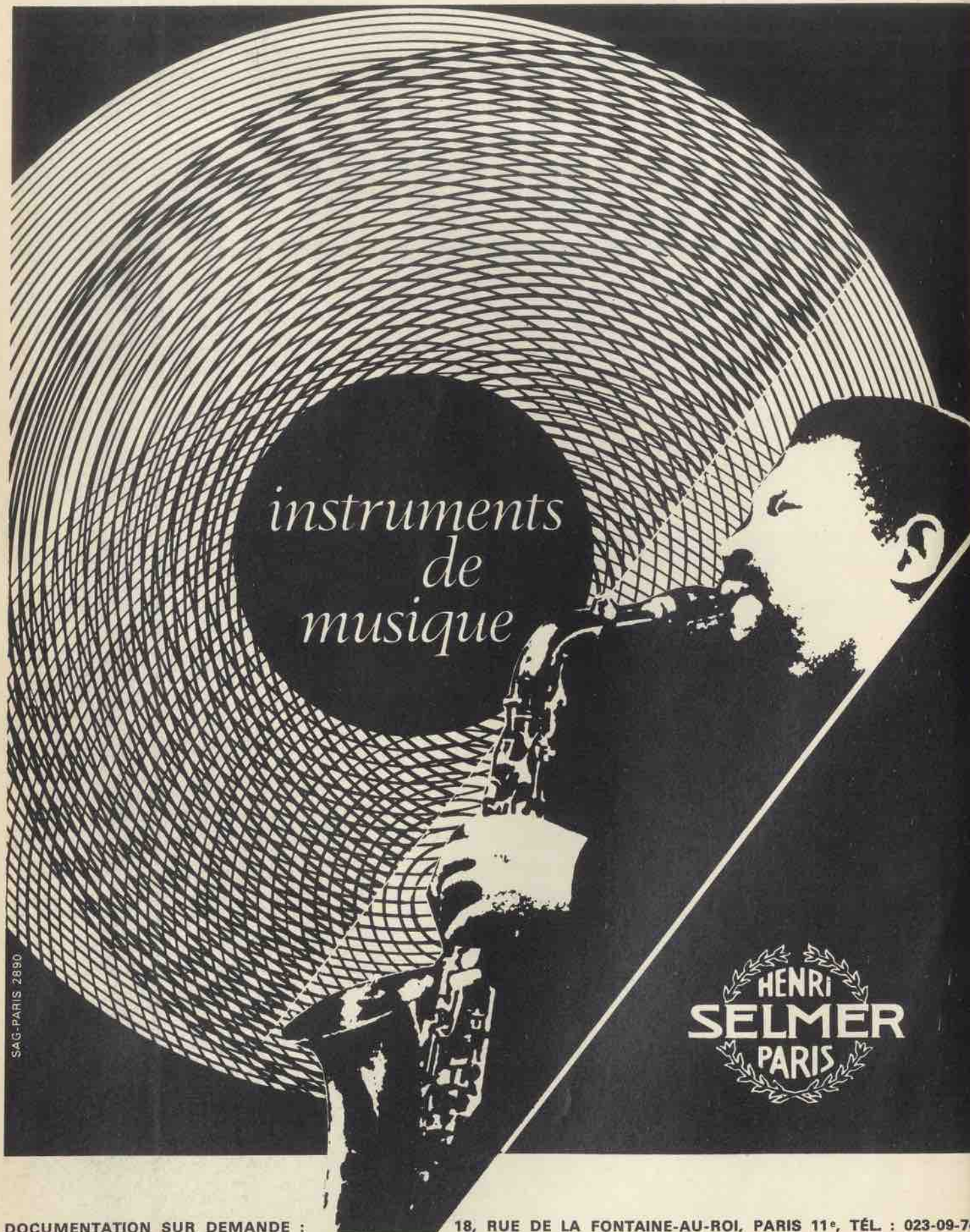
Ci-joint (cocher la formule choisie)

☐ Chèque bancaire

☐ C.C.P.

☐ Mandat

(PORT 17 F)



SAG-PARIS 2890

DOCUMENTATION SUR DEMANDE :

18, RUE DE LA FONTAINE-AU-ROI, PARIS 11^e, TÉL. : 023-09-74

Deux changements ce mois-ci. L'un qui, nous l'espérons, sera bien accueilli : cette grande double page hors-texte et détachable sur papier couché que vous avez pu trouver contre la couverture ; un « mini-poster » de luxe, en quelque sorte. L'autre, hélas moins agréable, c'est, comme la plupart de nos confrères périodiques, l'obligation de passer notre prix à 4 F à compter de ce numéro. L'un compensant l'autre, nous espérons que nos lecteurs trouveront l'opération honnête.



SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
John Lennon	1		Gilles Larrain
Mick Jagger	2 et 3		Jean-Pierre Leloir
Télégrammes	13	Jacques Chabiron	
Hamster Jovial	14		Gottlib
Actualités	15		
MC 5	15	Paul Alessandrini	Slogan
Cinéma	17	François Jouffa	MGM, X
Blues	19	Jacques Vassal	Jean-Pierre Leloir
Ilous et Decuyper	21	Jacques Chabiron	Flaam
Jerry Lee Lewis	23	Philippe Bas-Rabérin	Jean-Pierre Leloir
Matching Mole	25	Jean-Luc Crucifix	Slogan
Alan Stivell	29	Jacques Vassal	Slogan
Golf Drouot	31	Jacques Chabiron	Roger Habert
Courrier	35		Alain Leray
Bricoles	37	Philippe Paringaux	Gilbert Nencioli
Hot Tuna	38	Daniel Vermeille	Fourth Estate Press
Pete Seeger	42	Pete Seeger	Jean-Pierre Leloir
Mountain	46	Philippe Paringaux	Island
Moody Blues	50	Bruno Ducourant	Jean-Pierre Leloir
John et Yoko	54	Jean-François Vallée	Gilles Larrain
Continental Circus	60	Philippe Kœchlin	Continental Circus
Charlebois	66	Claude Dubois	Jean-Pierre Leloir
3 décadents	70	Paul Alessandrini	Alain Dister, RCA, Pathé
Neil Young	74	Alain Dister	Reprise
Disques	76		
Rock Biz	93	Jean Tronchot	Alain Leray
Fous du Folk	94	Jacques Vassal	Guitton
Erudit Rock	95	Yves Adrien	Jean-Pierre Leloir
Bruits de l'Ombre	96	Paul Alessandrini	
Presse Livres	97	Marjorie Alessandrini	

Éditions du Kiosque : Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9^e. Tél. : 285-10-20 (lignes groupées). Revue mensuelle. Numéro 63, Avril 1972. Abonnements : France et zone franc, 1 an (12 numéros) : 30 F. Étranger, 1 an : 40 F français. Voir bulletin d'abonnement page 100.

Directeur : Robert Baudalet. Rédacteur en chef : Philippe Kœchlin. Secrétaire général de la rédaction : Jean Tronchot. Comité de rédaction : Philippe Adler et Jean-Pierre Leloir (photo). Secrétaire de rédaction : Philippe Paringaux. Publicité : Rachel Belma.

Tous droits de reproduction réservés pour tous pays. © Copyright by Éditions du Kiosque 1971. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. Commission Paritaire : 44.498.

CARRÉ BLEU



Pete Seeger

L'équipe de Jacques Paoli est très fière de constater que chaque après-midi des professeurs emmènent des lycéens dans le studio de Carré Bleu pour participer à l'émission. Les cours d'instruction civique, souvent ennuyeux en classe, se transforment ainsi en récréation. Et l'on apprend beaucoup sur la radio et les problèmes d'informations, de communication et même de programmation musicale au contact des journalistes, animateurs et techniciens du poste périphérique. Décidez votre prof à faire son cours avec nous! Demandez-nous des invitations à venir nous rencontrer en écrivant à: Carré Bleu - Europe N° 1, Boîte Postale 150, Paris-8^e. Après 17 heures et jusqu'à 18 h 30, Carré Bleu est plus particulièrement destiné aux jeunes. François Jouffa présente chaque jour un écrivain de science-fiction, un cinéaste d'avant-garde, un dessinateur de bandes dessinées, un explorateur, un économiste ou tout autre personnage de l'actualité qui réponde aux curiosités des auditeurs présents dans le studio. Ce sont surtout les chanteurs et groupes sur le Podium de Carré Bleu qui suscitent le plus d'enthousiasme. C'est le passage



Le Gong



Vince Taylor et François Jouffa.

des Américains du MC 5 de Detroit qui a été l'événement musical le plus important du mois. Third World War, anglais, a été également très bien accueilli. Le leader a tenu à dire qu'ils avaient écrit une chanson intitulée « Working class man » bien avant John Lennon. Marie-France Brière a également demandé à Pete Seeger d'interpréter plusieurs de ses chansons. Le grand chanteur de folk a expliqué qu'il était très intéressé par le folklore français. Ce qui a fait plaisir à un autre invité de Carré Bleu, un habitué, le jeune barde Alan Stivel qui, à la harpe celtique, a inventé un « progressive folk » breton. Il faut encore citer le John Dummer Band et Gilbert O'Sullivan qui ont joué à Carré Bleu. Les Airdales, Noirs de Caroline, ont rappelé qu'ils ont lancé

le rhythm and blues en France dès 1960. Le Gong de David Allen a interprété des extraits du « Camembert Électrique ». Vince Taylor, le rocker que l'on croyait disparu, la légende vivante, a chanté du Cochran et il a démontré aux plus jeunes des spectateurs que même à l'époque du Grand Funk ou de T. Rex, le rock des pionniers gardait sa valeur scénique.

Du côté des groupes français, Carré Bleu a donné sa chance à Quo Vadis, W.B.S., T.N.T.H., Clinic (avec Donald, l'ancien batteur de Labyrinthe).

Écoutez Carré Bleu, il se passe toujours quelque chose. Mieux, si vous le pouvez, venez prendre un verre avec nous (Reportage photo: C. Wallis).

FRANCE

La société américaine Kinney s'étant débarrassée de ses parkings et autres entreprises de pompes funèbres a changé de nom et s'appelle dorénavant WEA soit les initiales de Warner, Elektra, Atlantic. Qu'on se le dise ■ Les Moonlights organisent à nouveau un voyage au Golf Drouot le lundi 1^{er} mai: pour tout renseignement, Club Moonlights, 130 rue de Lille, 59 - Roubaix ■ Le double-album des Rolling Stones ne sortirait pas avant le mois de mai; des pourparlers sont en cours pour une tournée en France, dans de petites salles ■ Salon « Audiovisuel et Communication » du 2 au 7/4, porte de Versailles ■ Charivari, groupe de rock, va à nouveau sévir dans la région de La Ciotat, avec, aux « effets spéciaux », un nommé « Le Bagnard aux Tinettes » ■ Le Festival de Troyes, prévu les 18 et 19 mars a été reporté aux 29 et 30 avril ■ Un disque de Terry Riley sort chez Shandar ■ Le prochain LP des Beach Boys sort chez WEA, le disque de Nash et Crosby serait emballé dans une triple pochette ■ Ike & Tina Turner seront en France dans la seconde quinzaine d'avril, ne joueront pas au TNP mais vraisemblablement à l'Olympia ■ Quant aux Canned Heat, il n'est pas encore certain qu'ils viennent ici en mai ■ WBS a sorti son premier 45 t chez Pathé Marconi: guitares sèches, jolies mélodies... ■ « Six » journées pop à l'Olympia du 2 au 6 mai (voir il faut sortir le soir), et venue de ELP en juin ■ Chez votre disquaire, vous devez pouvoir trouver le nouveau disque d'Amon Düül II, « Babylon » ■ Christian Devaux ne fait plus partie de Zoo et Présence a perdu son chanteur.

ANGLETERRE

Une invasion de groupes américains se prépare pour avril/mai: Stills, bien sûr, mais aussi le Nitty Gritty Dirt Band, Spirit, Don McLean, Mitch Ryder ■ Le batteur de Steamhammer, Mick Bradley, est mort de leucémie, à l'âge de 25 ans ■ Au cas où vous ne le sauriez pas encore: la BBC a refusé de diffuser le dernier simple de Paul McCartney, « Give Ireland back to the Irish » ainsi que le nouveau disque de McGuinness Flint, également un disque pro-Irlande-Libre (« Let the people go ») ■ Tournée prévue pour Traffic ■ Le bassiste Ian Eyre a quitté Curved Air, remplacé par Mick Wedgwood ■ On annonce également la venue de Kris Kristofferson, créateur de « Me & Bobby McGee » ■ Chaleureux succès pour le Steve Miller Band ■ B & C Records sort un disque d'Harold

McNair, le flûtiste-saxophoniste décédé voici quelques mois ■ Le Grateful Dead commencera sa tournée européenne par quatre concerts au Rainbow, et la terminera, au même endroit, un mois plus tard ■ Les Moody Blues seront le troisième groupe, après Led Zeppelin et T. Rex, à jouer dans le stade de Wembley ■ Il semble que Larry Taylor ait quitté le groupe de John Mayall après s'être évanoui, pour cause de trop grande fatigue, mais d'autres sources indiquent qu'il continue à se produire au sein du groupe, actuellement en Australie, lequel comprend: Mayall, Keef Hartley, Blue Mitchell (trompette), Freddie Robinson (guitare) et Clifford Solomon (tenor sax) ■ Emerson Lake & Palmer viennent de terminer leur prochain LP Studio, qui sort dans deux mois, et Emerson achève son disque solo ■ Harrison a été victime d'un accident de voiture; quelques bosses ■ Le disque du Bonzo Dog Band vient de sortir, intitulé « Let's make up and be friendly » ■ Rod Stewart a pris une semaine pour enregistrer son prochain disque solo ■ Pato a signé chez Island ■ Fly ressort, à la demande du public, des disques de Tyrannosaurus Rex (« My people were fair... » et « Prophets seers and ages »), Joe Cocker (les deux premiers), Procol Harum (« Salty Dog » et « Whiter Shade of Pale ») ainsi que le « Shazam » des Move; Fly est distribué en France par Pathé Marconi ■ Grimm's part en tournée et enregistrera un de ses concerts en vue d'un disque « live »; ce groupe comprend Mike Giles, Neil Innes, Zoot Money et les trois membres des Scaffold ■ « Pour décontracter les gosses », le groupe Stackridge est parti faire une tournée en Irlande ■ Stars est le nom du nouveau groupe de Syd Barrett ■ Country Joe donnera lui aussi plusieurs concerts en avril et en mai ■ John Hiseman devait jouer en compagnie de Larry Coryell et Chris Hintze à Francfort, au Festival de Jazz ■ Jim Price, qui accompagna les Stones, vient de fonder un groupe qui comprend Don Pancher, John Uribe, et, bien entendu, son compère Bobby Keyes ■ C'est le Third Ear Band qui a composé la musique de Macbeth, le dernier film de Roman Polanski ■ Allman Brothers Band prévu fin avril au Rainbow.

ÉTATS-UNIS

Tous les concerts de la tournée que doit faire Joe Cocker sont entièrement loués; mais Joe a quelques ennuis avec son ancien promoteur qui n'a pas admis qu'on le laisse tomber au moment où il allait ramasser un

gros paquet de dollars ■ « Astrella » est le titre du nouveau disque de Donovan, qui sortira soit chez Epic, soit chez Warner, produit, quoiqu'il arrive, par John Phillips; mais le disque suivant sera produit par Phil Spector ■ Delaney and Bonnie ont signé chez Columbia, ainsi que Loudon Wainwright III et les Association ■ Le film du concert Bangla Desh sera distribué par la 20th Century Fox; il paraît qu'un autre film, dont les vedettes sont le Grateful Dead et de nombreux groupes de la West Coast, sera distribué en Europe. Il faudra le voir pour le croire! ■ LP « live » pour les Flying Burrito Brothers ■ Shawn Phillips est actuellement en tournée ■ Nouvelle confirmation pour la tournée américaine des Rolling Stones, à la fin du printemps ■ « Carl and the Passions - so tough » est le titre du prochain album des Beach Boys ■ « Song of the Slaves » pourrait bien être le titre du prochain livre de Leonard Cohen ■ Re-Beach Boys: Dennis Wilson, après s'être blessé la main, a décidé de ne jouer que du piano et, en conséquence, un batteur a été engagé (Ricky Fataar) ainsi qu'un bassiste (Blondie Chaplin) ■ Le prochain album de If sera un enregistrement effectué en public à Chicago et à Memphis ■ Jackson Browne, compositeur réputé (« Jamaica says you will », repris par les Byrds), vient de sortir un LP (Asylum) et part en tournée avec Joni Mitchell ■ Dave Mason est en procès avec Blue Thumb à propos de la sortie de son nouveau disque: il paraît que les bandes utilisées n'étaient pas les bonnes ■ Un nouveau James Taylor, juste avant l'été ■ Les Kinks enregistraient les concerts donnés par eux au Carnegie Hall ■ Steppenwolf s'est séparé, se scindant en deux groupes; « Nous étions arrivés à notre point culminant ». Le 14 février a été décrété « Steppenwolf Day » par le maire de Los Angeles, très reconnaissant envers Steppenwolf qui a, au cours de son existence, rapporté 40.000.000 de dollars à la ville; Jerry Edmonton et Goldy McJohn ont déjà formé leur nouveau groupe, Man Beast ■ Leon Russell produit un nouveau disque de Freddie King ■ « Woodie Guthrie Tribute » sort prochainement chez Columbia, regroupant des artistes comme Dylan, Baez, Judy Collins, Paxton, Havens, Arlo Guthrie, Country Joe, Jack Elliott et Pete Seeger; c'est un double album ■ John Sebastian pense obtenir un hit avec une nouvelle chanson, « Give us a break » ■ Les Doors parlent de plus en plus d'une tournée en Europe. — JACQUES CHABIRON.



rock . folk

actualités



WAYNE KRAMER ET ROB TYNER
La cité du moteur.

DETROIT EN JOSAS

La position musicale du M.C. 5 est devenue presque anachronique: il reste un des seuls « vrais » groupes de rock, c'est-à-dire une machine infernale, chargée d'énergie, un bloc sonore compact, violent, secoué par une pulsion incessante. Chaque instrumentiste est un rouage qui sert à l'élaboration d'un son unique, aggloméré, rendu détonant par cette concentration d'énergie qui est le reflet musical d'une ville ouvrière, Detroit. Paris n'est

pas Detroit, donc il n'y eut pas les « ball-rooms » et les milliers de jeunes pros qui viennent se retrouver dans la musique du groupe. Ici, pas même le banal musico-rama, seulement un « club-pizza », le Gibus, et quelques centaines de privilégiés entassés (25 F l'entrée), le hall d'une école de futurs cadres du commerce (HEC) perdu dans une banlieue lointaine, Jouy-en-Josas. En fait donc, hormis peut-être au Pibloko

de Dourges, le MC 5 ne put rencontrer son public, le public du rock, celui qui vibre, se libère au contact de sons incandescentes. Avec le MC 5, on est à l'opposé du rock « désengagé », « artiste » où la ballade vient contrarier, désamorcer toute proposition violente. Ici, d'un bout à l'autre, et à perdre haleine, la même débauche d'énergie, le même souffle paroxystique. L'ensemble est soigneusement structuré avec ses deux lead-guitars, Wayne

Kramer et Fred Smith, qui propulsent la machine en conjuguant continuellement leurs sonorités, un batteur, Dennis Thompson, qui assure un martèlement sans faille, et un bassiste qui construit le grondement/soubassement. Devant, mais pas en représentation, le chanteur Rob Tyner dont la voix se fond dans le fracas sonore. Il ne s'agit pas, pour un groupe comme le MC 5, d'élaborer à partir de prouesses, d'effets

oh! ZOO

NOUVEL ALBUM

RIVIERA 3712001



HARD TIMES, GOOD TIMES



instrumentaux une musique artificielle, mais d'énoncer une même proposition simple, primaire, fruste mais efficace, « véridique ». On est très près du blues ou du rock de Chuck Berry, mais ici transfiguré, porté plus loin par la violence du son. Les membres du MC 5 « portent » physiquement une sorte de vulgarité qui s'oppose à la décontraction californienne, à l'affectation des « pop-stars » anglaises. Ils s'affirment délibérément et sans masque, porte-parole des jeunes prolos : ce sont des prolétaires qui jouent une musique pour jeunes prolétaires. Ils ne s'agit pas pour eux de laver leur son, le rendre propre, respectable, mais de l'assumer ainsi sale, gras, et cela depuis toujours, sans rupture, depuis le premier album enregistré « live » devant leur public, le célèbre « Kick out the Jams », devenu le symbole musical du son de Detroit. Dans leur répertoire il y a toujours retour à cette époque puisque le concert s'ouvre sur « Ramblin' rose » chanté par la voix volontairement atrophiée du guitariste Wayne Kramer. Même si Fred Smith porte sur scène une combinaison argent de superman et Kramer une tunique scintillante, le groupe ne sacrifie pas au spectacle d'un Alice Cooper : il livre la scène à la transe ; loin de l'effet, c'est la recherche d'une tension graduelle qui en s'amplifiant doit conduire à l'explosion, finalité de cette musique.

« Tonight » un des titres de leur second album « Back in the USA », « Kick out the Jams » qui donna son titre à leur premier album, « Gotta keep movin' » et d'autres compositions (dont le fameux « Motor City is burnin' down » de John Lee Hooker) servent cette progression émotionnelle. Il y a un jeu possessif qui s'établit entre le public et les musiciens : ces derniers appellent la foule à les « porter », les spectateurs exigent d'eux plus de plaisir encore. L'orchestre, et son chanteur le « joue », essaye de faire passer son énergie dans la foule, de provoquer le renversement des barrières public-acteur. Alors que le théâtre contemporain, c'est un leit-motiv, échoue régulièrement dans cette tentative, des groupes de rock comme le MC5 y parviennent parfaitement. Ce fut vrai pour le concert du Gibus comme pour celui de Jouy-en-Josas.

Dans le club parisien, le chanteur Rob Tyner pourra même se jeter dans la foule et être roulé ainsi, comme poussé par des vagues, jusqu'au milieu de



FRED SMITH
Machine infernale.

la salle avant de revenir ainsi reprendre place sur la scène. Et pourtant, dans cet instant précis, le groupe était desservi par une sono défaillante. Le concert de Jouy-en-Josas fut à cet égard satisfaisant, avec notamment le redoublement de la tension consécutive à l'intrusion en force dans le grand hall vitré d'Hells Angels locaux habillés de cuir noir, casqués et armés de chaînes, comme un rappel du climat détroitien. Suivant une attitude toujours aussi peu réaliste, un spectateur prendra le micro de Rob Tyner pour s'écrier : « Pourquoi le MC5 n'a-t-il pas donné un concert gratuit dans la rue plutôt que de jouer dans cette école pour futurs cadres ? » ; immédiatement le son redouble, la violence cinglante de l'attaque électrique fera voler en éclats ces veilles contestataires. Le MC5 joue, broie les sons et parle avec cette musique sans s'embarrasser de considération tactique : ils ignorent le contexte politique français. Et pourtant, tout est clairement affirmé dans la musique, dans ce rock en rébellion difficilement récupérable, méprisé par les esthètes parce que sale, volontairement

sursaturé. D'ailleurs, comme répression, ils connaissent celle impitoyable, quotidienne de Detroit, la ville ouvrière qui écrase.

Ce que propose le MC5, dont on dit que John Sinclair est redevenu le manager depuis sa sortie de prison, ce ne sont pas des restes, mais une même conviction, un même engagement destructif, même s'il n'y a plus la caution politique des débuts à l'époque du White Panthers Party et de la Trans-Love Community dont ils étaient le groupe porte-parole. Le cri « Kick out the Jams » est toujours présent, la guitare de Kramer dirigée vers la foule et crépitant comme une mitrailleuse représente toujours le même symbole. Le MC5 continue à assumer la notion de groupe avec la même foi dans le son rock'n'rollien, le son du blues détourné.

L'appel de la scène au public a été entendu ; lors des deux concerts, la foule a marché, les deux fois, vers la scène, pour mieux plonger dans les sons, pousser dans ses derniers retranchements la machine de Motor City et les cinq membres du groupe qui la font fonctionner. Mais leur instal-

lation possible à Londres viendra peut-être affaiblir leur son qui ne sera plus nourri de la même énergie, un son qui est leur seule raison d'être musicale. Ils ont déjà perdu leur bassiste Mike Davies, qui fut remplacé pour les concerts londoniens et parisiens par un musicien anglais de rencontre. Laisseront-ils ainsi raboter leur son, un des seuls témoignages vivants, nous l'avons vu, de la force du rock'n'roll dans ce temps de repli individualiste ? Cependant, à Detroit, un nouveau groupe celui de Mitch Ryder, « Detroit », a pris la relève. Après la disparition des Stooges, les dangers qui pèsent sur le MC5, « Detroit » vient à point pour porter haut le son de Motor City. — PAUL ALESSANDRINI.

QUELQUES IMAGES de +

« Richard Nixon », c'est le titre d'un film de montage qui retrace la carrière politique de l'actuel président des États-Unis. Ce documentaire, avec des extraits de bandes d'actualités, est évidemment satirique. Il est intéressant d'apprendre que l'homme qui vient de rencontrer Mao à Pékin était directeur au bureau des Activités Anti-Américaines sous MacCarthy. C'est lui qui dirigeait ces services de dénonciation et d'accusation qui ont envoyé en prison ou en exil « la pègre » de l'époque, c'est-à-dire la plupart des intellectuels du pays.

« Johnny got his gun », de Dalton Trumbo, est également un film politique. Un réquisitoire froid contre la guerre et surtout contre les militaires. Le personnage central est un jeune homme qui revient de la guerre de 14 sous forme de

la
nouvelle
géné-
ra-
tion



200 watts pour guitares - 200 watts pour basses ou orgues - ensembles équipés des derniers gadgets techniques : photomultivibrateur - commutateur de présence à 5 tonalités - nombreux effets sonores - sonorité et style d'outre-manche

WINSTON

Importés et garantis par :
AP. FRANCE S.A.
77 bd de Ménilmontant - PARIS 11^e
Tél. : 357.00.30
En vente chez les spécialistes suivants :
PANSIOT
14 place des Ducs - 21 DIJON
MICHEL
19 bd. de Gambetta - 38 GRENOBLE

LERUSTE
330 rue Elie Gruyelle - 62 HENIN-LIETARD
PARACHINI
135 rue Franchepré - 54 JCEUF
MESSEAN
45 rue de la Monnaie - 59 LILLE
FRANÇOIS
9 rue Eugène Kloster - 57 MERLEBACH

FLORE
11bis rue Pigalle - 75 PARIS 9^e
PARMENTIER
38 rue Xavée - 88 REMIREMONT
DUROS
28 bd. de la Liberté - 35 RENNES
BOESCH-MUSIQUE
4 rue des Prêcheurs - 67 SELESTAT



DES PRISONS ET DES HOMMES
Violé, vendu, humilié.

déchet humain. Il n'a plus de membres, presque plus de visage. Il est sourd, aveugle, muet : un paquet de chair que les médecins disent décervelé. Nous, spectateurs, nous savons que sous les pansements, l'être vit, pense et souffre car en voix off nous l'entendons cogiter. C'est affreux. C'est filmé en noir, en plans fixes, sans effets. Avec des flashes back en couleurs sur le passé joyeux du garçon. Cinématographiquement, c'est tellement conventionnel que cela finit par devenir du grand art. Cauchemardesque.

Michel Polac a réussi, deux ans après le tournage, à montrer « Un fils unique » dans des salles. Le film, produit par la télévision, avait été diffusé sur la deuxième chaîne. Un petit budget, 14 jours de tournage donnent à l'ensemble un style reportage avec des dialogues en partie improvisés, en partie écrits. Polac analyse la vie d'Éric, lycéen de 16 ans, seul, sans communication véritable avec personne, surtout pas avec ses parents. René Gilson traite des mêmes thèmes dans « On n'arrête pas le printemps » (celui de Prague, comme celui de Paris). Gilson s'introduit dans un lycée et à travers quatre élèves, deux jeunes couples, il photographie une tentative de changer la vie.

La triple répression au lycée est d'ordre pédagogique, sexuel et politique. En une heure trente, toutes les situations conflictuelles ne peuvent pas être exposées. Gilson, ancien professeur de lettres, devenu journaliste puis cinéaste, s'est filmé lui-même dans le rôle d'un prof qui a effacé les barrières entre lui et les élèves. On parle beaucoup dans le film. Ce n'est pas un défaut. Prendre la parole, la garder, c'est déjà agir. C'est rare de

voir un film sur le sujet qui ne sonne pas faux au niveau du climat et de l'interprétation. Dans le film canadien, « Des prisons et des hommes » (mise en scène : Harvey Hart), on découvre le monde clos des prisons avec Smithy, 19 ans, condamné à 6 mois parce qu'il possédait un peu d'herbe. Gardiens, médecin, directeur, prisonniers ont créé une nouvelle société basée sur la violence, la sexualité, la lâcheté. En fait de réhabilitation, c'est à la formation de criminel qu'on s'emploie. Le jeune Smithy est violé, vendu, échangé, humilié. Il ne survivra qu'en devenant à son tour un « dur », en adoptant les règles de la prison, en devenant ce qu'il méprise le plus, en soumettant un autre garçon à ses volontés sexuelles. Les viols collectifs, les injustices, l'indifférence de l'administration devant même les morts (passages à tabac ou suicides) font de ce film un document saisissant.

« L'homme sans frontière », réalisé et joué par Peter Fonda, est un peu le parallèle en western de « Easy Rider ». Le héros voyage (à cheval ou moto) vers un lointain paradis mythique (la Californie ou la Nouvelle-Orléans). Ils sont deux, puis trois et le plus faible du groupe se fait assassiner (des cow-boys ou des paysans sudistes). Les thèmes sont donc les mêmes. Les effets de photos sont également esthétiquement gratuits. Il reste que c'est le premier western planant qui se penche (démagogiquement bien sûr) sur le retour à la nature. Fonda n'a pu s'empêcher (l'influence omniprésente du spaghetti western) de montrer un peu de sang mais il a su renouer avec la tradition classique du héros solitaire qui n'arrive pas à se fixer (« Shane, l'homme des



ON N'ARRÊTE PAS LE PRINTEMPS
Pédagogique, sexuelle, politique.

vallées perdues » de Stevens étant le stéréotype). Dans « La Randonnée » (« Walkabout »), nous voyageons avec l'opérateur Nicolas Roeg (co-responsable par ailleurs du « Performance » avec Jagger) dans les déserts d'Australie. Un aborigène, bon sauvage à la Rousseau, guide amoureux- sement une adolescente anglaise et son jeune frère, dans des paysages fantastiques et

parmi un bestiaire presque imaginaire vers la ville, les blancs et la civilisation du dollar. Le thème est simple, l'intention naïve et pure, le résultat est proche du merveilleux. Le cinéma, nouvel opium du peuple (avec la télé) s'il reste un instrument d'évasion s'écarte de moins en moins des préoccupations contemporaines. — FRANÇOIS JOUFFA.

L'A.F.B.F. blues mascarade



T. BONE WALKER
La chute semble irrémédiable.

Simulacre de festival et, on craint d'avoir à le dire, simulacre de blues ce 3 mars à la Salle Pleyel. Créé en 1962, l'American Folk Blues Festival a connu, jusqu'à celle de 1965 incluse, des éditions assez glorieuses, puisqu'il révéla au public européen des bluesmen aussi importants que John Lee Hooker, Memphis Slim, Willie Dixon, Sonny Boy Williamson, Sonny Terry & Brownie Mac Ghee, Muddy Waters, Howlin' Wolf, Fred McDowell, Lightnin'

Hopkins, Big Mama Thornton ou Victoria Spivey, pour ne citer que les plus connus. Depuis 1966, à quelques exceptions près (Son House, Bukka White, Roosevelt Sykes, Sister Rosetta Tharpe et les deux Williams : Big Joe et Robert Pete), il n'y a plus eu aucune de ces « découvertes », d'ailleurs bien tardives pour la plupart. Cela fait déjà trois ans au moins que l'AFBF bat de l'aile, mais cette fois la chute semble irrémédiable.

SPECIAL Orchestre

la seule
sono qui
résoud le
problème
du "retour
de scène"



tél:

357 99 90

18, RUE DE NEMOURS - 75-PARIS 114

FREEVOX

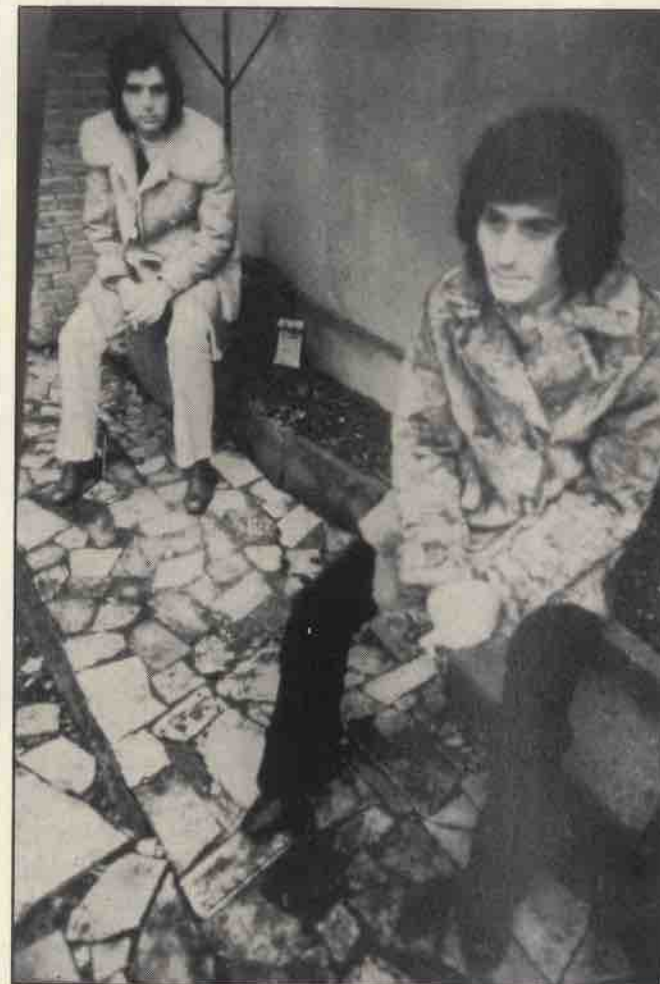
Pourquoi ? Cela tient d'abord à la formule, à la présentation et (du moins pour Paris) au cadre de ce spectacle : que ce soit à Pleyel ou aux Champs-Élysées, le problème est le même, ce sont des salles habituées à la fraction « ron-ron » des publics de la musique « classique » et du jazz (et encore, pas au free ni à l'électronique) ; publics tous deux généralement plus âgés, plus conformistes, plus fortunés aussi et moins exigeants quant à la qualité et à l'originalité de la programmation. On n'hésite pas à resservir à l'AFBF certains noms connus, deux et même trois années consécutives, et l'on ne cherche guère à en faire connaître de nouveaux. Il semble aussi, selon certaines sources dignes de foi, que les règles pas toujours honnêtes du copinage entre artistes... et organisateurs jouent un rôle non négligeable dans cette stagnation des programmes. Après tout, ne faisons pas de racisme à rebours : ce n'est pas parce qu'un musicien est noir qu'il est automatiquement à l'abri de tout soupçon.

L'autre raison, plus grave et plus profonde, tient à l'évolution de la musique elle-même : chose curieuse (ou au contraire, logique ?), c'est dans la même période (grosso modo les années 60) où le blues a été le plus largement reconnu, utilisé et parfois même pillé par un nombre incalculable de musiciens de rock ou de folk blancs, que les Noirs (non seulement au niveau des artistes professionnels, mais aussi à celui de la population dans son ensemble) se sont peu à peu désintéressés de lui. Certes, maints grands bluesmen sont morts entre temps, mais la relève espérée des jeunes musiciens, en dehors de quelques cas isolés comme Taj Mahal, Juke Boy Bonner, Jimmy Dawkins ou Snooks Eaglin (que l'AFBF aurait d'ailleurs dû nous présenter), n'a pas été assurée. Il n'est donc pas étonnant, dans ces conditions, que les jeunes Blancs écoutent plus volontiers la musique des chanteurs et des groupes blancs que celle des Noirs : même si elle n'est pas toujours intrinsèquement meilleure, elle leur offre plus d'évolution et de possibilités d'identification.

Quant à la fraction du public pop blanc passionnée de blues (ne parlons pas ici du R'n'B ni de la « soul-music », dont le cas est plus difficile à juger à cause de leur vocation pour la danse), elle est hélas minoritaire en France : et encore, ceux qui ont aimé les disques de Robert Pete Williams

(comme le fabuleux « Those prison blues » sur label 77, import. Pathé), ou plus encore ceux de Champion Jack Dupree ou de T-Bone Walker, ont-ils été bien déçus lors de ce concert-mascarade. Et ils eurent raison de gueuler dans la salle. Dupree et Walker, en particulier le second nommé, n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes et rivalisèrent de prétention, de cabotinage, d'ennui et de ridicule (T-Bone avait pourtant un bon orchestre, mais il s'en fichait éperdument et s'isolait dans son numéro de vedette en pays conquis). Seuls Big Joe

Williams et, à un moindre degré, Big Mama Thornton, furent à peu près à la hauteur de leur réputation. Quant à Fred McDowell, pourtant annoncé, il fut purement et simplement absent de la scène, sans explications ni excuses. Et on fait payer jusqu'à 45 F. pour une pareille farce : cela confine à l'escroquerie. Finalement, heureusement qu'il existe encore de bons disques, car il ne faudra plus compter sur l'AFBF pour apprendre aux Européens de 15 à 20 ans ce qu'est (ou était) le blues. — JACQUES VASSAL.



ILOUS ET DECUYPER
La même inculture.

ILOUS & DECUYPER association

D'abord, on a connu Iloos, Bernard Iloos. Grâce à un petit 45 tours et deux titres, « Fille de lune » et « D'où vient le vent », sous un label nommé curieusement « Flamophone ». Puis, un LP est arrivé, intitulé « Iloos & Decuyper », et la

musique qu'il contient me procure des émotions semblables à celles provoquées par la musique de Neil Young, par exemple. C'est suffisant pour s'intéresser de plus près à ces deux personnages. Contrairement à la plupart des



A propos de Stephen Stills

Au moment où nous écrivons ces lignes Steve Stills est attendu à l'Olympia le 26 mars, à 18 h. Désolé de n'avoir pu annoncer ce concert : ils ont fait leur petite affaire dans notre dos et après le bouclage du journal. Mais on raconte des tas de choses sur ce concert parisien de Steve. Tout particulièrement ceci : il fut un moment question que Stills joue au TNP, mais il a fallu persuader les organisateurs que ce qu'il fait, ce n'est pas de la paupe-musique, au TNP. La personne qui s'occupait de cette affaire pour le compte de Stills assura que sa musique n'était absolument pas de la pop, mais du folk, que tout irait bien, et qu'il n'y aurait pas un chat, et pas un fauteuil cassé par les gauchistes. Au TNP on dit « Ah bon », puis « D'accord ». La nouvelle se répandit rapidement, et les coups de téléphone affluèrent au TNP, genre « C'est vrai qu'il vient Stills ? ». Au cinquantième coup de fil en une demi-journée, au TNP, on eut comme un doute. On fonça acheter un disque, on l'écouta, et on décida que la musique de Stills n'était pas du folk, que ça allait barder, et puis d'abord on laissait tout tomber. Il ne restait plus que l'Olympia... Ou Stills se sera produit, peut-être, avec Chris Hillman, Dallas Taylor, Joe Salla, Paul Harris, Al Perkins, Calvin Samuels. Dans le genre country, vous voyez. Pas folk : country. Là est toute la différence ! — J. C.



TOUS INSTRUMENTS DE MUSIQUE



ORGUES ÉLECTRONIQUES

PERCUSSIONS AMPLIS-MICROS

BATTERIES FLUTES INDIENNES ACCESSOIRES

larges facilités de paiement

DESTINATAIRE
LABAT EDITIONS NOUVELLES
 7, rue Labat - 75-PARIS 18* (Serv. R.E.F.)
 Je désire recevoir gratuitement votre catalogue général. Je suis intéressé tout particulièrement par l'instrument choisi :
 REMISE GRATUITE DES CATALOGUES AU MAGASIN D'EXPOSITION 7, rue Labat - ENTRÉE LIBRE (métro : Marcadet-Poissonnière)
 Ouvert du Mardi au Samedi inclus de 10 h à 20 h

Nom Age
 Prénom
 Profession
 N° Rue
 Ville Dépt.



BATTERIES PERCUSSIONS

ORGUES ÉLECTRONIQUES

LARGES FACILITÉS DE PAIEMENT

SERVICES APRÈS-VENTE
 RÉGION PARISIENNE
 RÉSERVÉ À TOUT ACHETEUR DE BATTERIES OU ORGUES AU
 7, RUE LABAT CLUB LEN PARIS 18*

RÉPÉTITIONS DIRIGÉES
 - TRAVAIL INDIVIDUEL
 - FORMATION D'ORCHESTRE

BATTERIES
 INITIATION
 AUX RYTHMES
 ANGLO-AMÉRICAINS
 AFRO-CUBAINS
 VARIÉTÉS
 DJERK
 POP



ORGUES ÉLECTRONIQUES
 accompagnement solo

DESTINATAIRE

LABAT EDITIONS NOUVELLES
 7, rue Labat - 75 - PARIS 18* (Serv. R.E.F.)
 Ouvert jusqu'à 20 heures, mardi et samedi inclus
 Je désire être renseigné gratuitement sur les prix et conditions de paiement.

BATTERIES ☐ ORGUES ☐

Nom
 Prénom Age
 Profession
 N° Rue
 Ville N° Dépt.

"C'est une méthode VIVANTE, jeune, facile et illustrée d'un répertoire moderne"



dit ALBERT RAISNER
 qui vous présente

LA COLLECTION AUDIO-VISUELLE
 solfège et guitare



éditée par LABAT EDITIONS NOUVELLES
 gratuitement :
 Un super 33 tours "POP" commenté par PATRICK TOPALOFF

à la demande :
 Fourniture toutes guitares LARGES FACILITÉS

1ère FORMULE

accompagnement solo fondé entièrement sur l'actualité chanson et musique moderne.

ÉTUDE DES RÉPERTOIRES, les noms les plus prestigieux de la chanson et des rythmes modernes, TOUTE LA TECHNIQUE de la guitare et de la théorie musicale, IMPROVISATION - TRANSPOSITION - EFFETS SPÉCIAUX.

Chansons : FOLK SONG - BLUE - RHYTHM'BLUES - JAZZ DANSES MODERNES - POP MUSIC - FLAMENCO.

2ème FORMULE

FLAMENCO ET CLASSIQUE

GRATUITEMENT UN SUPER 33 TOURS COMMENTÉ PAR ALBERT RAISNER

RECEVEZ sans engagement notre documentation complète et le DISQUE ESSAI GRATUIT. Joindre 4 timbres à 0,50 pour frais d'envoi.

BON pour une documentation gratuite à retourner à

LABAT EDITIONS NOUVELLES
 7, rue Labat, 75 - PARIS 18* (Serv. R.E.F.)

Je possède ☐ ou ne possède pas de guitare. Dans ce cas, adressez-moi vos documentations guitares. VEUILLEZ M'ADRESSER GRATUITEMENT la documentation et le DISQUE ESSAI GRATUIT. 1ère FORMULE MODERNE ☐ OU 2ème FORMULE CLASSIQUE ET FLAMENCO ☐

Nom Prénom
 Age Profession
 N° Rue
 Ville Dépt.

autres musiciens, ils n'ont pas joué dans des groupes des années 60. Ils n'ont pas vécu l'épopée du rock en France. C'est un peu plus tard qu'ils ont commencé à écrire des musiques, pour des chansons. Ilous, d'abord, employé dans une maison d'éditions, qui composait, faisait enregistrer des mélodies que les gens entendaient par hasard, en passant devant la porte de son bureau. Il ne faisait pas de porte-à-porte, il ne courait pas proposer ses chansons. Pourtant, une quarantaine de ces musiques ont été enregistrées par des gens comme Charden, Hardy ou autres. Et puis, « un jour, je me suis aperçu que je ne présentais aux gens que les sous-produits de ce que je faisais. Je conservais ce que j'aimais le mieux. Alors, un jour, j'ai rencontré Claude Puterflam, qui a enregistré « Le bal des enfers » sur une de mes musiques. Nous nous sommes beaucoup vus, et il a aimé la façon dont je travaillais, ce que je faisais. C'est aussi à ce moment que j'ai commencé à travailler réellement les arrangements. Avant, je disais à l'arrangeur comment je voyais la chanson, et tout à coup, je me suis retrouvé derrière la console. »

La rencontre avec Decuyper (qui écrivait ses chansons, chez lui) a lieu à cette époque, il y a deux ans. « Lorsque j'ai pour la première fois entendu jouer Bernard, j'ai entendu la musique qu'il y avait en moi. Ensuite, nous nous sommes aperçus que nous avions la même... inculture musicale. Nous avons écrit beaucoup, beaucoup de chansons. L'un arrivait chez l'autre, avec les dix harmonies qu'il avait trouvées, et il les jouait, sans explication, l'autre le suivait, sans se tromper. Nous avons finalement décidé d'enregistrer ces chansons, après en avoir jeté, après en avoir découpé certaines, après en avoir refait d'autres ». Ils enregistrent lorsque personne n'a besoin du studio, la nuit, trois heures par-ci, quatre heures par-là : ils sont en production indépendante dans une grande maison de disques. « Maintenant, ça va mieux, tiennent-ils à ajouter ». Mais si leur disque met si longtemps à se faire, c'est qu'ils ont d'autres problèmes : « Nous avons tout fait nous-mêmes, et nous ne sommes pas des musiciens géniaux !... Ce sont des choses que je pourrais ne pas dire, mais je trouve ça tellement marrant de dire que pour faire un truc à l'orgue je jouais les notes du pédalier

accroupi, avec les mains, pendant que Patrice (Decuyper) faisait les notes du clavier ! Nous y mettions des heures, mais nous avons toujours fini par obtenir exactement ce que nous voulions. Je préfère ce manque de technique, ça ne m'intéresse pas de faire venir un requin (surnom donné aux musiciens qui font des séances) qui pratiquera peut-être mieux son instrument mais qui ne jouera pas forcément bien ce que je veux qu'il joue, parce qu'il s'en fout, ou qu'il ne comprend pas. Je suis incapable de jouer du blues, mais ma musique je sais que je la joue parfaitement. Nous avons eu des problèmes, de véritables gags : pour une partie de cor, par exemple : j'ai montré au type (en chantant la mélodie) ce que je voulais, il m'a répondu que ce n'était pas possible avec cet instrument. Mais moi, je ne voulais pas le savoir, que la tessiture du cor s'arrête au la ! Finalement, nous avons refait la mélodie, et elle était meilleure que l'autre. » Des heures pour jouer une partie de piano, « parce que tout à coup, je faisais un « pain » (erreur). Mais pendant ce temps-là, dans la cabine, ils avaient tout le temps de comprendre le son que nous désirions. Ces choses-là, à l'écoute du disque, on ne les remarque pas, et, je le répète, nous pouvons parfaitement bien jouer notre musique. Nous sommes passés directement à ce qui venait de l'intérieur. Ce que nous perdons en technique, nous le regagnons sur le plan de la spontanéité, c'est cela qui nous intéresse ». La scène les intéresse beaucoup. Mais Decuyper a peur d'une chose, c'est que sa musique — très personnelle — n'intéresse pas les gens, « qui se mettraient à parler après la quatrième mesure ». Ilous précise : « Je veux faire de la scène, mais dans de bonnes conditions, c'est-à-dire : je veux arriver en face d'un public conquis à l'avance, je veux qu'il me connaisse. Je veux simplement bien jouer ma musique et ne pas décevoir les gens. »

« Nous sommes surtout intéressés par la composition. Nous ne répétons jamais, ça nous ennuie, mais il ne faut pas le comprendre de travers. Cela signifie qu'une fois le morceau composé et joué d'une façon que nous jugeons bonne, il ne nous intéresse plus et nous nous dépêchons de passer à un autre. Nous estimons que c'est perdre du temps pour la composition que de répéter des choses déjà faites, nous avons un peu tendance à tourner

vite la page. Nous ne travaillons que l'harmonie, parce que nous sommes des fous de l'harmonie. Quoique nous soyons maintenant obligés de répéter certains de nos morceaux, tellement compliqués pour nous qui ne sommes pas des techniciens que nous les oublions très vite. Mais, curieusement, nous nous sommes aperçus que des choses compliquées, que nous ne pensions pas pouvoir interpréter, nous les jouons très facilement, parce qu'elles sont de nous ». Est-ce un duo, Ilous & Decuy-

per ? « Pour l'instant nous travaillons ensemble. Mais il ne peut rien se passer de grave entre nous : nous n'avons pas passé de contrat. Il peut faire un disque tout seul, je peux en faire un, nous pouvons fort bien cesser, et faire quelque chose dans un an, ou bien, si nous rencontrons des gens, jouer à quatre. Ilous & Decuyper, c'est une association ». Une association qui a produit quelque chose de jamais vu. FLAM 3.303, distribution : Vogue. — JACQUES CHABIRON.

J.L. LEWIS en sécurité



JERRY LEE LEWIS
 Plus country que rock.

« That country music goin' [round]
 » Rock and roll music goin' [round...]
 (« Country music is here to stay »)
 Fondamentalement lié à la country music, Jerry Lee Lewis a fini par se consacrer à elle,

et sans peine de toute évidence, quand l'âge du rock s'est éteint. Oh, sans doute n'a-t-il pu répudier d'un jour à l'autre la somme d'influences « noires » qui, imprimées dans son style musical, avaient fait de lui un des héritiers les plus inattendus du rhythm and blues.

Dead live à l'Opéra
 Le Grateful Dead viendra sans doute en Europe en avril et mai. C'est du moins la conclusion qu'en a tiré un de nos lecteurs chéris, Lyonnais et nommé Serge Allaix, après avoir reçu un imprimé dont il nous a envoyé, franco de port et d'emballage, une « photocopie exacte ». C'est signé Sam Cutler - Grateful Dead - Road Manager. Le Grateful Dead se promènera en Angleterre, au Danemark, en Allemagne en avril avant de s'arrêter à

l'Opéra de Lille (France) le 2 mai (je lis ce qui est écrit, hein !), à Paris les 4 et 5 du même mois, à l'Olympia, avant de repartir vers la Hollande, et l'Angleterre, à nouveau. — J.C.





nouveauté
la puissance
maximum
en 3 corps

le V4 AMPEG

SATURATION RÉGLABLE
CONTROLE DE MIDRANGE
PERMETTANT TOUTES LES
SONORITÉS.

Importateur exclusif
BEFRA Electronic
13, rue St-Éloi, 13-Marseille
Tél. : 48.58.80
3, bd de Clichy, 75-Paris-9^e
Tél. : 878.36.41



le point commun

Parlez des microphones "Shure", n'importe où dans le monde, sur les scènes de musique contemporaine et toutes les grandes vedettes internationales vous prêteront attention ! Toutes ces vedettes utilisent les microphones "Shure". Pour vous-même ou votre groupe, rien n'égale le Shure Unisphere ou Unidyne. Ces deux microphones sont remarquables avec n'importe quelle sonorisation - y compris la vôtre !



POUR LA FRANCE



CINECO
72, Champs-Élysées - PARIS 8^e
Téléphone : 225-TI-94

DOCUMENTATION SUR DEMANDE

7154 C PE 72-36

Mais de ces influences, il n'aspire probablement pas à se « libérer », puisqu'il revient à ses heures le représentant du rock qu'il n'a pas le droit, en divers lieux et circonstances (festivals, tournées européennes), de ne plus être. Tel est le prix des réputations de gloire ou de scandale, et nous le verrons au mois de mai dans les dispositions principières d'un maître du dédoublement.

Si toutefois les choses se passent bien. Car lors de sa dernière venue en Europe (1966), son comportement était davantage celui d'un « entertainer » attentif à la dépense que d'un rocker dans le sang. On ne change pas de voie d'expression sans se transformer. Lewis, en rejoignant Merle Haggard, Roger Miller et Johnny Cash dans le domaine du C & W, où convergent les goûts de la majorité blanche américaine, ne s'est peut-être pas changé en vedette déracinée comme Presley, mais a irrévocablement tourné le dos à sa première image. Difficile, dès lors, de se remettre à accentuer les temps faibles de « Whole lotta shakin' goin' on » à la faveur d'un spectacle donné « hors frontières ». Mais enfin, tout est possible à Jerry Lee dont le trait distinctif le plus évident, outre l'expérience et le savoir-faire, est le talent.

Durant sa première période, alors qu'il enregistrerait pour la marque Sun de Memphis (dont les étiquettes portaient la mention « J.L. Lewis with his pumping piano »), Lewis se posait dans une certaine mesure en successeur blanc de Fats Domino. Comme celui de Fats, son jeu de piano dérivait du boogie-woogie aux « basses roulantes » qu'avaient forgé Pinetop Smith, Jimmy Yancey et autres Clarence Lofton. Dans l'interprétation du répertoire traditionnel négro-américain (« When the Saints », « Good-night Irene »), il remplaçait habilement la ferveur par des effets de surprise indiquant de solides ressources : brusques changements de registre vocal, adoption de phrasés en vif contraste les uns avec les autres, « descentes de clavier » (devenues un trait de style constant)... Toutes particularités que l'on retrouve dans ses enregistrements de rock proprement dits : « Down the line », « Great balls of fire », « Lovin' up a storm ». Fort d'une aisance musicale qui, à certains égards, pouvait manquer à Presley, il affichait l'assurance de ceux qui ne se laissent refouler sur aucun

terrain. Avec un peu plus de nonchalance qu'il n'en montrait, Lewis eût pu devenir l'un de ces virtuoses éclectiques en perpétuelle dispersion musicale. Mais le sort en voulut autrement. Trois disques d'or lui furent remis en 1958 pour sanctionner les ventes de « Whole lotta shakin' », « Great balls of fire » et « Breathless ». Ce succès, qui mettait en lumière le Jerry Lee Lewis le plus indissociable du rock, détermina le type d'artiste qu'il allait être pendant plusieurs années, voire même, dans beaucoup d'esprits, pour toute la durée de sa carrière.

« I said come on lover baby, Whole lotta shakin' goin' on ». 1959 fut pour Lewis l'année d'une cuisante déconvenue : expulsé d'Angleterre en raison de l'âge (13 ans) de sa femme, que l'on découvrit être aussi sa cousine, il entra sans l'avoir tout à fait choisi dans la fresque de délinquance où l'on se plaisait à inscrire le rock. Sa carrière s'en ressentit, mais pas au point de s'effondrer. A vrai dire, il sut même fort bien se gouverner, poursuivant d'a-

bord dans la voie déjà tracée, pour évoluer ensuite vers le country and western, moyennant des retours intermittents au R & R (concerts enregistrés en Europe, à Hambourg, et en Amérique : Alabama, Texas). La compagnie Smash l'ayant accueilli après Sun, il entreprit donc sous sa férule une reconversion qui, pour être progressive, n'en était pas moins résolue. « Green, green grass of home » et « What made Milwaukee famous » lui ouvrirent les portes d'un marché auquel il était probablement destiné depuis longtemps. Violons (fiddles) et « steel guitars » prirent la place de l'instrumentation moins docile du rock, et Jerry Lee se dirigea vers la quarantaine en toute sécurité. Loin nous semblent « It'll be me », « Big blon' baby » et même « High school confidential ».

Maintenant, que, disions-nous, plus haut... Ah ! Oui, qu'il y revient de temps à autre. Y aura-t-il, après « Sweet Toronto », un « Sweet Lyon-Paris » ? — PHILIPPE BAS-RABÉRIN.

au fur et à mesure de l'évolution du groupe, Robert Wyatt a marqué une désaffection de plus en plus évidente pour la musique du groupe, si l'on en juge par la discographie du Soft. Il occupe encore une place prépondérante sur le deuxième LP (« Rivmic Melodies/Esther's no job ») où l'aspect folie démesurée prend le dessus, notamment dans des morceaux comme « Out of tunes » et « Fire engine passing with bells clanging ». « Third » le montre déjà très différencié vis-à-vis des autres membres du Soft. Sa composition « Moon in June » possède une ambiance différente, moins châtia-tée que celles des presque-ésotériques Hopper et Ratledge. Puis plus rien. Si ce n'est un rôle de musicien de studio (excellent comme de juste) sur « Fourth ». Plus rien ? Si : l'album « End of an Ear » qu'il a sorti sous son propre nom en 1970 et qu'il a enregistré avec quelques copains. Un album étonnant qui nous éclaire directement sur ce qui forme la personnalité de Wyatt. Combat presque constant entre d'une part une irritation, une mauvaise humeur et d'autre part un désir de simplicité, de douceur puérile. Des bruits partout, des tas de notes qui cognent et qui frappent, une

LA MATCHING MOLE

à fleur des sens

Robert Wyatt est un petit rigolo : à peine avait-il quitté la machine molle qu'il reforme un nouveau groupe et l'appelle... Matching Mole : peut-être pour lui la première occasion d'ironiser à propos du très sérieux Soft Machine... Il faut sans doute voir dans ce « très sérieux » une des raisons pour lesquelles il a décidé de quitter la bande sans demander son reste. Au revoir à Ratledge, Hopper et Dean (surtout à Ratledge), trois musiciens définitivement trop formalistes pour lui. Hors de la scène, Robert Wyatt est un homme calme et réservé (pour utiliser ce bon vieux cliché...). Il pense beaucoup et parle peu. La batterie est pour lui l'occasion — plus que cela : la nécessité — de raconter ce qu'il ne sait pas raconter de vive voix. Derrière ses caisses, il éclate de volubilité, parfois jusqu'à la folie. Fou. Et pendant que, à l'intérieur de lui-même, tout un monde hypersensible se déroulait, parvenait à la fleur de sa peau et éclatait par ses baguettes, les trois autres com-

pères du Soft continuaient paisiblement leur démarche intérieure (qu'il n'est nullement question de critiquer), jeu de réactions intellectuelles face à un thème donné. Physiquement, cela m'a toujours frappé de voir Wyatt se débattre avec ses baguettes, dans une grande orgie de cheveux, tandis que les trois autres essayaient de temporiser les ambiances bouillantes qui provenaient de derrière eux. C'est d'ailleurs certainement cette dualité, ce combat constant entre deux pôles, nullement provoqué mais tout à fait naturel, qui conféraient à la musique du Soft son équilibre. Le combat a eu ses vainqueurs :

ROBERT WYATT
Petit rigolo.



la vedette du salon
de Francfort l'orgue
Thomas
présenté par
MUSIQUE DE FRANCE

deux modèles sensationnels dont
"European" le moins cher sur le marché
à boîte à rythme incorporée

Prix : 3995 F T.T.C.

MDF vous offre du 25 avril au 20 mai une série
de concerts avec le célèbre organiste Rheddan Davies
venez retirer votre invitation gratuite dans tous
les magasins **MUSIQUE DE FRANCE** soirées de 19 h à 21 h

Clt-FERRAND 25 avril
Rey : 7, rue Chapelle de Jaude

St-ETIENNE 26 avril
3, place Jean-Jaurès

ROMANS 27 avril
48, Place Jacquemart

LYON 28 avril
Fontana : 45, passage de l'Argue

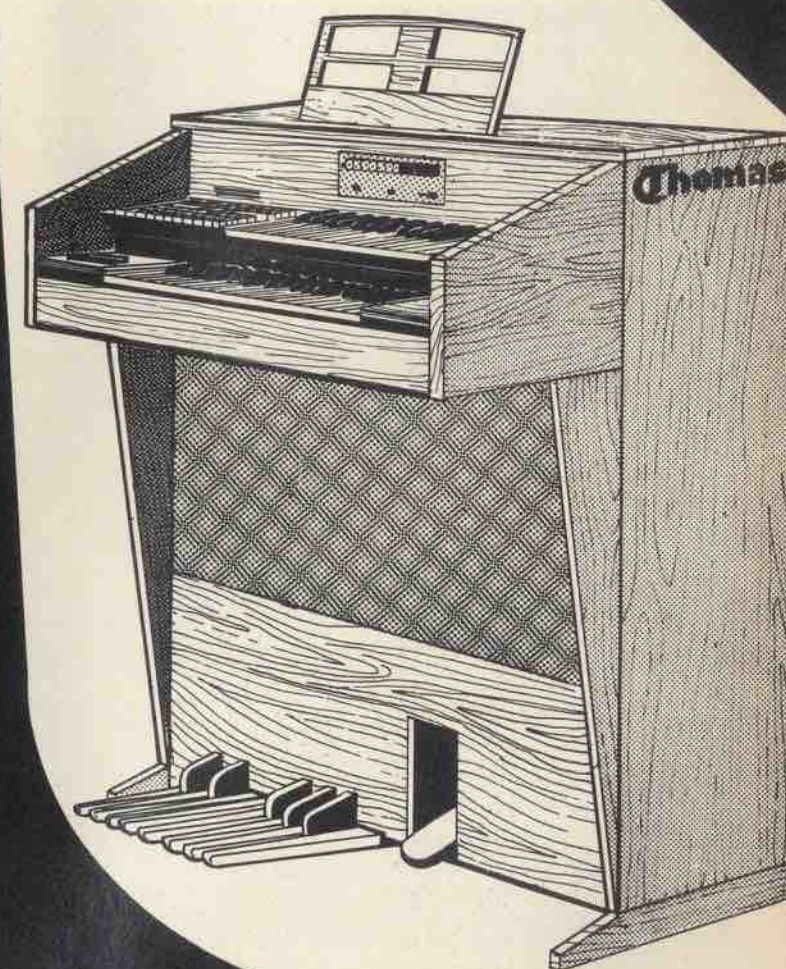
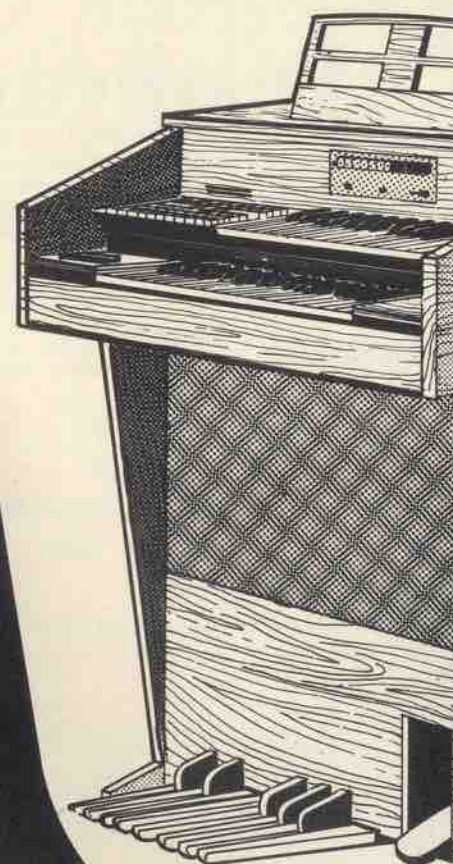
LE HAVRE 16 mai
43, rue Paul Doumer

ROUEN 17 mai
31, rue du Bac

TOURS 18 mai
Belleguic : 13, rue d'Entraigues

POITIERS 19 mai
Thevenet : 55, rue Carnot

LIMOGES 20 mai
11, rue du Consulat



avec le crédit **MDF**
achetez sur 2, 3 ou 4 ans

démonstration au salon
international de la musique
au stand **MUSIQUE DE FRANCE**
du 6 au 14 mai 72 à la foire de Paris

PAUL BEUSCHER

LE PLUS GRAND SPECIALISTE
D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

du 6 au 14
mai 9 la foire de paris
stand 25



PAUL BEUSCHER :
25 à 35, Boulevard Beaumarchais. Tél. : 887.09.03
Instruments, Disques, Sonorisations



de 25 à 100 W
sans distorsion
"ÇA CHAUFFE"
avec les HP **jensen**

Leur puissance, leur longévité vous enchanteront.

jensen Toute une gamme de HP conçus pour les instruments de musique électronique.

Quelques modèles			
LMI. 152	38 cm	100 W	8 ohms
LMI. 122	31 cm	100 W	8 ohms
MI. 120	31 cm	50 W	8 ohms

jensen propose aussi des HP de sonorisation, des HP, des casques d'écoute HI-FI.

jensen
le spécialiste américain du HP

diffusé par :

FILM & RADIO

6, rue Denis Poisson - PARIS 17^e
Tél. : 755-82-94

Importateur distributeur :

Garrard-Frank-Bib-Jensen
Excel-Sound Electro-Voice

MUSIC CITY

15, rue de Turbigo, Paris-2^e - M^o Étienne-Marcel

GRAND CHOIX D'ORGUES

CRUMAR, WELSON, EMINENT, ELKA,
SOLINA, ETC...

ET D'INSTRUMENTS A VENT

SELMER, COUESNON, GETZEN, S.M.L.,
NOBLET, ETC...

NOCTURNES TOUS LES MERCREDIS

jusqu'à 21 heures

— CRÉDIT DE LONGUE DURÉE —

batterie qui ne rythme pas (qui suggère) ou bien qui rythme trop, des voix, beaucoup de voix qui articulent confusément des comptines d'enfant. Un album de percussionniste, pratiquement sans aucune mélodie, dans lequel le moindre son produit devient rythmique. Une ambiance folle. Pas la folie des grandeurs, pas la démence paranoïaque. Simplement la théâtralisation musicale du monde quasi-fermé quasi-secret de Robert Wyatt. Matching Mole, sur scène, c'est un peu cela. Un peu Soft Machine aussi, parce que l'on ne rejette pas en deux temps trois mouvements tous les automatismes acquis en plusieurs années. Et puis, il n'est même pas question de les rejeter. « Un an avant mon départ officiel, je savais déjà que j'allais quitter le Soft Machine, mais j'ai essayé d'en retirer un maximum ». Matching Mole n'est donc pas un essai de rupture, c'est plutôt un essai d'indépendance. « Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours utilisé le même mode d'approche pour jouer. écrire et travailler ». Le Soft constituait donc pour Robert Wyatt une sorte de plate-forme avancée d'où il pourrait aller plus loin dans sa propre démarche. C'est ce qu'il fait pour l'instant en compagnie de Bill McCormick (basse), Phil Miller (guitare), et Dave Sinclair (orgue), ce dernier faisant précédemment partie de Caravan.

Matching Mole se cherche encore, évolue tout en tensions internes, incisives, ou bien il freine et n'ose pas. Il manque certainement au groupe le désir d'aller quelque part, de savoir où aller. Robert Wyatt ne veut pas jouer au chef, et il a raison. Mais, de par sa position psychologiquement supérieure, les autres semblent attendre quelque chose de lui, un déclic, une indication. Le petit jeu des hésitations peut encore durer longtemps. Les musiciens ne se sentent pas responsables de la musique et quelquefois même, la relation chef/exécutant semble être celle qu'ils préconisent. La tension monte lentement, l'irritation s'installe, devient insupportable, aussi bien pour le musicien que pour l'auditeur. Incompréhension. Incommunication. Difficulté de jouer. Arrivé à un degré de saturation, de point de non retour, éclatement. C'est le plus souvent Dave Sinclair, probablement le plus sensible au malaise, qui se décide à agir, en lançant le son derrière la stridence de son orgue. Et les trois autres suivent, se précipitent dans

l'appel d'air ainsi provoqué. C'est une longue ruée derrière Sinclair, passionnante parce qu'issue d'une situation psychologique que l'on vient de vivre. Le taureau s'essouffle, l'illusion de liberté est atteinte par les musiciens, et la valse-hésitation s'installe à nouveau, ainsi que le doute. Jusqu'à une nouvelle course éperdue. Et ainsi de suite.

La machine de Robert Wyatt est toujours aussi précise, aussi suggestive. Mais elle ne sert qu'à soutenir les ambiances. Rarement elle les provoque. La basse de Bill McCormick possède un phrasé assez libre, qui chante parfois jusqu'au lyrisme, et qui remplace paradoxalement les déficiences et l'inefficacité de Phil Miller à la solo. Les sonorités que laisse échapper la guitare ne s'intègrent pas : elles sont trop propres dans le magma bouillonnant produit par les trois autres. Le fait que Phil Miller se réfugie constamment derrière son ampli semble être une indication qu'il est très peu sûr de lui-même et mal à l'aise dans le groupe. Il est rare de le voir pénétrer dans les

rythmes et les mélodies. La guitare n'est décidément pas un instrument suffisamment respiratoire pour ce genre de musique à fleur des sens. Trop nette et trop inhumaine (métallique). On lui préférerait le souffle free d'un saxo ou d'un cornet, qui permet plus de spontanéité et un contact plus intime, plus sensuel (la bouche) avec le son produit. La guitare possède des limites et ce n'est pas un hasard si elle n'est que très rarement utilisée par les musiciens de free jazz. Matching Mole était fragile et passionnant. Il était prêt à se désintégrer, et ne l'a pas fait. Musique interne, autant que celle de Soft Machine, mais qui, au contraire de ce dernier, ressent le besoin de se justifier, de s'expliquer. Qui hésite et fait hésiter. Robert Wyatt, pour s'exprimer plus pleinement, veut se consacrer de plus en plus au travail de studio. Cela ne lui convient pas tellement, qu'on lui dise : « Exprimez-vous ici, sur cette scène, de 21 à 22 heures. » Il a besoin de calme, de temps et de libération pour communiquer. End of an ear ? — J.-L. CRUCIFIX.

ALAN STIVELL

blues breton



ALAN STIVELL
Rock celtique.

C'était à l'Olympia, le 28 février. Il faut toujours préciser les lieux et les dates. La date, en l'occurrence, parce que le moment était venu pour Alan Stivell de dépasser le succès « d'estime » qui avait jusqu'à présent été le sien, avec tout le risque d'équivoque que cette situation pouvait comporter

si elle s'était prolongée. Donc, ni trop tôt, ni trop tard. Le lieu, parce qu'en dépit des problèmes qui, pendant l'année dernière, avaient bien failli les achever ou du moins les compromettre, les Musicoramas de l'Olympia, plaise ou non, restent le point de référence, quantitatif sinon quali-

Rock'n'roll is here to stay

Georges Collange - l'infatigable sort en « exclusivité mondiale » un LP de Carl Perkins « que la firme CBS est en train d'éditer exclusivement pour mon club ». Dix-sept titres rares, parus aux USA entre 58 et 71, stéréo véritable. Ce disque est intitulé : « The man behind Johnny Cash ». Port inclus, ce disque vous coûtera la modique somme de 29 francs, 280 FB si vous habitez la Belgique, 22 FS si vous résidez en Suisse. Il faut envoyer chèque ou mandat à Georges Collange, B.P. 16, 69 - Sathonay, France. Collange ne s'occupe pas seulement de vendre des disques ou d'en faire éditer. Il organise aussi des concerts, et celui qu'il fait avec Jerry Lee Lewis, le 9 mai au Palais d'Hiver de Lyon est quelque chose qui vaut le déplacement. Surtout qu'il y aura les Memphis Beat, et d'autres rockers consistants, d'une part, et que Lee Lewis, il n'a pas l'habitude de voler son public. Si les places valent 25 F, c'est qu'il a demandé quelque chose comme 3.000 dollars. Faut bien amortir. Et la Fédération Française des Clubs d'Elvis Presley (49, gd-rue de la Guillotière, 69 - Lyon) nous a adressé une photocopie d'une lettre émanant du bureau du Colonel Parker, l'émence grise d'Elvis Presley. La présidente de la FFCEP conclut à la possibilité d'une tournée européenne d'Elvis ce printemps, car dans le planning de Presley il y a un grand trou qui garde ses mystères. A suivre. — J. C.



il
était
triste



.....
il a retrouvé le bonheur avec
"international 2000 P" et la
cabine "elkatone 150 w 2 cap"

NAZZARENO PIERMARIA
154 rue de Charenton
75 PARIS 12^e tél : 307 75 78 et 628 41 06

FOIRE DE PARIS
SALON INTERNATIONAL DE LA MUSIQUE
du 6 au 14 mai 72 : STAND 18

tatif, des concerts pop sur Paris. Un moyen de « prendre la température ». Beaucoup d'observateurs doutaient qu'Alan puisse, seul à l'affiche avec ses propres musiciens, garnir les quelque 2 500 places. Or à présent, la preuve est faite que l'on avait tort de s'inquiéter pour lui, et plus encore de ne pas croire au potentiel de popularité de sa musique celtique. Pour d'autres, cet encouragement ne suffit pas à dissiper toute réticence : ils estiment en effet que la grande majorité des spectateurs qui se déplacent lorsqu'Alan joue à Paris sont issus de la fidèle et inconditionnelle colonie bretonne. S'il est exact que, ce soir-là, on s'exclamait et on chantait pas mal en breton dans les rangs, et que les petits drapeaux blancs et noirs s'y agitaient frénétiquement, on ne saurait en conclure pour autant qu'il se soit agi d'un concert à vocation purement interne et « militante ». Heureusement d'ailleurs.

Alan, ses deux harpes, sa flûte et son biniou étaient entourés et assistés de six musiciens, parmi lesquels les excellents Gabriel Yacoub (guitare ac et él, banjo) et René Werner (violin ou, pour faire plus folk, « fiddle »). Le bassiste et le second guitariste étaient hélas un peu en dehors du coup et ne jouaient pas tout à fait avec les autres (Alan devait plus tard m'expliquer que, de la scène, ils s'entendaient à peine jouer), tandis que le restant du groupe au contraire formait un ensemble assez sûr et précis, visiblement heureux de jouer. La première partie du concert fut principalement acoustique et traditionnelle : Alan égrenait tranquillement ses ballades, souvent vieilles de plusieurs siècles, comme « The trees they do grow high », et parfois fortement comiques et satiriques, comme cette rigolade que chantaient (moitié en breton, en français), pour se moquer de lui, les grognards bretons enrôlés de force par Napoléon I^{er}. Il y avait tour à tour des rires, des applaudissements et des acclamations exubérantes à chaque fois que, dans les commentaires d'Alan, se présentait une allusion politique, qu'elle fût historique ou actuelle. Bref, la salle était chaude.

Elle le fut plus encore lors de la seconde partie, au programme plus contemporain celle-là, comprenant d'ailleurs de morceaux électrifés et qui se veulent plus franchement pop, à commencer par le déjà fameux « Popplinn ». Celui-ci, s'il n'est pas le seul, est en tous cas le pre-

mier morceau où Alan concrétise clairement ses théories sur le « rock celtique ». Que cette démarche et ce terme ne vous fassent pas rire, sinon on ne pourrait plus discuter : après tout, le temps n'est pas si éloigné où East of Eden avait bien sorti « Irish blues » sans que personne se soit cru autorisé à en sourire (seulement, c'était un groupe anglais, ça aide). Alan Stivell pour sa part, fidèle à ses intentions du début, ne souhaite se limiter ni au public breton, ni à l'étiquette folk. Ces deux caractéristiques, peut-être utiles comme postulats provisoires lors de ses débuts, sont désormais dépassées, englobées (mais non rejetées). Il y a sans doute encore quelques problèmes techniques de mise en place des instruments et d'harmonisation entre les sons acoustiques et les sons électriques à

régler, mais la base est saine, l'expérience originale. Si l'on ajoute que les ventes de l'album « Reflets » ont atteint en 1971 les dix mille exemplaires en moins d'un an, on peut en conclure honnêtement que cela plaît. Gageons que « Renaissance de la harpe celtique », ainsi que l'album du concert de l'Olympia, feront mieux encore. A ce moment Alan pourra peut-être s'attaquer à la scène anglaise et, pourquoï pas, aux clubs américains. S'il réussit un jour aux États-Unis, cela lui permettra de devenir à son retour en France aussi célèbre qu'autrefois Maurice Chevalier. Comme quoi une harpe celtique, ça coûte plus cher qu'un canotier, mais ça swingue plus et c'est mieux pour faire danser le public de l'Olympia à la fin d'un concert (ce qui fut fait). — JACQUES VASSAL.



LES VARIATIONS
Trio.

GROU PES au GOLF

Il est par ailleurs question du 33 enregistré au Golf les 9 et 10 février, disque qui sort prochainement chez Philips et sur lequel on trouve d'excellents morceaux d'Abacadabra, Absinthe, Ange, Pulsar, Moon-

lights et Tac Poum Système. Le vendredi 11, c'était la fête du rock avec la soirée 100 % Rock, animée par Burt Blanca et les excellents Au Bonheur des Dames, qui firent un passage encore supérieur à celui qui nous les avait fait découvrir. Ce groupe, très rôdé, pourrait certainement intéresser bien des gens, car il présente un spectacle des plus originaux à l'heure actuelle. Crépuscule, groupe bien connu au Golf vint jouer le samedi, tandis que les Variations battirent un record d'affluence le dimanche 13 : on en attendait quatre, il n'en vint que trois, mais aucun manque ne se faisait sentir dans la musique des Variations dont ce fut certainement l'un des seuls passages en trio. Premier Super Tremplin 505 Américano de cette période le 18, et, cette fois, il n'échappa pas à Equinoxe, groupe de

Live au Golf

« Groovy Pop Session », tel est le titre de l'album enregistré en public au Golf Drouot par le 16 pistes Mobile de Michel Magne. L'album sort chez Philips sous le numéro 632.044 et regroupe six morceaux enregistrés par six formations. Par ordre alphabétique : Absinthe (« Strangelife »), Abacadabra (« Tiger »), Ange (« Le vieux de la montagne »), Tac Poum Système (« Everybody needs somebody to love »), Pulsar (« Pulsar »), Moonlights (« Reviens vers moi »). Il faut signaler qu'à l'origine, deux titres étaient prévus pour chaque groupe, mais la longueur des thèmes a imposé un choix. Il en reste cependant assez pour faire un autre LP ! — J. C.

Crosne, dont nous avons déjà parlé et qui possède un guitariste tout à fait extraordinaire, lequel nous montra qu'il était aussi, parfaitement à l'aise à la guitare acoustique. Diatryma, de Paris, arriva second, Drumling Song, de Chaumont, troisième. Domec et Perrault, Vertige (Nîmes), Rasorbac (Paris), participaient également à ce Super Tremplin. Le lendemain, ce fut le retour de cet excellent groupe de club qu'est Choc, mais Choc a changé son nom en Moby Dick. Le seul étranger du groupe, Richard Kennings, est parti et il semble bien que les quatre musiciens restant se sentent beaucoup plus en confiance. Le 20, un nombreux public vint assister aux éliminatoires de Promopop 72 qui mettaient en compétition Chapter Five, Bluesmen, Totem, Media, Grivac, Le Processus, Maldoror, Mose et Methaqualone. Ces deux derniers groupes ne purent être départagés et furent déclarés vainqueurs. En vedette, il y avait bien entendu Total Issue, qui fit un show enthousiasmant, acclamé par ses fans et en gagnant de nombreux autres. Henri Leproux évoqua à cette occasion le premier passage de Total Issue au Golf, avec Jean-Luc Ponty. Le répertoire de Total Issue a bien changé, des musiciens sont venus se joindre au groupe, d'autres sont partis, mais le groupe a confirmé les espoirs que l'on mettait en lui à cette époque. Le succès qu'il remporte est significatif.

Second Tremplin 505 le 25-2 remporté par un groupe dont on n'espérait pas soupçonner l'existence en France. Il s'appelle Les Ouragans, et si ce

acoustic

MODEL 361 BASS AMPLIFIER



L'ampli qui sert de référence aux meilleurs bassistes du monde entier est maintenant disponible en France.

440 Watts Peak, 200 Watts RMS High & Low Gain Inputs / Bright Switch / Volume / Treble, Bass / Variamp Range & Effect / Fuzz Gain & Attack / Electronic Tuning Fork (generator)

Pour plus amples informations écrire à :
BEFRA ÉLECTRONIC (importateur exclusif)
13, rue Saint-Eloi - 13-Marseille. Tél. : 48.58.80.
3 et 5, bd de Clichy - 75-Paris 9^e. Tél. : 878.36.41

faites danser la lumière sur la musique



de votre électrophone,

MAGNETOPHONE
AMPLI, CHAÎNE HI FI,
etc...

(toutes marques. Mono ou stéréo)

et avec n'importe quel-
les lampes électriques
ordinaires.

GRACE AU

MINI-TS

110
ou 220v.

Pour une
ou plusieurs
lampes. (Maxi-
mum 600w.)

99 F.

Appareil électronique transformant les im-
pulsions sonores en impulsions lumineuses.
BRANCHEMENT ULTRA SIMPLE

PLUS PORT 1,65 F. Paiement TOTAL à la commande.

SPOTS COLORES: (lampes)

100 watts à réflecteur...	14 ^F	ROUGE BLEU VERT JAUNE MAUVE ROSE TURQUOISE
100 watts "flood"...	19 ^F 80	
150 watts.....	26 ^F	
300 watts.....	41 ^F	

Uniquement en 220 volts

et tous équipements pops

Documentation **72** illustrée
contre 2 timbres

ereyd PRODUCTIONS

39 AVENUE VICTOR HUGO 93 SEVRAN
METRO : EGLISE DE PANTIN puis 147 A
ou 15 minutes par SNCF Gare (annexe) NORD

EXPEDITIONS DANS TOUTE LA FRANCE



ANGE
De Perpignan à Bâle.

nom n'est guère excitant à priori, sa musique enthousiasmera ceux qui rêvent d'entendre des gens comme le Grateful Dead ou Crosby, Stills, Nash & Young. Sans valoir leurs modèles — c'est bien normal, ces jeunes gens de Metz interprètent pourtant remarquablement des chansons telles que « Me and my Uncle ». Ils ont parfaitement compris les finesses rythmiques de cette musique, chantent aussi bien que possible: le leader du groupe m'apprit qu'il avait découvert cette musique au contact de militaires américains qui avaient formé un orchestre, « et qui ne jouent que cela ». Nous reverrons certainement Les Ouragans, mais s'ils passent près de chez vous, ne les manquez pas. Un groupe italien, Mike, se classait second, suivi de Bloody Fuck (sic), groupe belge. Arpège (Herblay), Tom Pouce (Paris), King Arthur's (Châteauroux) et Arsenal Pacifique (Auvers/Oise) participaient également à ce Tremplin. Le week-end fut confié à **Ergo Sum**, le groupe chef de file de l'écurie Thélème, qui interpréta les morceaux qui figurent sur son premier LP.

Le 3 mars, 3^e Tremplin 505, remporté par **Raspoutine** (Roubaix), devant **Stratagème** (Villiers-Marne) et **Virgule** (Ablon). Peter Proklo (Ermont) et Trefle étaient hors-concours. J'étais absent mais la victoire de Raspoutine, qui tourne depuis plusieurs années, ne m'étonne pas. Il paraît aussi que **Quo Vadis**, auquel était confiée l'animation du week-end suivant, est en gros progrès. Encore un Tremplin 505 le 10 mars, remporté par **Golden Hands**, un trio marocain qui fait une carrière dans les pays du nord de l'Europe. Très professionnels, ces trois musiciens jouent aussi bien « Ohio », de C.S.N. & Y. que des choses plus « hard-rock ». Ils devançaient Herbe Rouge (Noisy) et un auteur-compositeur, Alain Pagès qui, accompagné par un bassiste, présenta ses chansons. Hysteresis (Dijon) et Hypothèse, se produisirent aussi lors de ce Tremplin. Après que Unity soit venu présenter un répertoire personnel maintenant bien rodé le 11, Le Golf fut à nouveau envahi, le lendemain, par les groupes qui participaient aux éliminatoires de Promopop 72, les noms des vainqueurs seront commu-

niés le mois prochain. En vedette, Ange, fatigué par une tournée en Angleterre, ne parut pas au meilleur de sa forme à ceux qui connaissent bien le groupe. Mais le professionnalisme sauve bien des choses et tout se passa fort bien, avec de grands moments, « Tout feu tout flamme » et surtout, « Le vieux de la montagne », titre qui figure d'ailleurs sur le LP enregistré au Golf.

Programme d'Avril: Sam. 1: Markusfeld; dim. 2, lun. 3 (15 h): Magma; 7: 100 % Rock: Mark Robson et Le Poing; dim. 9: Papoose (15 h); ven. 14: Tremplin 6 orch.; 15: Mormos; dim. 16: PETE BROWN et GRAHAM BOND (15 h); 21: Tremplin 6 orch.; 22: Art-Zoyd II; dim. 23: Titanic (15 h); 28: Tremplin 6 orch.; 29: Moonlights; dim. 30, lun. 1: Moonlights (15 h).

il faut sortir le soir

Olympia: Avril: peut-être Ike et Tina. Mai: 1^{er}: Doors; 2: Soft Machine; 3-4: Grateful Dead; 6: East of Eden; 7: Black Sabbath; 8: J. L. Lewis; 9: Dick Rivers.

Zoo: 1^{er}: Bordeaux; 2: Bayonne; 9: Dourges (Ramdam); 15: Bagnols/Cèze.

Triangle: 1^{er}: Beaupréau; 2: Cazals; 7: Brévannes; 8: Châteauvillain; 9: Uchkange; 22: Brumay; 23: Abbeville; 29: St-Pol/Mer; 30: Tuncques.

Présence: 7: Brévannes.

Total Issue: 13: Paris-Chaumont; 15: Eaubonne; 16: Vilparisis; 19: Gagny; 20: Massy; 22: Gargenville; 23: Sartrouville; 29: Palaiseau; 30: Viroflay.

Daydé: 22: Paimpont.

Tribu: 15: Andard.

Martin Circus: 1^{er}: Mâcon; 2: Auxonne; 3: Manosque; 8: Chalange; 9: Villers-Bretonneux; 16: Lion d'Angers; 23: St-Quentin; 29: Wasselle; 30: Bernay.

Solitude: 9: Corbell-en-Parisis; 29: Agonac.

Ange: 1^{er}: Perpignan; 7: Strasbourg; 8: Berne; 9: Bâle; 12: Lyon; 14: Amiens; 20: Reims; 26: Orléans; 27: Nantes; 28: Bordeaux; 29: Montpont; 30 et 1^{er}: Hagondange.

Graham Bond & Pete Brown: 14: Amiens; 15: Versailles; 16: Golf Drouot; 19: Belfort; 20: Reims; 21: Strasbourg; 22: Paris (Ecole Polytechnique); 23: Metz (?); 26: Orléans; 27: Nantes; 28: Bordeaux; 29: Angoulême.

Renaissance & Audience: 9: Valais.

Bachdenkel: 13: Paris, Fac Dauphine (5 F, 20 h 30) (et Lard Free le 20).

Titanic, Art-Zoyd, Cadillac: 8, Avesnes-lez-Aubert.

Gong: 13: Sceaux; 14: Villejuif; 15-16: Fête de la Moto à Rungis; 19: Annecy; 20: Thonon; 21: Chambéry; 22: Genève; 28: Lille.

Cliff Richard: 19: Bruxelles, Palais des Beaux-Arts; 21: Paris (?); 22: Colmar.

Moonlights: 1^{er}: 2: Chaumontel; 3: Neuville-les-Dieppe; 8: Noeux-les-Mines; 9: Fourmies; 15-16: Calais; 22: Marpent; 29-30: Golf Drouot.

Blues Convention: 1^{er} au 5:

Megève; 15: Orléans; 22-23: Montpellier; 29: Bordeaux.

Festival de Folk à Bordeaux: 30, à 15 h: Ian Matthews, Colin Scott, Paul Slade, Keith Christmas, Steeleye Pan, Gary Farr, Alan Stivell, Alistair McDonald, Spirogyra.

Robin Kenyatta & Free State Band: 28, Rouen (Salle Ste-Croix).

Joachim Kuhn: 15, Levallois-Perret (Salle des Fêtes).

Leonard Cohen: 18, Paris (Salle Pleyel).

Mulhouse: 16, Mormos, Roger Mason, Wandering, Pat Wood et Kathy Lowe, Railroad Entertainment; Steve Waring, Catherine Ribeiro + Alpes (10 F).

Lorient: 7, Light Show et Pop Music avec Everlasting et Seventh Thunder Clap.

UNEF: Apocalypse le 25 (20 h 30, 10 F + boisson) au grand amphi de la Fac de Droit (92, rue d'Assas).

École Spéciale d'Architecture: 24 au 29: semaine de light show (21 h chaque soir).

Maison des Jeunes des Mureaux: concours pop le 9.

Papoose: 9: Golf; 22: Bal ISAB (Beauvais); Club La Colline (St-Symphorien d'Ogon); 29: Ecole Agric. Pierrefonds, Château de Pierrefonds (60); 1/4: Fest, Ivry Petit Bourg.

Infos avant le 15, S.V.P. Et par écrit, à cause de l'orthographe. — J. C.

Bachdenkel.

Bachdenkel.

Bachdenkel.

Bachdenkel.

Bachdenkel.

Bachdenkel.

Bachdenkel.

Bachdenkel.

Bachdenkel.

Bachdenkel.

Bachdenkel.

Bachdenkel.



Petit Vander frais

Faut vous dire qu'y'a un bled de la banlieue parisienne qui s'appelle Sartrouville et faut vous dire que dans ce bled y'a un mec (moi) qui passe son temps à écouter Van der Graaf Generator et Amon Düül... Et v'là t'y pas qu'il apprend que Magma va débarquer dans son bled le dimanche 27 février. Il hésite. Après tout Magma, c'est qu'un « pauvre » groupe français. Il y va quand même, une heure d'attente dehors, une demie à l'intérieur et ça commence... J'ai presque peur, musique à la fois barbare et structurée. J'avoue que je connaissais peu Magma, ce fut pour moi une révélation ; j'avoue aussi que c'était la première fois que je voyais un groupe sur scène : j'avais envie de chialer, de hurler comme un gosse. Trois rappels et un solo endiablé du « petit Vander frais »... Magma m'a fait passer les deux plus belles heures de ma vie pourrie. Avec Magma on n'a plus honte d'être français. Je vous quitte, je vais chez mon disquaire acheter deux disques. Devinez lesquels ? Publiez ma lettre et que le monde entier la lise. Magma mérite le succès mondial.

Luc Roger,
35, Av. Maurice-Berteaux,
78-Sartrouville.

Référendum

La musique, ça s'écoute, ça ne se classe pas.
Une fille.

Bricoles

Rock & Folk, c'est un bon bouquin, c'est sûr. Pour la pop, on est servi. Mais je veux pas parler de ça aujourd'hui, y'en a assez qui s'en chargent à ma place, comme ça. Au passage, merci pour les Doors dans le dernier numéro, on est toujours content de les retrouver ceux-là. Que voulez-vous, j'ai une mentalité primitive, j'ai un penchant pour les mythes. Morrison en est un de plus « après » Rimbaud, Dylan, Jagger, Hendrix... Ces types-là, que voulez-vous, il y a comme une autre dimension, une force, une énergie, quelque chose qui surclasse le reste... enfin bref... Non, je voulais seulement féliciter Paringaux

pour « Bricoles ». Pas si bricoles que ça. Continue, mon vieux, moi, je trouve ça très bon. Il y a des fois où je prends autant de plaisir à les lire que Poe ou les meilleures nouvelles de science-fiction. J'ai trouvé formidables les histoires du « type qui s'éclate contre un mur » et « la scène de ménage au rasoir ». Tu sais coller une atmosphère bizarre dans tes lignes. Équivoque, sombre, désabusée, un ton presque détaché, un réalisme plutôt poignant, un style vigoureux, racé même. Un goût du détail croustillant, suggestif, évocateur et tout et tout... Ça coule bien, on pressent derrière une imagination solide... Je regrette qu'une chose, c'est que ça soit trop court.

Vraiment, Paringaux, « Bricoles » c'est du meilleur. Continue !
Un amateur.

Faust

Les mecs, je viens vous féliciter, et particulièrement Paringaux. Bravo pour ta critique sur Faust, nouveau groupe made in Germany ! Je crois qu'il doit être assez rare de passer aussi loin de la vérité !... Enthousiasmée par ta critique, j'allais, confiante, chez mon disquaire et quand celui-ci m'a dit que ça ne valait pas la peine d'être écouté, j'ai passé outre en me disant que « d'après la critique... ». Bref, je suis tombée de haut ! De très haut ! « Virtuosité instrumentale » ? Aïe ! Mais où t'avais la tête ce jour-là ? « Un des disques les plus en avance de l'histoire du rock » ? Non mais faut être gonflé pour écrire ça ! Certes, dans un certain sens... oui... oui Faust a son originalité ! (Comme on n'en fait plus heureusement) ! Quel chef-d'œuvre vraiment que ce disque ! Vous rendez-vous compte ? Une pochette aussi transparente, un disque aussi transparent et... une musique transparente, si transparente qu'on n'y voit rien, absolument rien ! On a beau chercher... Et « certains » diraient presque que « cela » est supérieur à Amon Düül ? Alors là, mon vieux, laisse-moi me fendre la gueule !!! Il n'y a aucun point de comparaison entre l'un et l'autre ! Autant Amon Düül c'est la classe, la force, la violence, la beauté, la qualité instrumentale et la très réussie recherche sonore, autant Faust c'est... quoi ??? Relève-toi de ta grossière erreur, mon vieux, tu fais peine à voir (à lire pardon) ! Sans rancune aucune.
Monique Palacio,
Tours.

Brésil

Ça fait longtemps que j'avais envie de vous écrire, mais j'avais tellement de choses à dire que je n'arrivais pas à ordonner mes pensées. Maintenant c'est fait, j'ai essayé de limiter ma plume au

(suite page 99)

jouez
Fender
et
gagnez

disques
vos affiches
tee-shirts, etc.

**venez
essayer**

**TOUTE
LA GAMME**

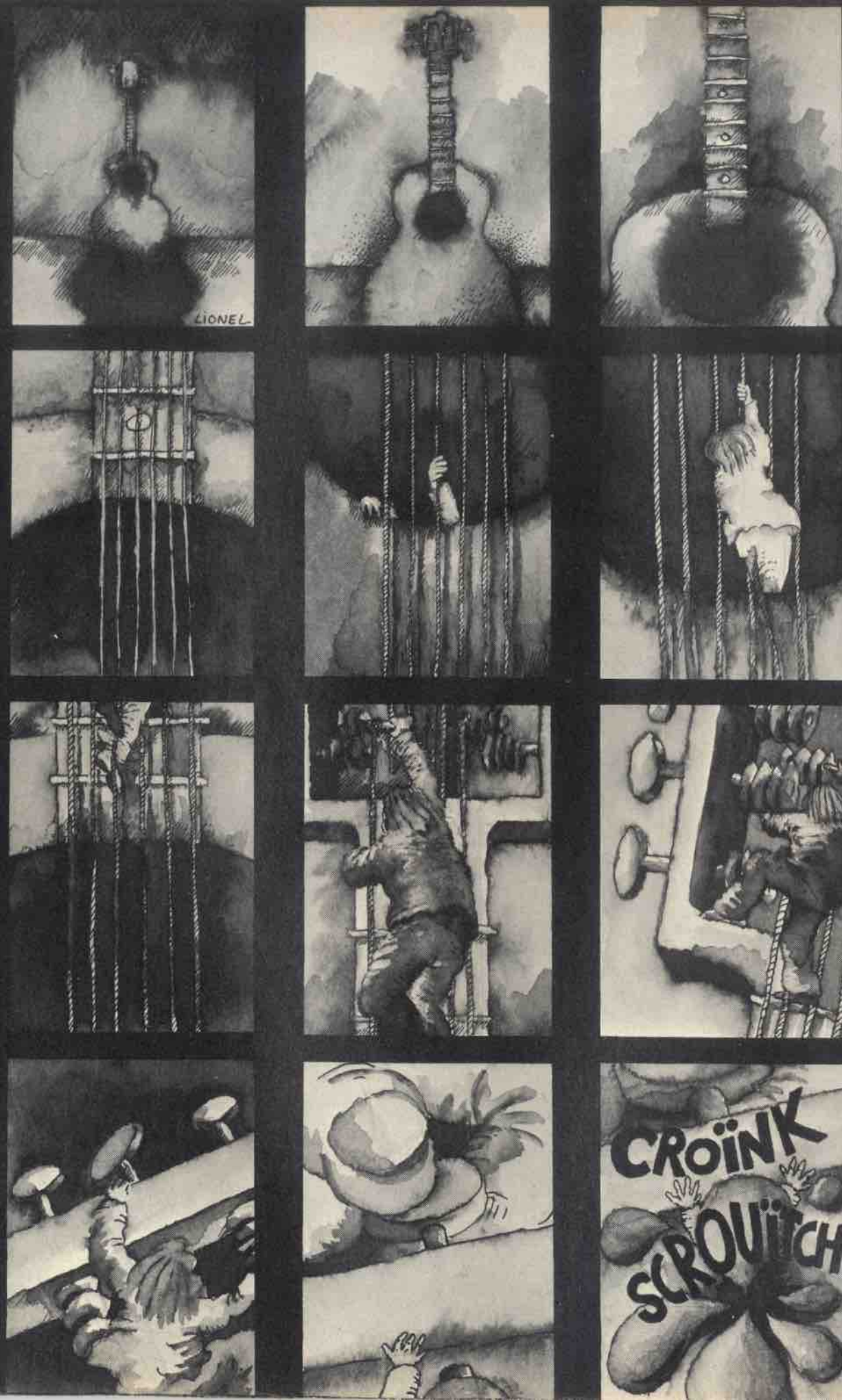
Fender

PIANOS - VIOLONS
GUITARES
AMPLIS - SONOS
STEEL - GUITARES, etc.

**THE
MUSIC
COMPANY**

14, rue de Clichy - Paris 9°
Tél. : 744-34-08

Auditorium - Démonstration
Atelier de réparations
spécialisé Fender





BRICOLES

C'est le surlendemain de mon arrivée que le premier d'entre eux se décida. Deux jours de relative tranquillité, c'était sans doute plus que je n'en devais espérer. Je l'avais rapidement décelé, le redresseur de torts de service, et je savais qu'il serait leur initiateur à tous. Après lui, ils suivraient bêtement, comme toujours, et je n'aurais plus qu'à boucler mes valises. Je ne les débouclais plus vraiment, d'ailleurs. Pour aller où? Le problème avec les gens, c'est qu'ils sont partout — ou alors c'est vraiment trop inconfortable. Cet homme, donc, serait le guide dont ils avaient besoin pour stimuler leur courage défaillant, pour assouvir leurs envies rentrées; il était tout à fait adapté à sa tâche, le plus grand, le plus fort, braillard et vulgaire comme un député. Peut-être en était-ce un, après tout, et dans ce cas il se devait de donner l'exemple. Il n'avait pas été facile jusqu'alors de ne pas l'entendre (vous comprenez ce que j'appelle « tranquillité relative »), j'avais pourtant fait de mon mieux tout en sachant bien que c'était là la pire des solutions et qu'il n'allait pas tarder à perdre son semblant de sang-froid. Le jour était venu, l'heure et l'endroit bien choisis, quand tous les pensionnaires de l'hôtel se rassemblaient dans la grande salle et déplaient cérémonieusement les serviettes dont ils se torcheront tout à l'heure la bouche entre deux taloches à leurs insupportables gosses — pourtant, les gosses étaient ce jour-là plus calmes qu'à l'ordinaire, comme si leur petit instinct vicieux avait flairé l'événement en préparation. Et moi, personnage central de l'affaire, indispensable — mais ce n'était guère réconfortant —, je me trouvais assis seul

au bar, un peu ivre déjà et mortifié par le visage hermétique opposé par le barman à mes sourires et à mes pourboires princiers. Si l'argent avait eu une odeur, celui-là n'aurait certainement pas pris le mien; il y a encore des gens qui ont de l'honneur... J'étais donc là, précisément en train de me demander si j'allais déjeuner ou remonter dans ma chambre pour, peut-être, y pleurer un peu — que je puisse être plus malheureux que les pierres, cela, dans cette affaire, n'est venu à l'idée de personne; tous n'ont vu que l'acte, pas ses conséquences. Car il n'était rien que je craignais plus que de m'attarder ainsi dans l'alcool et d'avoir ensuite à me glisser entre ces tables soudain silencieuses pour gagner la mienne. C'était l'instant qu'ils prétendaient exécuter mais qu'ils n'auraient manqué pour rien au monde, spectacle pour familles en vacances, saisissante attraction gratuite, enfin quelqu'un à montrer du doigt aux enfants. Il fallait les voir m'observer, carrément ou à la dérobée selon leur dose de courage, pendant que je mangeais ma viande (les légumes et autres fantaisies ne les intéressaient pas) pendant que je découpais les morceaux, les portais à ma bouche, les mastiquais, les avalais. J'avais beau me forcer à commander des steaks très cuits, je savais bien que la seule force de leur misérable imagination me mettait des filets de sang aux commissures des lèvres. Je sentais, je savais combien à chaque coup de fourchette leur jouissance honteuse et morbide augmentait, jusqu'à la frustration bête qui suivait ma dernière bouchée. Alors, ils se regardaient gênés et repiquaient du nez dans leur assiette.

Cet homme, donc, est venu se planter devant mon tabouret, si près que mes genoux touchaient son bas-ventre, et il m'a regardé dans les yeux un grand moment. La qualité du silence ambiant est alors devenue, je dois l'avouer, tout à fait exceptionnelle. Cent fois je me suis trouvé dans la même situation, mais si toutes les autres dorment confuses dans ma mémoire, de celle-là je n'ai oublié aucun détail, aucun geste, aucun mot, aucune odeur même (l'homme sentait l'after-shave; quoi d'autre?). Je ne saurais expliquer ce phénomène; peut-être est-ce parce que cette situation précise fut exemplaire et résume bien ce que fut mon existence durant les quelques mois qui suivirent l'événement. Je suppose que je suis devenu tout rouge; je n'ai jamais pu m'habituer, ni m'empêcher de me conduire comme un coupable démasqué. Cet homme a laissé échapper un fin ricanement, sarcasme et auto-satisfaction mêlés, et puis il m'a planté son index dans la poitrine, entre les côtes. Le bar m'a retenu.

— Permettez-moi de vous offrir ma femme pour déjeuner...

Paroles ambiguës pour qui ne connaît pas mon histoire. Mais tout le monde la connaît. C'était en vérité extrêmement drôle pour lui, eux, et beaucoup plus cruel encore pour moi. La réponse qui me vint aux lèvres, facile aussi et surtout pas cinglante, je m'empressai de la ravalier; il n'attendait qu'un mot de moi, n'importe lequel, pour me frapper. Il ne serait pas dit que je resterais impuni d'un aussi grand crime et que ce que la justice officielle n'avait su accomplir, les honnêtes citoyens ne s'en chargeraient pas. Je ne connaissais que trop bien cet homme pour l'avoir rencontré souvent sur ma route, à peine différent à chaque fois. Je ne dis rien, et la pression de son doigt se fit plus forte.

— ... Je n'ai pas de fils, mais quelqu'un vous en prêtera bien un (il marqua son effet d'un petit silence de théâtre)... si vous avez encore faim. Il avait réglé l'intonation de sa voix au bon niveau, afin que chacun pût l'entendre. Je ne sus, malheur, m'empêcher de tenter un sourire; mais, là où il n'y avait que détresse il ne vit qu'incroyable impertinence et me gifla en criant « Salaud! » Puis ce fier représentant des populations indignées tourna les talons. Ah! si tous les Français agissaient comme lui, je n'aurais bien vite plus de tête et la morale y gagnerait énormément... Bien entendu, je réclamai ma note — qu'on me remit avec un empressement certain, sans oublier d'y inclure ce déjeuner que je n'avais pas pris — et me retrouvai dans le premier train pour Paris.

Deux personnes me reconnurent dans le compartiment et se mirent à me regarder si fixement que je sus sans possibilité d'erreur que le voyage ne se terminerait pas sans incident. Le soleil par la vitre et le souvenir de la gifle cuisaient ma joue. Voilà. Permettez-moi, fort de toutes ces expériences (celle plus haut contée n'est qu'une parmi cent autres), de vous donner un conseil dont l'utilité ne vous échappera pas: si un jour vous vous retrouvez dans un canot de sauvetage au beau milieu de l'Atlantique, en compagnie de votre femme et de votre fils, ne les mangez pas. Les gens vous en voudraient, Dieu sait pourquoi. — PHILIPPE PARINGAUX.

SHOW POSTERS

pour que vos murs vivent en couleurs



904 KING KONG
C. 47 x 72 - 15 F



213 MARYANNA
C. 70 x 107 - 20 F



41 DOUBLE VISION
N. 55 x 70 - 13 F



643 PETER FONDA
C. 127 x 72 - 20 F



624 ANATOMIE DU CENSEUR
C. 60 x 90 - 15 F



433 JOHN LENNON
C. 62 x 95 - 15 F



897 FRANKENSTEIN
C. 49 x 72 - 15 F



728 MONSIEUR FUTURE
MAMAN N. 60 x 90 - 13 F



737 PICASSO
N. 50 x 60 - 20 F



225 DIEU EST AMOUR
C. 70 x 107 - 20 F



175 RÉVE D'ALICE
C. 100 x 67 - 13 F



319 PAQUET DE MARIJUANA
C. 57 x 75 - 15 F



933 DEUX FEMMES
C. 100 x 67 - 20 F



799 MUSIQUE DE L'ÂME
C. 60 x 90 - 15 F



641 LA FLEUR DERRIÈRE
N. 72 x 97 - 13 F



575 FILLES DE CHELSEA
N. 50 x 75 - 13 F



945 HARPER'S BAZAAR
N. 55 x 75 - 13 F



931 POPULATION
C. 72 x 52 - 13 F



740 LE PENSEUR
N. 60 x 90 - 15 F



928 TOUTES LES FEMMES
C. 47 x 60 - 13 F



236 LE VOYAGE
C. 52 x 75 - 15 F

le 5^e poster est GRATUIT

Oui, pour l'achat de 4 posters (même les moins chers) vous choisissez le 5^e en cadeau (même parmi les plus chers)... 2 gratuits pour 8 achetés; 3 pour 12 etc... Profitez-en!



309 FILLE DE LA RIVIERE
C. 59 x 78 - 15 F



692 BRAQUE
C. 50 x 70 - 13 F



172 CIDRE NORMAND
C. 67 x 100 - 15 F



708 ENSEMBLE
C. 52 x 82 - 13 F



622 J'AIME MIEUX ETRE PEAU ROUGE QUE MORTE
C. 60 x 90 - 15 F



501 ATTENTION! TENIR HORS DE LA PORTÉE DES ENFANTS
N. 47 x 72 - 13 F



623 LE MEILLEUR AMI DE L'HOMME
C. 60 x 75 - 15 F



410 MOTO POUR GARÇON ET FILLE
C. 110 x 85 - 20 F



951 JOYEUX THÉ AU VIETNAM
C. 56 x 67 - 13 F



971 "COPS ET KIDS"
C. 55 x 67 - 13 F



328 JÉSUS M'AIME
C. 58 x 87 - 15 F

Bon de Commande

à retourner à:EUROPOSTAL - 27 EVREUX

Vous pouvez choisir autant de posters que vous le voulez. Vous profiterez toujours d'un 5^e gratuit pour l'achat de 4.

Indiquez ci-dessous votre sélection en encadrant les références, et n'oubliez pas de joindre votre paiement à ce bon. Cochez ☒ : Chèque bancaire ☐ ; Mandat lettre ☐ ; Virement postal 3 volets ☐

J'ai choisi :
904 - 643 - 213 - 728 - 225 - 641 - 41 - 740 -
945 - 433 - 638 - 951 - 172 - 624 - 410 - 692
971 - 933 - 799 - 622 - 501 - 928 - 708 - 737
328 - 931 - 560 - 309 - 319 - 575 - 897 - 175
623 - 236
Poster (s) gratuit (s) : (recopiez les références de vos cadeaux).

Nom _____
Adresse _____

HOT TUNA

Joey Covington (à la veille de rejoindre l'Airplane qu'il détestait avant d'accompagner Hot Tuna), décrivait la direction de ce dernier groupe comme l'« Eclair Lunaire de Casady ». Cette pulsation qu'il ressentait en jouant avec Jack, Jorma, son frère Peter et Marty Balin conduit d'ailleurs Tuna à l'électricité dès les premières semaines de 1970. Dès lors, il s'avère être beaucoup plus qu'une échappatoire ; son impact s'enrichira à chaque nouvelle rencontre, à chaque nouvelle semaine de tournée au contact d'amis ou d'inconnus qui montent sur scène pour ressentir ce qui va se passer. Et toujours il se passe quelque chose d'autre que le récital d'un répertoire varié et bien rôdé.

Jack et Jorma

Avec plus de dix ans de contacts musicaux communs dans différents genres, Jack et Jorma ont vite passé le stade des petits concerts gratuits dans les collèges et universités qu'ils commencèrent à fréquenter officiellement en marge de l'Airplane, fin 67. Ce n'est qu'au hasard d'une idée venant de leur ingénieur du son, Maurice, que le premier album verra jour, dévoilant un nouveau cadre musical américain, de nouvelles conceptions sur la notion de groupe et deux personnages passionnants dans leur art comme dans leur vie. L'appartenance de Jack Casady à la gentry de l'Acid-Rock, la réputation de l'Airplane, ses qualités de musicien ajoutées à son aspect incroyable, en font une des personnes les plus respectées du rock business californien. Né un 13 avril 1944 à Washington, ce « fils de dentiste de quartier huppé », très Haute Classe Bourgeoise américaine, débute à douze ans son étude musicale avec une série de leçons de guitare offerte par les parents. Deux ans après, on le retrouve dans la même classe qu'un autre musicien qui accompagnera plus tard ses débauches électro-acoustiques.

Jorma Kaukonen, issu de la même classe sociale, plus militaire, est né le 23 décembre 1940 (juste pour rappeler que l'âge plutôt adulte des deux amis n'est pas complètement étranger à leur maturité musicale). L'expérience faisant le doigté autant que le génie... Jorma passa sa jeunesse au gré des mutations professionnelles de son père, visitant ainsi l'Asie et une bonne partie de l'Europe, ce qui eut pour effet de le brancher très jeune sur toute une variété de musiques. Il étudia successivement le piano et le violon, dont il jouait si mal que son père, un peu connaisseur, vint à lui en interdire l'usage sous son toit. C'est dans ces circonstances qu'il se rabat sur le travail de la guitare acoustique. Il joue de plus en plus avec Jack, et ils montent bientôt un set composé

Les enfants de l'Airplane

Jorma Kaukonen.



HOT TUNA

des succès de l'époque, avec une prédilection pour Buddy Holly. Ils entreprennent vite la tournée des bars miteux du coin, pour six dollars la nuit...

Casady, bientôt fatigué de la double vie qu'il mène, de la dissimulation de ses activités nocturnes à ses parents à cause de ses études, abandonne bientôt celles-ci. « Mes professeurs étaient si abominables qu'ils m'en dégoûtèrent à tout jamais ». Au milieu des années cinquante, il part ainsi en Floride avec quatre dollars en poche et débute peu de temps après sa carrière de bassiste, en jouant encore des standards ; nécessité vitale des débuts. Pendant ce temps, Kaukonen, toujours au collège, s'initie aux mystères du finger-picking, à un blues fluide qui le suivra en Californie où il part s'installer en 1962. Il fréquente le même circuit folk que Janis Joplin et ceux qui devinrent plus tard le Dead ou l'Airplane, restant toujours en contact avec Casady qui, de retour à Washington, enseigne la guitare à une cinquantaine d'élèves fréquentant ce magasin de musique où sa passion musicale s'oriente vers le jazz après le classique. Nous arrivons ainsi en 1964 où Kaukonen, impliqué dans une esquisse de folk-rock d'un groupe de la Baie, fait appel à Jack. Celui-ci refuse d'abord, le contact de groupe étant trop lointain pour lui. « Tu ferais mieux de jouer sinon je vais te tuer », lui répond Jorma. Aux premiers jours de l'année 1965, l'une des meilleures rythmiques du jeune monde du rock se projettera sur le chemin de sa maturité, influant sur l'évolution de l'Airplane... Peu représentatif des aspirations musicales des deux amis, « Takes Off », à la banalité de conception, décevra d'abord, mais l'arrivée de Grace Slick et Spencer Dryden, au background jazz, donnera sa première dimension à la rythmique du groupe, à l'occasion d'« After Bathing At Baxter's ». Néanmoins, « Surrealistic Pillow » constitue pour ces deux compères une base de départ décisive où naît cette fameuse rigidité du tempo à la technique si particulière, préface aux futures attaques et rebondissements sonores ; où la basse guide et perce, où les solos se font plus tortueux et éclatants... L'aboutissement de cette ascension musicale sera « Volunteers », où les phases des climats de « Hey Frederick » ne sont pas sans rappeler la construction de « Spare Chaynce ».

Hot Tuna resplendit de ces expériences et l'étendue variée de la musique qu'il fait évoluer n'a d'égal que le nombre d'heures que Jorma et Jack passent à jouer ensemble, partout ; chambres d'hôtels, nombreuses sessions entre les tournées, Jack avec Country Joe (« Here We Are Again »), Hendrix (« Voodoo Child »), qui veut former un groupe avec lui... Ces nombreuses acti-

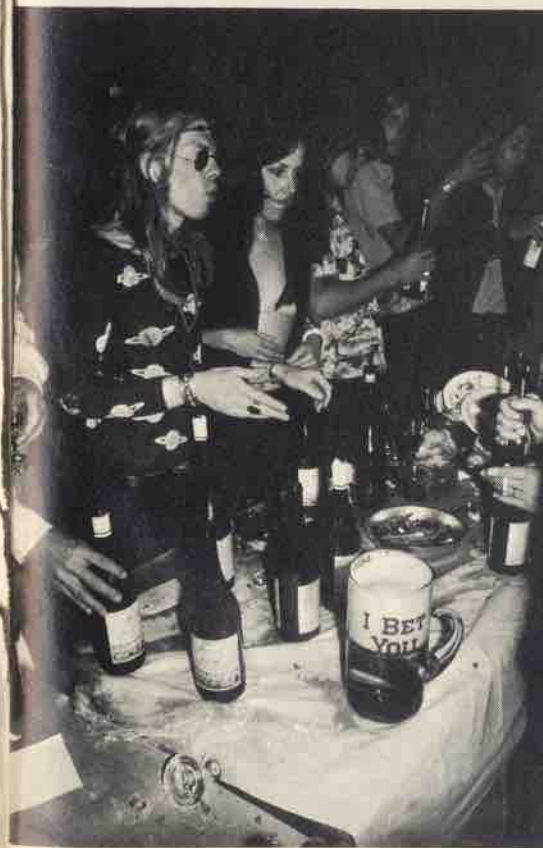
vités s'ajoutent aux habituelles sessions avec Santana, Quicksilver, pour le plaisir ou lors d'albums de solitaires, comme celui de David Crosby...

L'été 70

Ce sont ces rafraîchissements musicaux, en sus de l'Airplane, et cette idée de témoignage de son évolution qui déterminèrent Hot Tuna à sortir son premier disque, permettant à d'autres tentatives de ce genre, comme l'expérience New Riders de Garcia, de se concrétiser, premières vagues de cette country-rock-mania dont les Byrds furent les précurseurs. Il faudra d'ailleurs repenser de cette simplicité efficace et plaisante qui caractérise ce retour à l'évolution de musiques traditionnelles comme le blue-grass.

Mais revenons au premier disque de Hot Tuna, qui possède cette intimité tantôt âpre tantôt feutrée qui peut définir ce rag-time-blues neuf et plus riche. La différence qui l'oppose à l'Airplane se concrétise aussi bien dans les textes simples, typiques, que dans la succession de phases musicales appliquées où un swing bien personnel remplace une violence à l'attaque ordonnée. Paul Ziegler, alors guitariste-résident, quittera le groupe à cette époque. Et cet enregistrement public nous fait connaître Will Scarlett, dont on regrette aujourd'hui le jeu voilé et précis d'harmonica. L'été 70 verra les prémices de troubles graves chez l'Airplane, malgré les meilleures relations qu'il entretient avec RCA (qui avait censuré Hot Shit, nom original de Tuna pour le premier album). « Electric Hot Tuna » s'envole, sortant son second album en juillet et parant à toutes les déficiences de l'Airplane dues aux opérations de Grace Slick et aux escapades de Marty Balin. Les rares concerts d'un Airplane incomplet confirment le malaise de Casady et Kaukonen (« Third Week In Chelsea »), et Hot Tuna entre dans la phase définitive de son existence avec la découverte de Papa John Creach, qui polit le nouveau son du groupe, égal aux deux principaux membres, et s'infiltre à merveille dans le déroulement de leur jeu. Sam Piazza, remplaçant définitif de Covington, rencontra Tuna de la même façon que Will Scarlett un an plus tôt : un simple bœuf dans un petit club de campagne, et leurs jeux s'assemblent.

Papa John Creach, déjà accepté par l'Airplane dont il va marquer le son au moment où le groupe dessoude un peu son entente musicale avec « Bark », a 54 ans et connaît peut-être le sommet de sa vie musicale, après tant d'expériences au cœur d'époques différentes. Soliste au sein de l'Orchestre Symphonique de Chicago au temps d'une autre Prohibition, musicien d'ambiance pendant la guerre... Depuis trente trois



En haut : Papa John Creach, Jack Casady, Jorma Kaukonen ; Ci-contre : Jack Casady et Grace Slick ; Ci-dessus : Papa John Creach.

années qu'il joue, il a approché toutes les ramifications d'une musique spécifiquement américaine avant d'aborder une musique teintée de toutes les couleurs californiennes, possédant un son aussi neuf que l'esprit avec lequel elle est jouée. Ses caractères, Papa John Creach les expose dans son premier album paru en décembre dernier. « C'est une sorte de variété de choses avec lesquelles je me suis familiarisé pendant toutes ces années », avoue-t-il simplement.

« Burgers »

Chez l'Airplane, après le succès de « Bark », Paul Kantner et Grace Slick sortent « Sunfighter » à la même époque que l'album de Papa John, et Jorma, qui projetait l'enregistrement d'un album avec Tom Hobson, devra reporter son projet à plus tard, après la sortie du troisième album de Hot Tuna, tout récemment. « Burgers », on le remarque tout de suite, révèle un nouvel esprit aux tendances traditionnelles très variées, au son plus sauvage des guitares dans les parties électriques et à la surprenante pureté de compositions acoustiques d'un dépouillement complété d'une amélioration des voix et des textes. Ces derniers prennent une signification plus personnelle, plus proche de l'esprit de « Starship » pour certains sujets (« True Religion », « Keep On Truckin' »), tels que l'acide. Le son s'étoffe d'un élan vocal complet, plus uniquement accordé sur la guitare de Jorma. La basse a un son plus nuancé dans ses attaques, plus heurté, ponctuant le jeu d'un Papa John Creach plus élastique que jamais. « True Religion » situe cet album dans l'esprit actuel californien.

Californie où l'Ère Cocaïne est terminée, où la majeure partie de cette génération de 66 se réfugie (?) au sein de nouvelles sectes religieuses...

Hot Tuna au visage country, avec Richmond Talbott à la steel guitar, au blues juteux de « 99 year blues », au retour à la pureté de « Embryonic Journey » avec picking et voix de David Crosby (« Highway Song »), avec un Jack Casady occupé à l'ajustage de ses notes dans la compression de la machine, omniprésent dans ses plus grandes finesses de jeu (« Walter Song »).

Hot Tuna a atteint aujourd'hui ce stade d'épanouissement où toutes ses possibilités musicales sont explorées, ce stade même que le Dead présentait dans « Workingman's Dead » avant de parvenir à cette extrême finesse musicale qui caractérisait « American Beauty ». La formule Hot Tuna permettra sans doute, par l'apport de nouveaux invités, d'élargir au maximum la conscience musicale d'un groupe passionnant. — DANIEL VERMEILLE.

CHERS AMIS,
J'ECRIS CETTE LETTRE A L'INTENTION DES JEUNES GENS QUI, AU DEHORS DES ETATS-UNIS, SONT FORTEMENT ATTIRÉS PAR LA MUSIQUE FOLK ET POP DE CE PAYS. Je vous ai rencontrés dans 34 pays d'Asie, d'Europe, d'Afrique et d'Amérique Latine. Je vous ai rencontrés dans les universités artificielles des grandes villes, et dans des petites villes et des petits pays. J'ai vu vos yeux briller au son de ma guitare ou de mon banjo, ou à l'écoute des traductions des paroles intrigantes de mes chansons. Je vous ai vus aussi taper du pied avec plaisir sur les tous derniers enregistrements de jazz ou de rock à succès.

J'écris pour trois raisons. D'abord, j'espère que vous n'aimez pas toute notre musique : une partie d'entre elle représente la vie des travailleurs noirs et blancs luttant de toutes leurs forces pour survivre. Mais une autre partie représente les tentatives de la classe dirigeante américaine pour distraire les gens et leur faire oublier leurs problèmes. Une autre partie encore est une combinaison tellement subtile des deux éléments précités qu'il est presque impossible de les démêler.

Deuxièmement, dans votre empressement à apprendre les styles musicaux venant de l'étranger, il y a un réel danger que vous oubliiez la musique de votre propre pays, l'ancienne comme la nouvelle. Certes, à mesure que change notre vie, nos goûts musicaux vont changer quelque peu. Mais il devrait être possible d'apprendre du neuf sans oublier complètement le vieux.

Troisièmement, j'aimerais essayer de vous persuader, si vous voulez vraiment être des jeunes gens « modernes », d'écouter la musique de tous les pays, et pas seulement des États-Unis. Les savants suivent les découvertes dans le monde entier et sont attentifs à l'utilisation d'une bonne idée nouvelle. Les experts en nutrition cherchent tout autour du monde des variétés de plantes à cultiver. De même, dans quelque coin obscur du monde, aujourd'hui même il peut exister un instrument ou un style de musique beau et expressif, qui pourrait s'avérer exactement à votre goût. Pourquoi ne pas aider à le chercher ?

Permettez-moi de pénétrer ces trois points plus en détail. Suivez-moi bien : c'est une question de vie ou de mort culturelle pour votre pays.

COMMENT JE DÉFINIS LA DIFFÉRENCE ENTRE LES MUSIQUES FOLK ET POP ? Ne nous embêtons pas à en faire toute une histoire. Regardons le problème historiquement. Dans l'ancien temps, quand les hommes et les femmes vivaient de la cueillette, les gens ne connaissaient qu'une sorte de musique. Tous les hommes connaissaient les

mêmes chants de chasse et les mêmes chants de guerre ; toutes les femmes connaissaient les mêmes berceuses. Puis l'humanité apprit l'agriculture. Une prospérité nouvelle entraîna l'ascension d'une forme d'aristocratie dans chaque pays où l'agriculture remplaçait la chasse. Cette aristocratie pouvait désormais se permettre de payer pour que des musiciens professionnels jouent pour elle. Ce fut la première musique de beaux-arts. En Europe, cela conduisit finalement aux orchestres symphoniques dans les palais. En Inde, des sitaristes virtuoses jouaient des nuits entières. Au dehors, dans les huttes paysannes, les gens pauvres continuaient à fabriquer leur musique folklorique.

Lorsque surgirent les villes, certains musiciens s'aperçurent qu'ils pouvaient gagner leur vie en faisant la manche sur la place du marché. Ce fut la première musique pop. Elle était moins élégante que celle des palais, mais moins empreinte d'amateurisme que la plupart de celles des huttes paysannes. Ainsi la musique populaire a-t-elle pendant des siècles occupé un terrain intermédiaire entre la musique de beaux-arts et la musique folklorique. Comme la principale mesure de succès était le nombre de pièces de monnaie récoltées, la musique populaire a tendu à évoluer plus rapidement, comme toutes les modes urbaines. Elle a toujours emprunté volontiers, à la musique de beaux-arts et à la musique folklorique n'importe où et partout, les styles à succès se voyant imités et colportés de ville à ville.

Au 19^e siècle, la musique populaire américaine ne porta pas un très gros coup à la vie des populations laborieuses. Dix pour cent seulement de la population vivaient dans les villes. Les cow-boys de l'Ouest, les bûcherons venus d'Irlande, les mineurs venus du Pays de Galles, les esclaves afro-américains et bien d'autres populations laborieuses avaient tous des styles différents de chansons et de danses ; « J'entends chanter l'Amérique avec les divers cantiques que j'entends », écrivait Walt Whitman en 1850.

Au milieu du 20^e siècle, les cantiques ne sont plus si divers. A cette date, quatre-vingt-dix pour cent des Américains vivent en ville. Quatre-vingt-quinze pour cent ont la télévision chez eux. Les arrière-petits-enfants des cow-boys, des bûcherons et des esclaves de tout à l'heure écoutent à peu près la même musique sur les réseaux de TV, tous contrôlés avec vigilance pour ne pas permettre les chansons qui pourraient remettre en cause le statu quo. Comment sont-ils contrôlés ? Il n'y a pas un personnage officiel de la TV connu en tant que censeur, mais chaque producteur de télé sait qu'une chanson

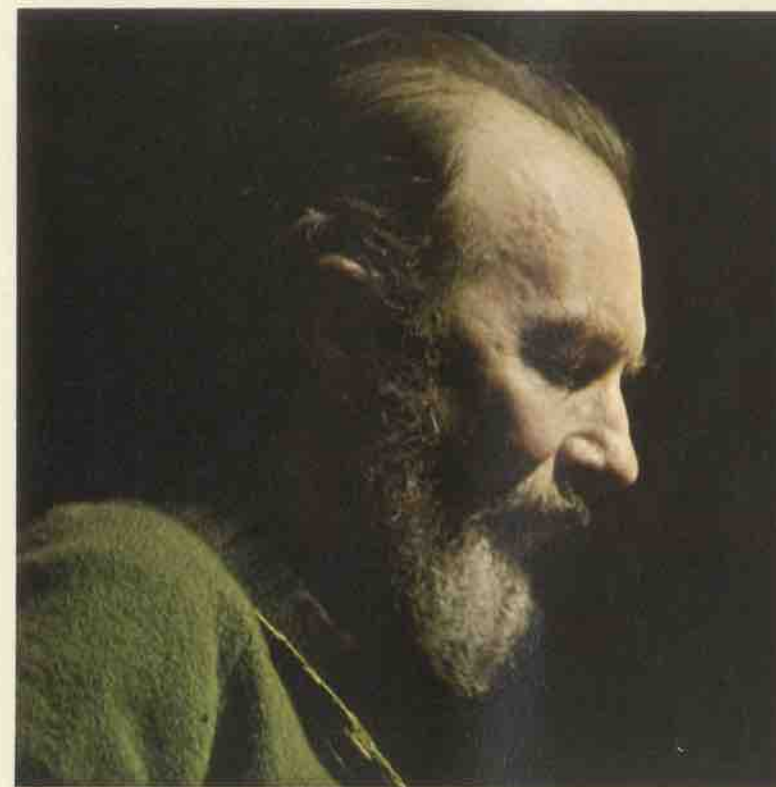
« à controverse » peut entraîner des ennuis avec des annonceurs publicitaires ou d'autres. C'est l'une des raisons pour lesquelles moi-même et d'autres chanteurs avons eu du mal à passer à la télé depuis vingt-cinq ans. Ce qui est promotionné, c'est la musique populaire « respectable » de la classe dirigeante. Et maintenant elle est promotionnée autour du monde par les plus grandes firmes phonographiques, capables de vendre moins cher et de produire plus que le reste du monde, avec des milliards de petites rondelles en vinyl enregistrées, en vente en Afrique, en Amérique Latine et en Asie aussi bien qu'en Europe.

EXISTE-T-IL UNE MUSIQUE POP « ANTI-ESTABLISHMENT » AUX ETATS-UNIS ? Oui, mais jusque récemment elle n'avait jamais joui d'une distribution commerciale. Les luttes syndicales du 19^e siècle produisirent des chansons, de même que le mouvement pour l'abolition de l'esclavage, ou pour la réforme agraire. Les chansons de Joe Hill, il y a soixante ans, étaient chantées non seulement par les membres radicaux de l'IWW, mais en plus leur humour et leur audace les répandirent dans tout le pays comme des chansons folkloriques : « Tu boufferas de la tarte au ciel quand tu seras mort ! » (« Pie in the sky »).

Dans les années 30, lorsque j'étais adolescent, la musique populaire, à travers les films, la radio et les disques, tendait à supplanter rapidement bien des formes de musiques locales et régionales des États-Unis. Les orchestres rusés et habiles de Broadway et d'Hollywood contribuèrent à cette tentative pour persuader les gens de chasser leurs ennuis en dansant, ou de s'en lamenter avec sentimentalisme. J'eus moi-même de la chance. Après une brève et folle passion pour la musique populaire (je jouais du banjo ténor dans un orchestre scolaire), je découvris l'existence dans mon pays d'une bonne musique, que je n'entendais jamais à la radio. Mon père, musicologue de son métier, m'emmena à un festival de danses des montagnes, et je tombai amoureux de l'idée d'une musique faite à la maison. J'aimais la tonalité vocale stridente des chanteurs, le pas vigoureux des danses. Les paroles des chansons contenaient tout le piment de la vie. Leur humour était mordant sans être trivial. Leur tragique était vrai, dépourvu de sentimentalisme.

En comparaison, presque toute la musique populaire des années 30 me parut faible et trop douce, avec ses interminables variations sur le thème : « Baby, baby, I need you ». Pour une bonne part, elle semblait participer à cette vieille campagne pour garder les masses satisfaites de leur sort. Au milieu de la plus sévère crise économique, une

LES CONTES DE PETE



« Ne vous laissez pas « coca-coloniser » confie Pete Seeger dans ce « message aux jeunes générations ». Faites votre musique et gardez les oreilles libres ».

chanson « tube » disait : « Enveloppe tes ennuis dans tes rêves, et rêve pour chasser tes ennuis ».

Dans les années 40, Woody Guthrie et bien d'autres chanteurs s'organisèrent consciemment pour combattre ce genre de musique. Nous nous organisâmes pour chanter pour les ouvriers et les étudiants, partout où nous pouvions faire entendre nos chansons de lutte. La radio ne nous engagea pas, mais nous n'avions pas compté sur elle. Nous réunissions des « hootenannies » pour y chanter nos chansons sur les ouvriers, contre le fascisme, ainsi que des balades anciennes, des chansons de l'époque des pionniers, sur les ouvriers blancs ou noirs, hommes ou femmes. Nous avions sous-estimé notre adversaire. Nos chansons atteignaient quelques milliers de personnes, tandis que le « hit-parade » en atteignait des dizaines de millions. A la fin de la Guerre Froide, nous fûmes même inscrits sur les listes noires et exclus des syndicats. En désespoir de cause, nous tentâmes ensuite d'interpréter nos chansons dans les théâtres ou les boîtes de nuit. Un vieil adage populaire américain dit : « Si tu ne peux pas les battre, joins-toi à eux ». A notre propre surprise, nous commençâmes à avoir du succès... avec des chansons qui n'attaquaient pas la classe dirigeante. L'enregistrement d'une chanson d'amour afro-américaine, « Goodnight Irene », par les Weavers, se vendit à 2 millions d'exemplaires en 1950.

Ainsi, à notre tour nous découvriions comment la classe dirigeante des États-Unis, culturellement et politiquement, a habilement mis au point un pouvoir pour « co-opter » (absorber et désarmer) son opposition. Dans les années 50, les microsillons commencèrent à rapporter de l'argent à partir de maintes formes d'expression minoritaire. Le monopole serré de Broadway et d'Hollywood était brisé. Des disques faits à Detroit et à Nashville connaissaient aussi le succès.

DEPUIS 1965 S'EST DÉVELOPPÉ UN GROS MARCHÉ POUR CE QUE L'ON PEUT NOMMER « LA MUSIQUE POPULAIRE MARGINALE ». Comme la musique folk d'antan, celle-ci est « anti-establishment », mais les jeunes musiciens hautement professionnels attirent souvent des foules de jeunes, plus nombreuses que celles du « rock » aseptisé de vedettes aussi « convenables » que Tom Jones. Leur musique, souvent, n'est pas autorisée à la télévision, parce qu'elle est trop franche dans les domaines de la sexualité, de la marijuana et des idées politiques généralement opposées à l'ordre établi, mais elle est probablement la plus enthousiasmante et talentueuse des musiques américaines actuelles. Les chansons rock contre la guerre ont été un élément

important dans toutes les manifestations récentes contre la guerre. Mais notez bien aussi que ces enregistrements (Bob Dylan, le Grateful Dead, Elton John, le Jefferson Airplane et consorts) rapportent des millions de dollars à l'industrie américaine de la musique. Au total, la puissance de l'industrie de la musique s'est considérablement accrue.

Beaucoup de jeunes en Europe Occidentale ont mordu comme du bon poisson à l'hameçon de la musique pop américaine. Les musiciens de talent des autres pays sont maintenant en concurrence pour mettre pied sur le « Top 40 » (terme qui a remplacé celui de « hit-parade ») des États-Unis. Quatre jeunes prolétaires de Liverpool sont devenus les plus grosses vedettes de l'histoire de la musique.

Aujourd'hui les industries de la musique d'Europe Occidentale et d'Amérique du Nord, techniquement équipées pour la promotion de tout ce qu'elles veulent (des sitars indiens aux mélodies tziganes russes en passant par les inventions électroniques du dernier cri), sont équilibrées pour procurer de la musique à écouter aux 3,6 milliards d'habitants du globe. Nous sommes à la lisière d'une révolution télévisuelle, avec des programmes diffusés par satellites pour pénétrer les spectateurs de chaque village sur la terre. Cette perspective, comme une grande partie de la technologie moderne, est promesse à la fois d'espoir et d'horreur. Il y a des hommes d'affaires aux États-Unis qui préparent un blitz culturel. La coca-colonisation du monde. Et cela ne prendra pas cinquante ans, comme ce fut le cas naguère pour balayer notre musique cow-boy, mais seulement cinquante semaines pour repousser les musiques nationales de Ceylan, de Costa Rica, de Madagascar, et les effacer en l'espace d'une génération.

CECI M'AMÈNE A LA SECONDE RAISON POUR LAQUELLE JE VOUS ÉCRIS. Aucune personne qui réfléchit n'a envie que les centaines de musiques nationales du globe soient effacées, oubliées. Comparez la situation avec la biologie ; les biologistes savent que, pour avoir une planète saine, nous avons besoin d'un maximum de diversité de vie. Si une espèce d'oiseau ou de poisson s'éteint, le canevas écologique de la vie est déchiré. Mais l'agriculture et l'industrie ont permis à l'humanité de croître en nombre au point que l'équilibre écologique en soit sérieusement ébranlé, et l'on peut douter que nos descendants connaîtront l'air et l'eau purs que nos grands-parents ont connus. Dans les domaines de la culture comme dans ceux de la biologie, il y a une guerre, une lutte constante. D'habitude, ce n'est pas la guerre de tonnerre et d'éclairs, mais plutôt la lutte silencieuse

comme entre les racines des arbres dans la forêt, chacun entrant en lice pour avoir sa part d'espace. Mais à l'instar des formes biologiques, celles de la culture ont besoin les unes des autres, même en pleine rivalité. L'une des raisons de la richesse de la musique pop et folk des États-Unis, c'est que des musiques diverses se sont trouvées en concurrence côte à côte. Mais ce qui arrive à présent, ce n'est pas cette concurrence. Un flot de musique importée des États-Unis inonde, envahit le monde entier de sa « concurrence ». L'Homme Industrialisé, comme Esaü dans la Bible, vend son patrimoine pour une poignée de cerises.

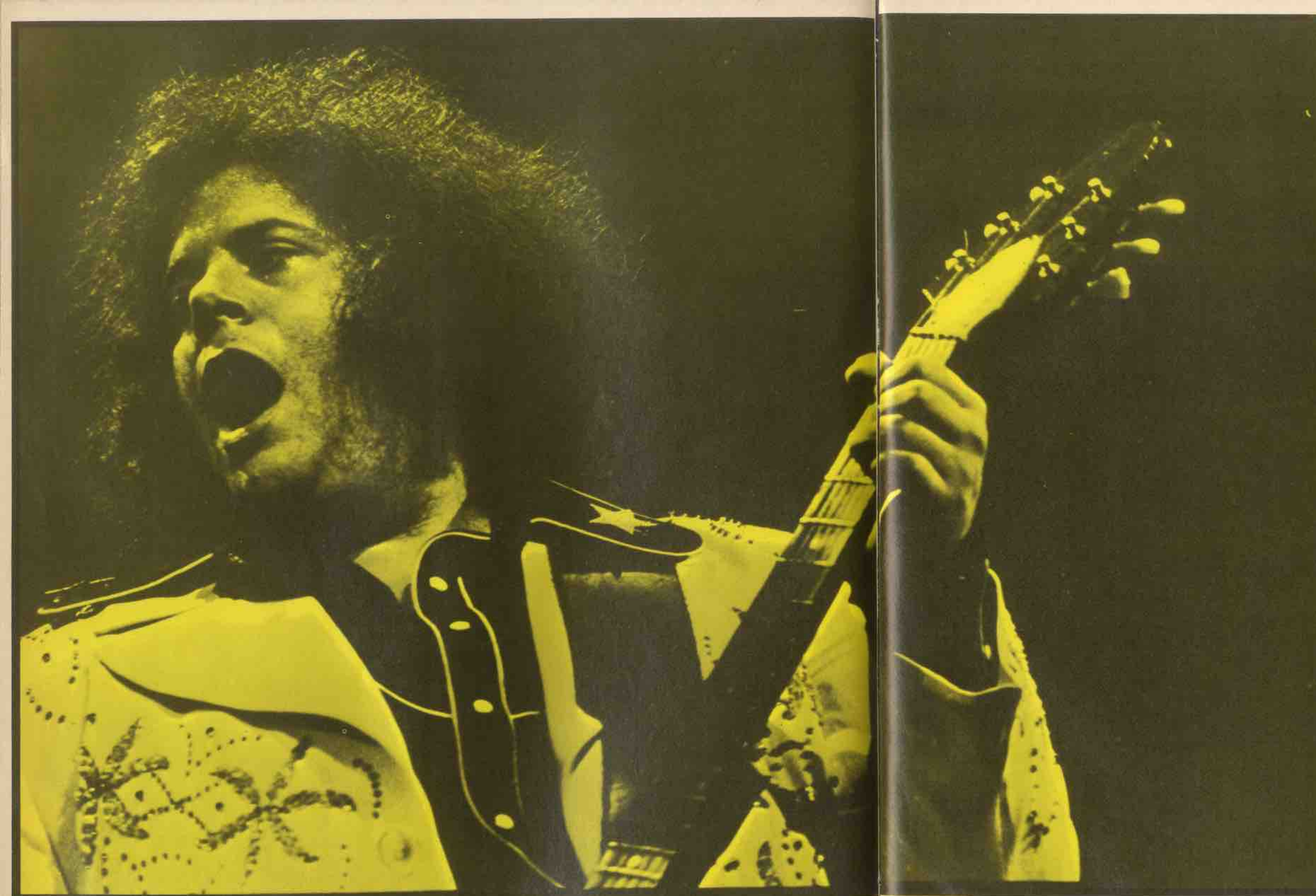
En ce moment même, les jeunes d'Europe Occidentale sont en train d'oublier la musique de leurs propres pays. Je reçois des lettres de France, de Hollande, de Tchécoslovaquie : « Cher M. Seeger, j'aime votre musique parce qu'elle est si enthousiasmante, si variée ». En réponse, je leur demande ce qu'ils pensent de leur propre musique folklorique, et souvent ils répondent boiteusement : « Mon pays a très peu de musique folklorique ; elle n'est pas très intéressante ». La vérité est qu'ils savent très peu de choses sur leur musique. Ce qu'ils en ont appris à l'école est en général édulcoré, de second rang. Une fois adultes, ils n'ont pas vu cette « musique démodée » comme faisant partie de leur vie d'hommes modernes des grandes villes.

Ainsi une partie du travail des musiciens dans tous les coins de la terre aujourd'hui consiste à redécouvrir la richesse, la force et la subtilité de leur propre musique et de la porter à l'attention des masses populaires dans leur pays.

Dans votre pays, vous devriez pouvoir construire votre musique nouvelle sur ce que l'ancienne a de meilleur. Certaines des plus belles chansons de Bob Dylan utilisaient de vieilles mélodies irlandaises. Votre pays devrait engendrer ses propres Bob Dylan.

Platon, Confucius et d'autres philosophes attachaient une grande importance à l'art musical. L'Église Catholique du Moyen Âge aussi, qui essayait de réglementer le genre de musique que les gens entendaient. Aujourd'hui, avec la communication moderne, aucune tentative de censure de la musique n'a de chances de réussir. N'essayez pas de bannir la musique américaine : ridiculisez la plus mauvaise, tirez des enseignements de la meilleure. Nous devons lutter durement pour faire progresser dans chaque pays une musique qui puisse aider les gens à vivre et à survivre, et finalement à créer un monde neuf, paisible et coloré comme l'arc-en-ciel. Merci d'avoir lu jusqu'au bout et meilleurs souhaits. — PETE SEEGER. — (Beacon, NY, USA) — (Traduction : JACQUES VASSAL).





Leslie West.

Mountain
attendait-il Jack
Bruce pour
sortir le hard rock
de ses
années noires ?

hard rock?



Felix Pappalardi et Leslie West.

Le hard rock, c'est une de ses caractéristiques immuables, a besoin d'espace pour s'exprimer, de beaucoup d'espace, des champs entiers de cire vierge qu'il se doit de remplir à tout prix et en s'arrêtant le moins souvent possible. Pourquoi ? Parce que les Yardbirds — surtout sur scène — et les Cream, fondateurs universellement respectés et plagiés du genre faisaient « comme ça ». Parce que, aussi, il est plus facile quand on est à court d'idées de prendre un solo de guitare de quinze minutes que de composer trois ou quatre beaux thèmes. Mais, en matière d'enregistrement discographique, l'espace et le temps sont irrémédiablement confondus, et le résultat de ces longues chevauchées à travers des sillons interminables est plus souvent qu'il ne conviendrait l'ennui, la monotonie engendrée par la répétition sans vergogne de phrases devenues inefficaces pour avoir été trop sollicitées — définition du cliché. C'est que dans la brèche ouverte par les Yardbirds d'abord, les Cream ensuite, se sont engouffrés des dizaines de groupes qui n'avaient pas le centième du talent de ces deux formations-modèles. Des groupes qui semblent bien limiter leur ambition à emprunter des chemins déjà bien explorés par les Clapton, Page, Beck et consorts, des groupes qui se bombardent héritiers quand ils ne sont que charognards. Le plagiat est devenu en ce domaine une institution, et il est affligeant de constater qu'en matière de hard rock aucun progrès réel n'a été accompli depuis la disparition des initiateurs. Bien au contraire a-t-on assisté au fil des années à une mécanisation totale du style qu'ils avaient mis au point, comme si leur « œuvre » avait été soigneusement étudiée puis remise en forme à l'aide d'ordinateurs. Prendre ceci ici, coller cela là. Montage. Mais Keith Relf ou Jack Bruce n'ont jamais prétendu que le rock, fut-il hard, devait se passer d'âme...

L'art du single

Aucun des grands groupes de hard rock d'aujourd'hui ne possède — et il s'en faut de beaucoup — l'inspiration et la technique instrumentale de ceux auxquels ils se réfèrent avec une belle obstination. Ils n'en ont pas non plus, surtout, la spontanéité, le sang. Si les très longues improvisations des Yardbirds ou des Cream pouvaient à la rigueur se justifier par la qualité des tremplins mélodiques que leur offraient des thèmes solides (c'est-à-dire pouvant se passer, justement, de développement), et aussi par la suprême habileté des solistes, celles, tout aussi longues, de bien des groupes actuels partent de rien pour

n'aboutir nulle part. La stérilité du cœur et de l'esprit semble avoir été élevée à la hauteur d'une institution. Il y a dix ans, une idée donnait un single (quand il n'y avait pas plusieurs idées par single) ; aujourd'hui, une idée, la même, donne un album entier (quand ce n'est pas un double)...

Tout n'est pas si sombre, peut-être, et quelques groupes surnagent dans cet océan de médiocrité. Il est, de toute manière, difficile de définir ce qui est du hard rock et ce qui n'en est plus tout à fait. Que font Johnny Winter, Allman Bros Band, Steppenwolf ? Les Stones, les Who ? S'ils en font, alors il en existe du très bon. Mais si l'on s'en tient à la définition plus haut ébauchée (mêmes influences, improvisation à outrance, part plus importante du rock blanc que du blues, agression sonore, thèmes basés sur des riffs plus que sur de vraies mélodies), alors on ne sauvera que deux formations, sans s'étonner que l'une soit l'héritière directe et légitime des Yardbirds et l'autre celle des Cream. La première est Led Zeppelin, en raison de son prodigieux savoir-faire et de son indiscutable efficacité, aussi parce qu'on ne désespère pas tout à fait de voir le groupe retrouver un jour la hargne formidable qui l'animait sur son premier album.

Et puis il y a Mountain. Mountain qui construit patiemment sa légende et fait tout pour se poser en successeur des Cream. Mountain qui ne devrait plus tarder à atteindre son but, maintenant qu'il possède tous les atouts nécessaires à la réalisation de son ambition suprême. Maintenant, cela veut dire depuis que Jack Bruce a rejoint le groupe et Felix Pappalardi ses fourneaux-convales. Du coup, ce qui manquait à Mountain lui arrive en un seul homme : un bon compositeur et un grand bassiste (le second étant absolument indispensable à qui veut faire un hard rock hors du commun). A la propriété un peu trop propre de Zeppelin, Mountain opposera désormais un bouillonnement et une énergie assez semblables à ceux qui animaient les Cream. De la vie. Si cette tentative de réunion de quelques-uns des hommes de base d'un groupe légendaire dont l'absence se fait sentir aujourd'hui plus que jamais (et Pete Brown ne doit pas être loin), si cette tentative peut prêter à sourire tant les ficelles sont grosses et les motivations évidentes, il serait tout de même faux de croire qu'il n'y a là qu'artifice et commerce.

Mountain a toujours été un bon groupe, comme en témoignent ses albums — et plus particulièrement le dernier — et ses concerts. Grâce à l'arrivée de Jack Bruce, Mountain risque de devenir un grand groupe. Risque. Il a déjà à son actif — et ceci est une indication plus importante qu'il n'y paraît — le seul single important jamais réalisé par un

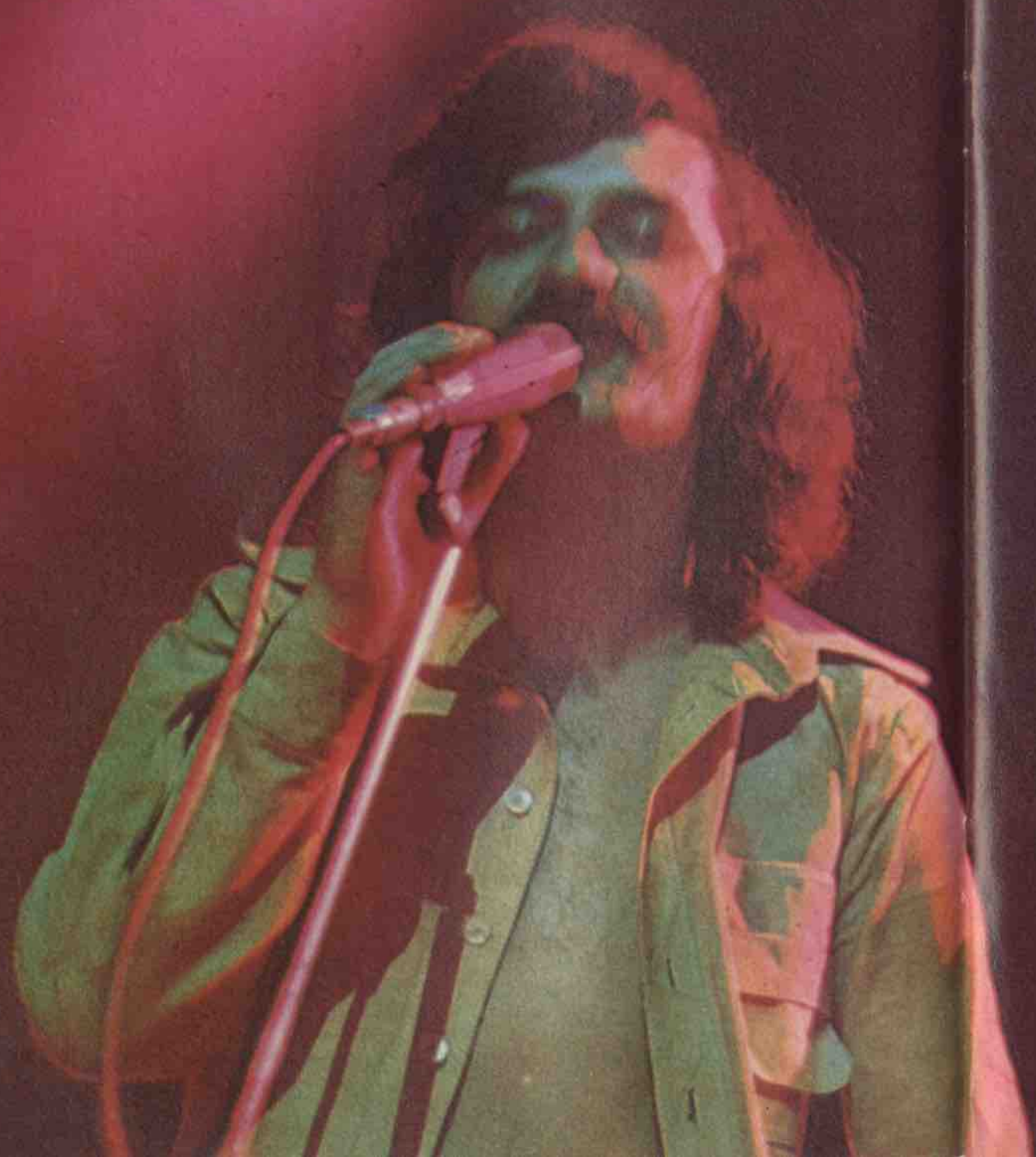
groupe de hard rock de la seconde génération, le formidable « Mississippi Queen » qui, en quatre minutes, vous réconcilie avec le genre. Si Mountain pouvait pondre un single d'une telle qualité, possédant tout ce que l'on demande d'excitation, de simplicité et de rigueur à ce genre de réalisation — l'art du single se perd de plus en plus dans le rock ; seuls ces groupes comme Creedence, T. Rex ou les Stones toujours — possèdent cette forme, essentielle pourtant, de talent —, alors il avait sur ses concurrents un avantage immédiat et considérable, celui de l'efficacité. Cent-vingt secondes de force brute, monumentale. Malheureusement, les premiers albums n'étaient pas tout à fait à la hauteur de cette réalisation-là, pleins de ces errements particuliers au hard rock, efficacité première affadie par d'impénitents bavardages ou brimée par des arrangements trop précieux (la patte de Felix, parce que Leslie West n'a, lui, rien de précieux), manque de direction générale.

West + Bruce ?

Albums en dents de scie, trop inégaux pour être satisfaisants, partagés entre des moments de rage exceptionnelle (la part de West) et d'autres de tentatives poétiques et de « jolie musique » faiblement chantée (la part de Pappalardi). Ces défauts sont déjà bien moins apparents sur le nouveau « Flowers of Evil », grâce au remarquable morceau qui donne son titre à l'album, grâce surtout à toute une face enregistrée au Fillmore dont les sommets sont « Roll over Beethoven » et « Mississippi Queen », au cours desquels Leslie West, « le canari de cent cinquante kilos », montre quel prodigieusement excitant chanteur et guitariste il peut être quand il se libère. Cette énergie était trop phénoménale pour qu'on osât la brimer longtemps ; Pappalardi l'a compris, qui s'est retiré pour laisser face à face ces deux fous furieux que sont Bruce et West. Lui organisera, tirera les ficelles dans l'ombre. Que va donner l'affrontement ? Leslie West possède une puissance ravageuse qui faisait défaut à Clapton, et aussi la faculté de s'exhiber musicalement sur une scène, de n'être retenu par aucune pudeur ; ce gros bonhomme a de l'énergie à revendre, il n'en est point avare. Clapton était un délicat introverti et les constantes interférences de Bruce l'incommodaient sûrement plus qu'elles ne le stimulaient. Leslie West est tout l'inverse, et lui ne refusera pas la bagarre, au contraire. Le pianiste-organiste Steve Knight, qui jouait les utilités, a été remercié. Reste un trio qui peut faire oublier au hard rock ses années de misère noire. — PHILIPPE PARINGAUX.



Leslie West.



GOOD OLD MOODIES

« Ils sont cinq, ils sont anglais et s'appellent « The Moody Blues ». Leurs noms : Ray Thomas (flûte, hca, maracas, vcl), Mike Pinder (piano, vcl), Graeme Edge (dms), Clint Warwick (bs) et Denny Laine (vcl, gtr, hca). Leur musique : peut-être l'une des plus prenantes de toutes celles que l'on peut entendre actuellement. Leur premier disque, preuve matérielle de leur talent judicieusement intitulée « The Magnificent Moodies », ne restera

Le 6 à Pleyel,
ils sont revenus,
toujours bien habillés,
toujours bien coiffés,
l'œil brillant
à l'idée
de faire un tabac.

pas longtemps inconnu du public, c'est certain. Il est d'ailleurs bien malaisé de porter une préférence sur un titre plutôt que sur un autre, tant chacun d'entre eux recèle les qualités qui font les grands groupes. Ces qualités sont de plusieurs ordres. Vocales d'abord, pour lesquelles « I'll go crazy » (de James Brown) et « Go now » semblent être les meilleurs exemples ; la voix de Denny Laine n'est pas sans étonner, et par sa justesse et par son phrasé. Le fait que deux titres soient signés Brown n'enlève rien aux mérites des Moodies qui, non contents d'être de parfaits interprètes, ne sont pas sans démontrer tout au long de ce 30 cm leurs talents d'arrangeurs, sinon de compositeurs. Sur les douze titres que propose ce disque, dix sont chantés par le guitariste/auteur Denny Laine à qui l'on doit par ailleurs quelques très belles parties de guitare (« I don't mind », « True Story »). Il est impossible (dans « Stop » par exemple) de ne pas penser aux Beatles ; les parties vocales évoluent selon une mise en place identique, la rythmique demeure simple et suffisante. A vrai dire, il est difficile de déterminer avec assurance ce que ou ce qui a pu influencer les Moodies. On peut penser au rhythm'n blues, au rock and roll (« It ain't necessarily so », chanté par Ray Thomas, dont la voix est plus chaude que celle de Denny) et même au blues avec l'étonnante version de « Bye bye bird » de Sonny Boy Williamson (magistralement interprétée par l'harmonica de Mr Laine), appelée à obtenir sans nul doute un énorme succès. 1965 pourrait bien être l'année des Moody Blues... Voilà, à peu de choses près, ce que l'on devait écrire à propos des Moody Blues à leurs débuts. Beaucoup de changements sont survenus depuis. Le départ de Denny Laine (principalement) et de Clint Warwick et leur remplacement par Justin Hayward et John Lodge a été à l'origine du total revirement du groupe (1967). Les Moodies n'ont pas évolué à proprement parler : ils ont radicalement opté pour une forme absolument différente, non seulement d'expression mais aussi d'esprit. Les orchestrations fouillées ont succédé à la sobriété des premiers jours, au blues et au rock est venue se superposer la ballade, les cravates et les boots pointues ont été reléguées au profit des bottes bien cirées et des chemises bien coupées.

Question of balance

Une seule chose est demeurée sous-jacente au nouvel « art » des Moodies : l'influence des Beatles. La première étape ce fut « Days of future passed », l'approche, le dénombrement des mille possibilités que peut offrir un studio d'enregistrement doté d'un mellotron et d'un bon ingénieur du son : « Nights in white satin », « Days of future passed ».



Mike Pinder et Ray Thomas.

Bientôt les Moody Blues deviennent le « plus petit orchestre symphonique du monde ». A « Days of future passed » succède « In search of the lost chord ». Les dés sont jetés : il est indéniable que le mot de passe pour accéder à la gloire ne peut plus être « Bye bye bird ». On a pesé le pour et le contre (« Ride my seesaw ») et on s'est lancé définitivement dans la grande course à la perfection. On s'est acoquiné avec le phasing (Dear diary) on a reniflé le jazz (Dear diary) et le C'n'W (Send meno wine), renoué l'espace d'un titre avec le rock (To share our love) : « On the threshold of a dream ».

Parallèlement à leur musique, les Moodies ont développé leurs textes. Invités d'honneur à chaque séance, occultisme et ésotérisme vont régner sur toute l'œuvre du groupe. Pour certains les titres mêmes de leurs albums forment la phrase clé de leur démarche : « Days of future passed » - « In search of lost chord » - « On the threshold of a dream » - « To our children's children's children » : « En des temps à venir mais déjà révolus, nous cherchions l'accord oublié au bord d'un rêve pour le trans-mettre à nos arrière-petits-enfants, tout dans cette recherche étant une question d'équilibre (A question of balance) ;

qui cherche en sera récompensé (Every good boy deserves favour) ». Pourquoi pas ? Revenons au concert. Avant de pouvoir baver sur les créateurs des nuits de satin blanc, le public put d'abord assister au passage d'un groupe (australien ?) pourvu d'un batteur au moins centenaire, mais aussi et surtout d'un guitariste/chanteur dont la voix ne fut pas sans rappeler celle de Joe Cocker. Après eux (Meteors ?), l'entr'acte et le classique quart d'heure d'attente précédant leur entrée en scène, les Moodies se décidèrent enfin à répondre aux imprécations d'un public que l'envie de se

délecter avait soudain pris à la gorge. Pendant près de deux heures, ils ont interprété la quasi totalité de leurs meilleurs morceaux : « Lazy day », « Are you sittin' comfortably - the dream - have you heard », « Lovely to see you », autant d'envolées mellotroniques, autant d'applaudissements.

Nights in white satin

Au fil des années et des 30 cm, les Moodies ont inclus dans leur musique cette sorte de cérémonial qui permet à l'éloquence de descendre jusqu'au fond de chaque auditeur. Poésie ? Oui, dans une certaine mesure, doublée d'une

éloquence presque plaideuse, toujours retenue, où la marche de l'instrumentation remplace le véritable rythme poétique. Avec les Moodies, on se trouve face à une musique où le verbe est noté, à l'inverse de chez Pink Floyd. On trouve rarement ces cadences rompues, ces traits imprévisibles communs à bon nombre d'autres groupes. S'il semble parfois se dégager une impression de monotonie, c'est parce qu'il n'existe presque pas de fantaisies rythmiques, de changements de tons, mais des images musicales au son soutenu, aisément reconnaissable. « Nights in white satin » est un exemple. La pureté des voix dans l'unisson, malgré la différence de tons et de registres (Ray Thomas et Justin Hayward), tout comme les parties chantées par un seul membre, assure le maintien du caractère posé, presque aseptisé de la majorité des morceaux.

Instrumentalement parlant, les Moodies sont peut-être les seuls à s'être autant servis du charmant gadget qu'est le mellotron, ce (à la scène comme au studio). Le fait de pouvoir restituer sans autre secours que celui d'un simple clavier les parties de violons les mieux appropriées au climat recherché est, à coup sûr, l'une des principales cordes (!) du groupe. Moins mécanique (par construction et par utilisation), le violon respire ; quoi de plus nécessaire à une musique qui se veut aérée, agréable parce que simple, jamais brutale, où tout et chacun se doit de négliger la moindre figure acrobatique ?

Dans cette grande « salle de Pleyel » le public a cru assister à un grand événement et ce faisant s'est senti obligé d'y participer. A première vue peu étonné de l'accent cockney de Ray Thomas mais très touché par ses cheveux bien coiffés, il est même allé jusqu'à se demander dans quelle mesure les Moody Blues n'étaient pas LE meilleur groupe de toute la pop-music. Sacré public. Il avait été si sage que les Moodies n'hésitèrent pas à lui donner son petit « Nights in white satin ». Généreux et polis, ils sont même revenus lorsqu'ils se sont aperçus qu'après leur départ de scène la salle ne voulait toujours pas quitter la « grande Pleyel ». Ils avaient quand même bien du mal à dissimuler leur étonnement face à un tel triomphe. Et puis les projecteurs cessèrent de laisser couler leur lumière, et puis chacun s'en repartit, heureux d'être certain de pouvoir s'endormir dès qu'il serait couché. Ah ! les avantages d'une musique sans question ni réponse, toujours teintée d'optimisme, jamais mélancolique ! C'est pas comme ces noirs qui chantent leurs emmerdes, avec leur James Brown et leur maudit blues. Comme si chanter du Sonny Boy Williamson menait à quelque chose... — BRUNO DUCOURANT.

john yoko le qing et le qang

Le nouveau Plastic Ono Band, les Beatles, le Rock Liberation Front, Bob Dylan, Imagine, autant de sujets abordés par John Lennon et Yoko dans cette interview réalisée à New York par Jean-François Vallée pour Pop 2. Nous en reproduisons ici les principaux passages.



Q : John et Yoko, que devenez-vous ?

JOHN : Ces derniers temps j'ai fait beaucoup de jams, sans répétitions. C'était bien : nous apparaissions sur la scène tout d'un coup, au milieu d'un concert, pour jouer avec d'autres musiciens ; par exemple au Fillmore East, et à Toronto, et puis on disparaissait. Mais, maintenant, je ne veux plus faire ça. Alors nous formons un nouveau groupe : Phil Spector à l'orgue, moi et Yoko à la guitare et à la folie. L'orchestre sera expansible, selon le nombre de musiciens qui veulent jouer avec nous. Je ne veux pas un noyau permanent trop important, dix musiciens au plus. Les orchestres locaux pourront participer s'ils le veulent, avec le Plastic Ono Band ou seuls. Le Plastic Ono sera le seul élément constant de la tournée. Dans chaque ville nous demanderons aux musiciens, ainsi qu'aux troupes de théâtre, d'apparaître avec nous. Nous voulons que les gens participent, qu'ils ne restent pas la bouche ouverte à admirer Dieu sur scène.

YOKO : Si on jette une pierre dans l'eau, l'important n'est pas la pierre, mais ce sont les vagues.

Q : Yoko, que pensez-vous des chansons de John ?

YOKO : Ce que j'admire dans les chansons de John, c'est qu'elles sont si simples que les gens peuvent les chanter, en faire leurs chansons. Simples comme le battement de votre cœur : bang, bang, bang. Ça ne vient pas de la tête, mais du cœur.

Q : L'album « Imagine » est divisé en questions et en réponses, avec Yoko ?

JOHN (souriant) : Tiens, oui, je n'avais pas pensé à ça, mais c'est vrai en un sens. Il y a une seule chose, pour moi, que l'on peut voir comme une réponse, c'est l'amour. Je disais la même chose quand j'écrivais « All we need is love ».

Q : « Imagine » donne l'idée de quel qu'un engagé dans une lutte difficile.

JOHN : Tout le monde lutte. Il y a trois ans, j'aurais cherché un Gourou ou Karl Marx ; plus maintenant. Je cherchais l'image du père. Je n'en veux plus, merci... Dr Djanov ? Ce n'est pas la même chose ; il m'a donné une structure, et je n'ai plus besoin de lui. Il m'a aidé à m'accepter moi-même. Djanov, c'est Freud. Il dit : si les gens avaient compris Freud, ils essaieraient de revivre la crise initiale, au lieu d'intellectualiser pour fuir leurs problèmes.

Q : Le message essentiel de « Imagine » est-il « Ne soyez pas esclaves de mythes » ?

JOHN : Oui.

Q : Mais la politique est faite de mythes... Vous voulez rencontrer Mao ; n'est-il pas un mythe ?

JOHN : J'aimerais aller en Chine par intérêt personnel... Pas vous ?

Q : Oui.

JOHN : Alors, j'irai en Chine, et profi-

terai de l'occasion pour essayer de voir Mao. S'il est malade ou mort, ou s'il refuse de me voir, tant pis. Mais si je vais là-bas, je veux rencontrer ceux qui jouent un rôle. Ça peut être aussi bien un leader de la jeunesse. Je dis Mao, parce que ça peut m'aider à aller là-bas. YOKO : C'est très important d'aller en Chine maintenant. Pas seulement par curiosité, mais parce que le monde doit se rétrécir toujours davantage, les échanges doivent être de plus en plus ouverts et se faire plus rapidement. La Chine ne doit pas être isolée dans un mystère. Il faut exposer et détruire le mystère. Cela se fera si nous allons là-bas et s'ils viennent ici.

Q : L'essentiel est de communiquer ?

JOHN ET YOKO : Oui.

Q : Mais vous n'attendez pas d'eux LA réponse ?

JOHN : Non, oh Dieu non... Je veux amener là-bas un orchestre de rock ; c'est ça que je veux vraiment, jouer du rock en Chine. Ils n'ont encore jamais vu ça.

YOKO : Et aussi, nous n'irons pas qu'avec des musiciens, mais également avec des gens comme Jerry Rubin. Comme je vous l'ai dit, le message est lui-même la musique, et Jerry a sa propre musique, et il veut la jouer.

Q : Comment vous situez-vous politiquement ?

YOKO : Comme vous.

Q : Mais il semble que vous soyez plus engagés que...

JOHN : Qu'au temps des Beatles ?

Q : Oui.

JOHN : Beatle, c'était quelque chose de si énorme. Il fallait être un Beatle et rien d'autre. Beatle prenait toute votre vie. C'était ça, le problème. Je veux dire Beatle s'enfla jusqu'à devenir un monstre. Au début, ce n'était pas un monstre. Le groupe communiquait avec les gens. C'était le bon temps ; on jouait dans les boîtes, les salles de bal, on parlait avec les gens, c'était vraiment chouette. Et puis c'est devenu ce grand machin ; c'est comme un type qui a gagné des millions, Rockefeller, ou Getty, il devient tellement obsédé par l'argent (comment garder les millions, comment gagner plus) qu'il oublie tout le reste. Les Beatles, c'était devenu ça : penser aux Beatles, pour les Beatles et par les Beatles, c'est ça que je ne pouvais plus accepter, on ne pouvait plus penser à autre chose. Alors, les Beatles, c'est seulement une période de ma vie. Vous savez, j'ai encore une longue route à faire ; j'ai vécu 14 années de ma vie avant les Beatles. Et durant dix de ces années, je ne connaissais rien à la politique au monde. Pourtant, si je n'avais pas de conscience politique, Marx et tout ça, j'avais conscience de ma propre position dans la classe ouvrière de Liverpool, d'être en train d'essayer d'entrer à l'Université, et toutes les con-

neries qui vont avec... Alors les Beatles, ce n'est pas si important... The Beatles are dead... « les Beatles sont morts » (en français).

Q : Si on faisait l'autopsie, que trouverait-on comme cause de décès ?

JOHN : LE CAPITALISME.

YOKO : C'est dangereux lorsque quelque chose devient un mythe ; parce que nous sommes tous les mêmes, égaux, vous voyez. Quand vous avez demandé quelle est notre position politique, je vous ai répondu qu'elle était la même que la votre : nous avons tous des responsabilités dans cette société, parce que c'est nous qui la créons, et tout ce qui s'y passe traduit quelque chose de nous-même. Alors nous essayons de faire autant que nous le pouvons par nous-mêmes.

Q : J'ai voulu parler des Beatles parce que ça a été vraiment quelque chose pour nous, ma génération, une fête...

JOHN : Oh, pour nous aussi !

YOKO : Les Beatles, c'était un fait social, politique en un sens.

JOHN : Les Beatles avaient une influence, un impact social. Et puis c'est devenu stérile, rassis ; comme un gouvernement qui est resté trop longtemps au pouvoir. Alors quand cela arrive, il faut abdiquer. Nous avons abdiqué... Et maintenant il y a Santana, Marc Bolan, T. Rex et tous les nouveaux musiciens ; à eux de jouer.

Q : Vous ferez de la politique à travers votre musique ?

JOHN : Je reste avant tout un musicien, avec beaucoup d'autres intérêts à côté. Vous voyez, je crois que ma prise de conscience politique s'est faite entre « All you need is love », avec les Beatles, et « Power to the people », avec le Plastic Ono Band. En fait cette prise de conscience ne signifie qu'une chose : je crois toujours que « All you need is love », mais je crois aussi, maintenant, qu'il faut peut-être autre chose pour « aider ».

Q : Que pensez-vous de la dernière chanson Dylan, « George Jackson » ?

JOHN : HURRAH... (Il joue et chante « George Jackson »). Je pense que c'est formidable !

Q : Pensez-vous qu'il a pris un nouvel engagement politique tout d'un coup ?

JOHN : Il a toujours été conscient. Les gens disent « Dylan a laissé tomber le « Mouvement », mais Dylan était là avant le Mouvement.

YOKO : C'est vrai.

JOHN : Vous comprenez, Dylan existe avec ou sans le Mouvement. Nous lui devons beaucoup, beaucoup de grandes choses. Vous ne pouvez pas démolir les Beatles ou Dylan, parce qu'ils ont eu un effet, un impact. Peu importe que Dylan n'ait rien fait pendant six mois, ou que Dylan veuille se reposer pendant un an, ou que Dylan traverse une crise psychologique, qu'il ait eu un accident, ou qu'il



John et Yoko au Festival de Toronto

« Beatle s'enfla jusqu'à devenir un monstre. Avant, on communiquait avec les gens. Et puis après, c'est devenu stérile. Comme un type qui ne pense qu'aux millions ».



John en 67, au temps des Beatles.

veille vivre avec quatre enfants et sa famille. Dylan a fait ce qu'il a fait et il continue. Nous devons lui permettre de respirer. Il a écrit « George Jackson » en dépit des attaques de tout le monde, et non à cause des attaques de tout le monde.

Q : Voyez-vous Weberman comme une création de ses cauchemars, comme Manson est un peu la créature du côté cauchemardesque des fantaisies Beatles ?

JOHN : En un sens, oui, oui... Pourtant Weberman a des qualités, mais il est allé trop loin.

YOKO : Toujours la dualité, le ying et le yang. Par exemple, une grande machine comme les Beatles a pu enfanter de belles choses et en même temps quelque chose de terrible... Alors, quand arrive cette chose terrible, les gens lui donnent trop d'importance.

Q : Vous avez décidé de vivre à New York. Vous avez beaucoup d'argent et vous auriez pu choisir un endroit plus accueillant. Pourquoi New York ?

JOHN : Yoko a vécu ici pendant quinze ans ; elle est retournée au Japon puis elle est allée à Londres, elle m'a dragué et m'a ramené à New York. New York reste le centre de l'Univers pour moi, le centre du Monde. Oui, il est possible que l'Amérique fasse fausse route, que Rome se détruise et tombe en ruines, je préfère pourtant être dans Rome plutôt que dans les « provinces », en Bretagne, en Galles ou en Angleterre ; elles étaient occupées par les légions romaines, mais le centre du monde demeurait Rome. Le centre du Monde est encore New York pour moi.

Q : Pensez-vous que New York exprime mieux la réalité du monde occidental ?

JOHN : Oui. New York demeure le poste le plus avancé dans le monde.

YOKO : Et aussi, il y a dix mille Japonais, des millions de Juifs, de Grecs...

JOHN : ... de Porto Ricains, de Noirs...

YOKO : ... D'Italiens...

JOHN (écho) : ... d'Italiens, toutes les nations du monde sont ici...

YOKO : ... une ville internationale.

JOHN : La ville la plus cosmopolite du monde...

Q : Vous avez contribué (Dans « Rolling Stone ») à la démythification de la culture créée autour du rock et de la pop music. Mais, en même tant, vous avez détruit la plate-forme, le véhicule de votre politique et le potentiel de puissance que représentait les Beatles à cet égard. N'y a-t-il pas là un dilemme ?

JOHN : Oui, mais même seul j'ai toujours beaucoup de pouvoir. Je peux mobiliser les médias, et qu'est le pouvoir sans les médias, l'accès à l'attention du public ? Grâce aux Beatles, le pouvoir existe et j'en ai eu ma part. John et Yoko, c'est plus que John Lennon, plus que George Harrison ou Paul McCartney. Voilà notre pouvoir maintenant, et ce pouvoir appartient à tout le monde (nous

le mettons à la disposition de tous) au lieu d'être utilisé par les Beatles pour les Beatles. Et nous avons détruit les mythes de la « Rock culture », parce que les musiciens — et cela est vrai pour les Who, les Stones aussi bien que pour les Beatles — parlent tous de politique dans leur musique, mais ils ne font rien dans la réalité. Nous faisons maintenant partie du Front de Libération du Rock.

Q : En quoi cela consiste-t-il ?

JOHN : Le Front a été fondé par David Peel (musicien anarchiste) et A.J. Weberman. L'objectif est de libérer les « Princes » du rock d'eux-mêmes.

Q : Les démythifier ?

JOHN : Les libérer pour qu'ils fassent quelque chose pour le peuple.

(« The people » est une entité idéale à laquelle se réfère le « Mouvement » ; elle est censée représenter tous ceux qui cherchent la « libération », les minorités, et surtout les jeunes.)

YOKO : Nous n'essayons pas de parler parce que nous avons un pouvoir particulier, mais parce que nous pensons que ce que nous avons à dire est important.

JOHN : Ce que dit Aristote Onassis n'est pas important, OK ? Onassis ne dit rien qui vaille la peine d'être répété. Ni Agnew, ni Nixon... Ils ont un pouvoir physique, mais ce qu'ils disent ne vaut pas un clou. Alors, ce n'est pas l'argent qui compte, ni le pouvoir physique, mais votre message...

Q : Ce que vous croyez profondément ?

JOHN : Weberman a prouvé cela à partir de rien, il a gagné l'accès aux médias en utilisant sa matière grise pour dire ce qu'il avait à dire. Les gens disent « Bien sûr, vous et Yoko, vous avez fait les « Bed in » (campagne pour la paix à partir d'un lit dans toutes les capitales), mais seulement quelqu'un de célèbre peut faire cela ». Eh bien, n'importe qui aurait pu le faire. Quelqu'un ayant le talent de Weberman aurait pu le faire. N'importe qui peut avoir accès aux médias, parce que les médias sont faciles à prendre.

YOKO : Le pouvoir se trouve dans le message, pas dans le nom ; le nom ne veut rien dire.

Q : Projets du Rock Liberation Front ?

JOHN : Quand les Stones vont faire leur tournée, en juin, pour de l'argent, nous ferons la notre gratuitement. Hein ? Qu'est-ce que tu dis de ça, Mick ? (rire sarcastique).

Q : Quel est votre chanteur de rock favori ?

JOHN : J'aime Chuck Berry, Elvis, Little Richard, Eddie Cochran, beaucoup d'autres, Bo Diddley, etc...

Q : Vous avez dit que le rock était de l'art parce que c'était simple et vrai. Pourtant, ceux qui ont écrit les arrangements et les paroles, par exemple pour Elvis, ne croient pas en la valeur de ce qu'ils ont écrit.

JOHN : Ça n'a pas d'importance. Elvis leur a donné leur réalité. « Hound dog », c'était vrai, ou « Heartbreak hotel », c'était vrai quand il le chantait, parce qu'il le chantait avec ses tripes, pas avec son complet italien.

Q : La même chose pour Chuck Berry ?

JOHN : Oui.

Q : Beaucoup de vos chansons donnent de vous une impression de tendresse, de douceur ; pourtant ce que vous faites maintenant indique un goût de la bagarre...

JOHN : Nous sommes tous blanc et noir, Ying et Yang. Je suis tendre, et agressif, nous le sommes tous.

YOKO : Deux côtés de la même énergie. L'eau quelquefois est furieuse, et quelquefois très calme. On ne peut aimer que si l'on est libre. Alors la relation entre John et moi est comme une politique idéale, parce que nous permettons la liberté, et c'est là que notre amour existe. Ce n'est pas un amour qui lie, mais un amour dans la liberté.

JOHN : ... La femme LIBRE (en français)... Femmes françaises, prenez vos... avec vous et soyez libres...

YOKO : Que font les femmes françaises ? J'aimerais savoir, entendre parler de vous. Et, s'il vous plaît, comprenez que je suis avec vous.

JOHN : Où est (sic) les femmes françaises libres ?

Q : Elles bougent.

JOHN : Bon.

Q : « Revolution number nine » est l'image de l'ultime confusion, une sorte de fin du monde ; vous croyez que ça va arriver ?

JOHN : Oh oui !

Q : L'apocalypse ?

JOHN : Ah, l'Apoco..., l'apoco, ou comme vous dites... c'est un bien grand mot. Ça veut dire la fin, non ? Je ne crois pas à la fin... La fin, ça n'existe pas, ni le commencement.

Q : Mais il y a tellement de confusion, ça y ressemble, non ?

JOHN : Non, non, c'était simplement une image sonore de mai 68, un simple collage d'une révolution en train de se faire.

Q : Faites-vous toujours des expériences sonores sur magnétophones, pour vous... ?

JOHN : Oui, et l'album de Yoko contient beaucoup de ce matériel.

YOKO : Nous travaillons ensemble.

JOHN : Avant, c'était seulement pour moi. Mais Yoko m'a convaincu de le sortir. C'est grâce à elle que j'ai fait « Revolution number nine ». Maintenant on continue ces expériences dans le travail de Yoko.

YOKO : « Strawberry fields » est la première chanson des Beatles que j'aie entendue, et elle m'avait beaucoup impressionnée. Je ne connaissais rien au rock ni au pop, mais ça m'a touchée. Il y a cette universalité dans la musique de

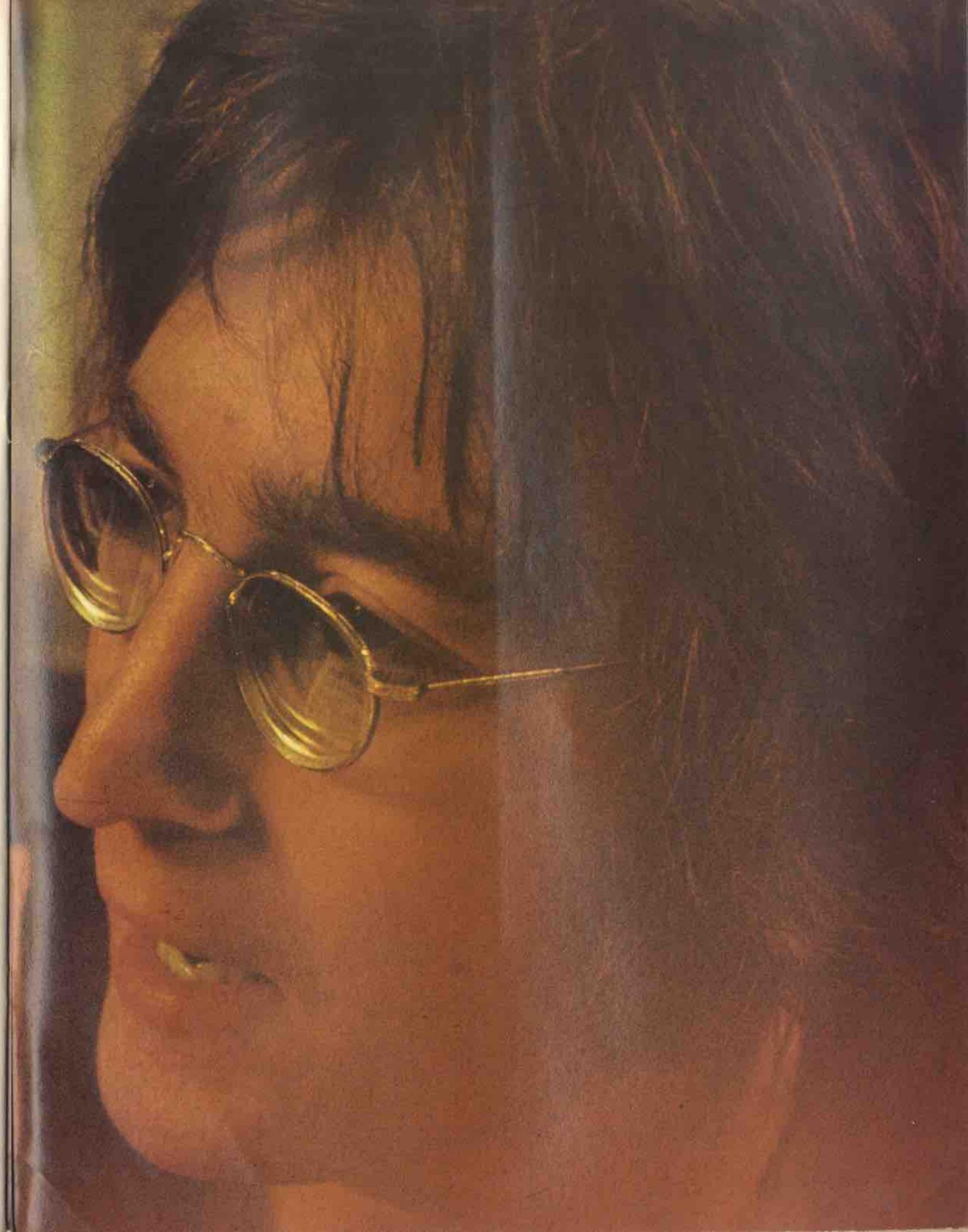
John. Ce n'est pas nécessaire de connaître le rock et toute cette « culture ». Le message passe. Et c'est cela que nous essayons de faire : nous dispenser, aller au-delà des intellectuels, des modes et des styles, et simplement communiquer, directement.

Q : Dans la plupart de vos chansons, vous laissez voir ce côté vulnérable de votre personnalité : « I am a loser », « Help », etc..., comme un appel vers quelque chose ou quelqu'un ?

JOHN : Oui, c'est vrai. Quand j'ai écrit « Mother », ou « Working class hero », les gens ont dit : « Ah, il devient introverti tout d'un coup ». Mais je ne l'étais pas plus que dans « Help » ou « I am a loser » ou « Strawberry fields ». La seule différence est que ce n'était plus des chansons des Beatles.

YOKO : Le changement le plus important, maintenant, est le fait que nous puissions communiquer avec des gens comme Jerry. Avant, nous étions dans une tour d'ivoire.

JOHN : « Imagine », le disque et la chanson, c'est la même chose que « Working class hero » ou « Mother » et « God », dans le premier disque. Mais le premier disque était trop réel pour les gens. Alors personne ne l'a acheté. Il a été interdit à la radio. Mais la chanson « Imagine », qui dit « Imaginez qu'il n'y ait plus de religion, plus de pays, plus de politique », c'est virtuellement le manifeste communiste, bien que je ne sois pas communiste en particulier, je n'appartiens à aucun mouvement ; eh bien « Imagine », c'est exactement la même chanson, le même message, mais enrobé de sucre... Or, « Imagine » est un tube presque partout. Une chanson anti-religieuse, anti-nationaliste, anti-propriété, anti-capitaliste ; mais comme elle est enrobée de sucre, les gens l'acceptent. Maintenant j'ai compris comment il fallait faire : passer un message politique avec du miel. Ce que nous faisons, surtout, Jerry et nous, et Yoko, et les autres, c'est essayer de changer l'apathie des jeunes, l'apathie qui existe en Amérique mais qui a gagné la France, l'Allemagne, s'est infiltrée partout ; parce que tout le monde suit la mode américaine ; à cause de la musique surtout, le style du siècle a été façonné par l'Amérique. Les jeunes sont apathiques ; ils pensent qu'il n'y a rien à faire (qui vaille la peine), que tout est fini ; ils veulent se réfugier dans la drogue, se détruire... Notre travail est de leur dire qu'il y a encore de l'espoir, beaucoup à faire. Nous devons sortir de nous-même et changer leurs têtes ; leur dire, it's ok, on peut changer vos têtes ; tout n'est pas fini simplement parce que le « flower power » (la fête hippie) n'a pas marché. Ça n'est que le début. La révolution ne fait que commencer. C'est le début des changements — (propos recueillis par JEAN-FRANÇOIS VALLÉE).





« Continental Circus » sort ce mois-ci sur les écrans (15 avril). Il s'agit du premier long-métrage consacré de bout en bout à la course en moto. Dans le plus pur style du cinéma-vérité, Jérôme Laperrousaz (déjà auteur du film sur le festival d'Amougies) a suivi, caméra au poing, le coureur anglais privé Jack Findlay face au champion du monde italien Agostini. Bien sûr, les fans se précipiteront, mais les non-initiés risquent fort de recevoir un choc en découvrant un univers bien plus pur et dur qu'on ne l'imagine ordinairement. Avec un suspense et des vues que l'on n'oublie pas. Comment Jérôme Laperrousaz, à 23 ans, est-il passé du rock à la moto et a-t-il pu réussir un tel film ?



Embarquement à Liverpool pour l'Île de Man.

CONTINENTAL CIRCUS

A travers l'affrontement de deux coureurs, le premier film à dévoiler cette épopée dans toute sa pureté et sa violence.

— Jérôme Laperrousaz, pourquoi « Continental Circus » ?

— C'est le nom donné par des journalistes spécialisés à une tournée de coureurs nomades luttant pour le championnat du monde. Comme beaucoup de ces coureurs sont anglais, australiens ou néo-zélandais, il s'agit pour eux du « Vieux Continent » : il y a douze compétitions réparties en Europe. C'est comme une troupe de comédiens donnant un spectacle tous les quinze jours mais là, à chaque représentation, un comédien disparaît. La troupe s'amenuise progressivement. Toute leur vie, les coureurs vivent dans ce grand cercle ponctué par la mort, comme des insectes autour d'une bougie. Ils n'ont aucun rapport avec le monde extérieur.

— Qu'y a-t-il de plus particulièrement fascinant chez ces coureurs ?

— Je les crois très vulnérables, supportant difficilement la vie courante. Sur un circuit, ils retrouvent des rapports directs de bien et de mal, de victoire et de défaite. Ils ont un côté exemplaire. Ce sont des ascètes qui survivent pendant quinze jours pour prendre leur pied le dimanche.

— Qui est Jack Findlay, ton héros ?

— Il est entré « en moto » à l'âge de douze ans. C'est également l'âge où 80 % des vocations religieuses se désinent... Findlay parle peu, mange peu. C'est un type intelligent, dont la femme est à la fois sa mère, son manager, son mécano. C'est elle le monde extérieur. Lui veut être absolument seul face à la mort, il possède une volonté d'individualisme qui n'a rien à voir avec la décadence de la société capitaliste.

— Est-ce un univers plus pur que celui de la course automobile ?

— Ils n'atteindront jamais la gloire des pilotes de Grands Prix. Ils vivent avec des primes de départ, entre 500 F et 2 000 F. A l'arrivée, dans le meilleur des cas, le premier touche 5 000 F, le deuxième 1 500 F. Comme dans un groupe pop, tout ce qu'ils touchent est immédiatement réinvesti dans le matériel. J'ai choisi de filmer la vie d'un coureur privé, un type très habile puisqu'il a été deuxième en championnat du monde en 1968 en 500 cm³. Pendant mon film, il s'est trouvé que le personnage se désagrégeait progressivement pour se retrouver, à la fin du film, complètement



diminué psychologiquement et physiquement. Et l'on sait qu'il va continuer. — On a l'impression, quand on débarque, qu'il s'agit d'un univers incroyablement dur, plutôt ignoré du grand public, presque underground, où les affrontements ont des allures de tournois antiques ?

— J'ai vu un type se casser la gueule à 160 km/h, se relever le visage en sang et donner des coups de pied dans sa machine parce qu'elle ne repartait pas. Il y a cette scène à propos du jeune Anglais, Bill Ivy, qui s'est tué aux essais en Allemagne de l'Est. Un jeune type avec une gueule merveilleuse, une tête de chanteur pop, qui vivait entouré de groupies. Au moment de la course, on a posé une gerbe de fleurs sur la piste, à l'endroit où il devait partir, en plein milieu des coureurs qui allaient s'élancer. A son enterrement, on avait l'impression d'un gars du milieu. Il y avait la mafia des coureurs, les filles en mini-jupes de cuir noir et des gerbes de fleurs en forme de casque. Ça devenait complètement surréaliste. Pendant la durée du tournage, il y a cinq pilotes qui se sont tués. Il y en a un dont la femme, complètement intoxiquée, continue à venir assister aux

courses. Elle revit la mort de son mari à travers les chutes des autres, notamment celle de Findlay en Italie, à la fin du film, quand il ne repasse plus devant les stands et qu'on ne sait pas ce qu'il est devenu.

L'univers du rock'n'roll

— Ça arrive souvent, des types qui tombent à 250 km/h ?

— Assez, oui. Dans mon film, Findlay tombe à 220 km/h à Spa, à un endroit où le Français Christian Ravel s'est tué. La fourche de Findlay s'est cassée et il a fait un vol plané extraordinaire, il a glissé sur la route pour atterrir dans un champ de luzerne. Le problème, quand on glisse, c'est de ne pas se faire rattraper par sa moto. C'est arrivé une fois à Findlay, c'est sa moto qui lui a tapé dans le dos et lui a esquiné une vertèbre. Le pauvre Ravel, lui, s'est écrasé contre un rail de sécurité.

— Ça ne vous a jamais posé de problèmes, de filmer Findlay dans ses pires déboires ?

— On s'était bien mis d'accord. Il savait qu'on serait là, sans arrêt. C'était à la limite de l'indécence mais il a joué parfaitement le jeu.

— Il était payé ?

— Bien sûr. Il a gagné avec moi plus qu'en une année.

— Combien ?

— 50 000 F.

— Quel âge a Findlay ?

— Il a 35 ans. Il vit selon un rituel : il voyage le mercredi et le jeudi, il arrive sur un circuit le vendredi, fait des essais le samedi et court le dimanche. C'est une tension qui monte jusqu'au paroxysme, la jouissance et la haine. Mais leur vie est réglée comme celle d'une ménagère.

— Quels sont les rapports avec les autres coureurs ?

— Très bizarres. Ils se parlent peu. Leurs rapports se réduisent à des échanges de pièces mécaniques. C'est très sensuel. — Pourquoi pense-t-on à l'univers du rock'n'roll ?

— Les conditions sociales, d'abord. Pour la plupart, les coureurs viennent de milieux pauvres. Et, là comme dans la musique de rock, c'est une manière pour eux de s'en sortir. Comme en musique, ils prennent leur pied. Le parallèle avec le rock existe à d'autres niveaux. Il y a pour moi des espèces de fous qui essaient de dire quelque chose et ils font



partie de la même famille. Une courbe bien prise à 120 km/h, c'est parfaitement pur, ça a ce côté instantané, éphémère et vulnérable comme la musique électrique lors d'un concert. Jack Findlay et Jim Morrison sont du même monde.

— Comment fait-on un grand film à 23 ans ?

— J'ai eu le pot de pouvoir commencer comme réalisateur à 18 ans, pour « Bouton Rouge » à la télévision. J'ai pu apprendre très tôt un métier. J'ai été mêlé, dans des conditions compliquées, aux films sur le festival d'Amougies. Là, pour « Continental Circus », j'ai obtenu une avance sur recette de 440 000 F sur présentation de mon scénario. J'ai monté une maison de production en mettant mon scénario en participation. Il s'agit d'« Open Films ». Et puis on m'a aidé.

Mick Jagger pour vedette

— Combien a coûté le film ?

— 1 400 000 F.

— Comment a-t-il été tourné ?

— En 16 mm, avec cette image un peu fragile. Le son était pris sur Nagra.

— Le son est très important...

— Oui. Il fallait capter cet univers sonore

important pour Findlay. Les haut-parleurs représentent le monde autre, inconnu ; il y a les moteurs des autres, ensuite, c'est-à-dire le monde connu ; et puis enfin le son de sa propre machine, qui est sa vie, la musique la plus importante. Si cette musique va mal, tout s'écroule.

— Agostini, c'est qui ?

— Le champion du monde, celui qui gagne toutes les courses. C'est le contraire de Findlay. Il est jeune, il est riche, il est beau. Il est caricatural dans la réussite. C'est le vainqueur antique. Il croule sous les jolies filles, son sourire est extraordinaire. Sa réussite éclabousse, comme celle de Presley.

— Il n'a jamais d'accident mécanique ?

— Eh non, justement ! Son matériel est impeccable. Il est pilote d'usine, lui.

— C'est une star ?

— Oui. Et d'ailleurs, lui aussi est fascinant.

— Comment sera ton prochain film ?

— Il aura — en principe — Mick Jagger pour vedette. Il s'agira d'une réflexion sur la mort. Au début du film, Jagger joue son propre rôle, il chante sur scène. J'évoque Altamont : un personnage essaie de tuer Jagger et celui-ci en ré-

chappe. Sa petite amie le supplie alors d'abandonner : « Arrête tes provocations, tu ne peux plus aller plus loin, ça suffit ! » Lui répond : « Non, c'est ma vie, tu dois m'aimer comme ça ». Par la suite, un événement le convainc d'arrêter de chanter et le reste de sa vie consistera en une sorte de pèlerinage.

— Jagger a lu le scénario ?

— Je l'ai rencontré à Los Angeles et il est tout à fait d'accord.

— Comment est-il actuellement ?

— Il a dépassé le stade de la super-star. Il se balade dans la rue comme tout le monde et finalement, ça provoque moins d'histoires que s'il se cachait. Il m'a reçu chez lui, m'a offert un verre de vin. La différence entre lui et les autres pop-stars, c'est peut-être cette acuité incroyable dans la manière de regarder ou d'écouter. Il écoute vraiment.

— L'Amérique ?

— Les étudiants vivent complètement en vase clos, totalement à part. Au moins, ici, on les fait chier, c'est un contact avec la réalité. Alors, il y a ça d'un côté, et puis un cinéma de plus en plus violent pour exciter le spectateur-moyen, sous prétexte de dénoncer la violence. « Orange mécanique », le

dernier film de Stanley Kubrick, raconte l'histoire d'une bande de terroristes qui débarquent chez les gens et violent les femmes sous les yeux de leur mari. Dans la salle, les femmes sont terrifiées et les hommes finissent par rire, gênés. Tout ça filmé sur un rythme haletant. Même les jaunes qui essaient de faire des films pour défendre des causes (films sur les prisons, etc.) sont contaminés et pratiquent un montage saccadé, violent, qui est dû à un mode de vie. C'est pourquoi il faut admirer un type comme Peter Fonda qui a le courage de réaliser un film lent, « L'homme sans frontières », avec des plans qui durent, un film qui vante les joies simples de la vie quotidienne. Il faut se rendre compte de ce que ça représente dans le contexte américain (propos recueillis par PHILIPPE KOECHLIN).

BLUES FOR FINDLAY

Coureur motocycliste
Le plus grand coureur privé au monde
Chasseur des temps heureux
Le plus grand coureur privé au monde
Je serai le plus rapide
J'arrive derrière toi
Maintenant j'arrive, tu me vois, Agostini
Je te rattraperai...

Ne me vois-tu pas, Agostini ?
Ne me vois-tu pas, Agostini ?
J'arrive derrière toi
J'arrive derrière toi...
Ne me vois-tu pas, Agostini ?
Ne me vois-tu pas, Agostini...

Je te rattraperai
Je te rattraperai...
Je serai le plus rapide
Je serai le plus rapide...
J'arrive derrière toi
J'arrive derrière toi...

Quand je suis en forme je pense que
[je suis
Le plus grand coureur privé au monde
T'es si cool, baby
Je te vois qui attends sur la ligne de départ
Pas de blague, baby
Peut-être que c'est la dernière fois
Mais j'espère te revoir

Parce que tu sais qu'ensemble
On peut être l'équipe gagnante
On peut gagner
Tout le monde me regarde tourner
Et le monde m'arrive dessus
Le monde m'arrive dessus
M'arrive dessus drôlement vite,
[drôlement vite

Est-ce moi qui n'avance pas ?
Est-ce moi qui n'avance pas ?
Et les arbres filent...
Et le monde m'arrive dessus
Le monde m'arrive dessus...

Quand je suis en forme baby
Je peux être le plus grand coureur
[au monde

Gare à toi, coureur d'usine
J'attends mon heure
J'arrive derrière toi
Je te laisserai derrière
J'avale la piste
Et je suis tout seul
Coureur vedette moi dont le destin
n'est pas de toujours tomber coureur
[motocycliste

Le plus grand coureur privé au monde
Faut-être le plus rapide
J'arrive derrière toi
Maintenant j'arrive
Maintenant tu me vois, Agostini
Je te rattraperai
Je te rattraperai...

Le temps mange ton image
Le temps est ta vie
Le temps est ta femme
Il faut connaître
Tes limites, c'est tout
Connaître tes limites c'est tout
Le temps est ta vie
Le temps est ta femme
Le temps est ton univers
Toi seul et ta machine
Tu es tout seul.

Le temps mange ton image
Le temps est ta vie
Le temps est ta femme
Le temps est ta vie
Le temps est ta femme
Le temps est ton univers
Toi seul et ta machine
Tu es tout seul, tout seul.

Le temps mange mon image.

Quand je suis en forme je pense que
[je suis

Le plus grand coureur privé au monde
Gare à toi, coureur d'usine
J'attends mon heure
J'arrive derrière toi
Je te laisserai derrière
Je cherche la machine
Qui me fera aller plus vite
Tu ne me laisseras plus
Sur la ligne de départ.

(Paroles reproduites avec l'aimable autorisation des Editions Chappell. Musique du Gong sur disque Philips 6.332.033).

Agostini (« Ago ») aux essais.



Jack Findlay.



Jérôme Laperroux.

Findlay et sa femme Nanou.



ALCOOL

québécois

Le retour triomphal du fabuleux Charlebois, le Canadien planant.



C'est que Charlebois, bon sang de bois ! avait des comptes à régler avec ledit public, celui de l'Olympia. Georgette Plana, l'Antoine... depuis un certain soir d'avril 1969. On l'avait lourdé purement et simplement, Charlebois. Lui, il voulait des amplis, de la sono, un bastringue ! « Leur spectacle est une dose d'alcool québécois, si fort qu'il indispose plus d'un estomac français ».

« Charlebois et Forestier, ces petits Canadiens écrasés par la sonorisation de leur accompagnement... on ne saurait les confondre avec de vrais chanteurs ».

C'est pourquoi, quand j'avais rencontré Charlebois il y a deux ans, en Martinique, les Français de France genre antédiluvien, il s'en méfiait dur...

Enfin, ces tracasseries ont fini par s'arranger. Et un beau jour de février, Charlebois a débarqué. Direct Martinique, le pote ! avec Mouffe, son inséparable compagne, les musiciens, les instruments. Y manquait que la Gibson, sa guitare-fétiche... piquée quelque temps auparavant par un fétide quelconque.

La guigne qu'on lui ait fauché sa guitare... j'ai pensé à un mauvais présage. En plus, Charlebois se met à raconter l'inventaire de ses malheurs à Europe n° 1... qu'il a « scrapé sa Citroën contre un arbre »... oh ! oh ! y a de l'eau dans le gaz... heureusement, il ajoute : « Mais je suis sain et sauf, alors je dois la vie à Citroën ! » Qui dit humour, dit vie, espoir, l'oracle tourne favorable. En fait, Charlebois n'a pas roupillé depuis 24 heures... et il trouve le moyen de faire rire tout le monde ! J'ai même cru que le présentateur d'Europe allait avaler le

micro tellement il ouvrait son four... à rigoler uniquement des réponses chouette-ment enlevées de Charlebois !... Les oiseaux de l'aigreur revêtaient leurs plumes blanches.

Les clés m'en veulent

J'ai retrouvé Robert Charlebois après avoir réussi à franchir le rideau du téléphone... des hôteliers, des responsables, des impresari hi hi hi !... loi de la gravitation autour du soleil... Imaginez le début de « L'Espoir » de Malraux... les courts-circuits bigophoniques multiples clic !... La cour rapace et habituelle de la « vedette », qui fait de Charlebois un Monsieur Charlebois-ci, un Monsieur Charlebois-ça... « Le succès m'a fait perdre ma naïveté. Je vais entrer dans la pègre. Je vais devenir un bandit. » Ainsi parle Charlebois, froidement. Douche glaciale. De telles paroles posent les limites du détachement. Personne ne peut se foutre de tout. Y a plus que l'humour et l'ironie ! En 1967, Charlebois s'est présenté aux élections, à la tête du Parti Rhinocéros. Son

programme ? aucun !... « Si je suis élu, il disait, je m'occuperai pas de vous, mes chers concitoyens. Comme ça vous serez tranquilles. Enfin ! » Il avait prévu, remarquez, d'aider les pauvres... à coups de mitrailleuses !... bourrées de chapellets de saucisses et de saucissons !... Hélas ! cette année-là, le peuple a choisi Trudeau... Charlebois a dû se contenter de 400 voix, quand même !... Si on faisait un Comité-Charlebois ? contre le suffrage universel... contre tous ceux qui voteraient contre lui ?

La conversation tombe sur Frank Zappa, que Charlebois aime beaucoup et avec qui il a dîné un soir, à Hollywood. Sur les emmerdes que Zappa a eues à Montreux, les instruments qui ont flambé, à Londres le louf qui se précipite sur la scène et envoie Zappa bouler... résultat, la jambe en écharpe ! « Il paraît que le type était jaloux, que Zappa avait l'œil un peu trop rivé sur sa femme... » dit Charlebois. Pour lui, Frank Zappa est un homme qui émet des radiations, nocives, si l'on peut dire, il attire à lui les noises, les ennuis. Charlebois n'a aucune théorie précise à exposer mais l'occultisme l'inquiète et le passionne à la fois. Il croit en la réincarnation des âmes. Une fois mort, il aimerait bien ressusciter goéland ou poisson volant. On retrouve dans ce désir la nostalgie de la pureté, de l'absolu, symbolisée par l'image de la fuite dans l'éther, l'a-pesanteur... Mouffe l'interrompt et lui rappelle une série d'incidents bizarres. Cette période de sa vie où Charlebois avait des problèmes... avec quoi donc ? avec les clés ! Ils sortaient de chez eux un dimanche et clac ! la porte se referme, les clés à l'intérieur... Ils montent dans leur voiture et clic ! la clé de contact casse... « Les objets ont une force » il conclut, et ses yeux deviennent persuasifs... « Les clés m'en veulent ! »

Il explique que l'univers est un jeu de forces et d'anti-forces, un pêle-mêle d'incompréhensions, de malignités diffuses et d'éclairs géniaux. La solution... trouver le point d'équilibre. Pour lui, sa fameuse note universelle. « En Martinique, par exemple, il n'y a pas de vitres, pas de fenêtres... des jalousies simplement... À six heures du soir, la nuit tombe, et la nuit tropicale bruyante,



crissante commence, infernale... La biguine, les rythmes antillais parviennent à trouver le joint, l'harmonie entre ce que les musiciens ont dans le ventre et la nuit... J'ai essayé de me mettre dans ce machin-là mais je m'en suis pas sorti. Je recommencerai. » Ce concept d'harmonie, Charlebois l'applique à tous les niveaux. Mais les abysses sont trop sombres et à se pencher sur les rébus insondables de l'univers, Charlebois « freak », panique... A Europe n° 1, il a dit que la façon qu'ont les Anglais et les Français de ne pas s'unir au Canada lui fait peur. Lui, novateur isolé, pense en français. Aie! Monsieur Etienne... Charlebois voudrait comprendre, il n'y parvient pas, angoisse... L'inégalité entre les hommes... les riches, les pauvres... « Howard Hugues avec 150 000 milliards s'ennuie à mourir... Avec 150 000 milliards de dettes, on s'ennuie tout autant!... »

« J'ai envie de fumer » réclame Charlebois... « Ta gorge... » lui fait remarquer Mouffe. En arrivant à Paris, Charlebois était légèrement grippé. Il est allé consulter un guérisseur qui, en quelques passes magnétiques, l'a remis en forme. « Nous allons faire une expérience... » dit malicieusement Charlebois... « Avez-vous une cigarette? » curieusement personne n'a de cigarette... Expérience concluante! « Si je trouve une cigarette, c'est que je dois fumer... Si j'en trouve pas, c'est que je dois pas fumer! » La preuve!

Robert, c'est un sportif

Et à dada pour l'Olympia et Musicoramarandam!

14 février. Cette fois-ci, faut être juste, Charlebois risquait pas de mésaventure, je le jure! On s'est déplacé pour lui, rien que pour lui! En trois ans, l'appétit s'est aiguisé. Dès le début, la salle bourrée à bloc hurle des « Charlebois! » à hue et à dia!... Simplet, il risque d'y avoir un sacré pétard... tout tourne vinaigre... que les bourres soient appelés à la rescousse, on sait jamais... Même pas! le public, ce soir, se veut un tantinet intellectuel... noblesse oblige... Y aura pas de chique!

Le présentateur Yvan Dautun est pas si mal avec sa guitare, ses jeux de mots alertes, sa calembour-tambour... Le style un peu Brassens par moments... caricatural, rigolo... Ça va.

Tribu a pas l'air d'entrain, tout de même... La chanteuse débute assez bien par un rock cadencé puis cadence et intérêt tombent...

Laurent Perrier se fait siffler, un peu... On semble pas apprécier l'apport d'instruments pop à la musique classique... Bâtard évidemment, jusqu'à preuve du contraire.

Roger Mason hirsute... bâche sur le cigare, godillots aux nougats... est sympathique... Ce qu'il chante on

connaît déjà mais on apprécie encore. Herbert Léonard... Diable! Pourquoi a-t-il accepté de passer devant un public venu exprès pour un chanteur comme Charlebois? Léonard a son propre public, pas celui-ci assurément. Mauvais calcul. On le siffle... Il tente en vain de reprendre la situation en mains... Blême, il raccroche...

Jenny Benett, vivante et remuante, nous chante « Hair »... Ça commence à dater, faut être franc... Elle a un peu la voix de Petula Clark... Elle semble contractée, par moments... comme un sourire figé... Puis, Pierre Vassiliu, qui fait sa rentrée à Paris. Un très bon orchestre l'accompagne. Je remarque le contre-bassiste Guy Perderson, un vieux routier du jazz... Les chansons de Vassiliu sont bonnes et très allègres. On peut regretter que le texte soit sacrifié et qu'il soit souvent un peu bref. Vassiliu est chaleureusement applaudi.

Enfin! doucement les basses! Charlebois! Obscurité. La scène lentement s'illumine... une teinte verte de fonds marins... l'aquarium-délirium déjà... Les musiciens sont là et ils ont rudement entamé. On sent que quelque chose va se passer. On est préparé pour...

On attend Charlebois... sur la scène... Flash! la salle s'éclaire et mon Robert apparaît dans le fond....

« Te v'là! Te v'là! »

grand, svelte, moulé de velours marron, la crinière encore plus Spontex, plus énorme et bouclée que d'habitude. Et rigodon et rigolade! et vive Verschuere, un accordéon en bandoulière! Il virevolte, sautille parmi ceux qui ont trouvé une place par terre, lance des œillades, cligne de l'œil, sourit à qui mieux-mieux! Il monte sur la scène... les applaudissements continuent de crépiter... Il s'approche du micro... Il y a une petite ampoule qui pend d'en haut, de tout là-haut, il l'allume... elle restera vigilante tout le long du spectacle... un voltage céleste!

Il s'agit en effet d'un spectacle. Mouffe m'avait prévenu : « Tu verras... Robert, c'est un sportif! » Au gré des airs, Charlebois varie, danse, caracole. Accompagne du pied les tempos. Souplesse, finesse, puissance. La scène est le lieu de ses facéties, le moyeu autour duquel gigue son univers. Charlebois décide de se déchaîner, il entraîne ses partenaires, les dirige du geste et de la parole... comme Charlie Mingus! Et le volume décroît... un autre mot et ça repart! ça saute!... Toute cette titanessque épopée modulée au technicolor des projecteurs!

Charlebois-tête de bois, dans le secret de ses démons intérieurs, avait dû décider de vaincre avec brio. Il a terrassé, enseveli définitivement sa mauvaise fortune d'il y a trois ans... les mauvaises langues, les canardesques ragots, chic

frelaté parisien fielleux, par knock-out! Après sa dernière chanson, une serviette-éponge autour du cou, il salue la foule, les deux mains en l'air, comme un puncheur qu'il est... On est tous debout! on trépigne! siffle! délire! bave! on en veut! on en re-veut!... Triomphal!

Avec des ailes

L'originalité de Charlebois réside dans l'extrême variété de son registre. Sans aucun hiatus, il se permet de passer de la chanson rigolote... Je ne crains pas de dire que « Concepcion », mexicanade dont toutes les rimes se terminent en « on », rappelle à la fois « Gaston y a le téléphone qui son » de Nino Ferrer, « Paulette » des Charlots et, pour ceux qui s'en souviendraient, « La tantina de Burgos » d'un certain Henri Genès... de ces chansons où l'on s'amuse à des compositions d'un niveau poétique élevé, « Mon pays » ou « Le Mur du Son » par exemple. Chaque fois avec un bonheur égal. C'est pourquoi il est bien difficile de comparer Charlebois à d'autres chanteurs. Québécois de souche et d'inspiration, il est certes dans la lignée des Leclerc et Vigneault, pour ne citer qu'eux, mais sa production est finalement si différente qu'il est à part, il est Charlebois, quoi! Il y a un ton Leclerc, Vigneault, Béart ou Brassens. A proprement parler, il n'y a pas de ton Charlebois. Charlebois est un éclectique qui éclate en une fantastique rosace sonore. Mais Charlebois réussit à lier le tout avec une homogénéité telle qu'on peut parler d'un style Charlebois. D'un coup d'oreille on le reconnaît. Charlebois plane... il poursuit son ascension au zénith. « Je veux une place entre Presley et... Chevalier! » C'est Charlebois qui s'exprime ainsi, personne d'autre.

Sur scène, Charlebois explose! Il mime certaines de ses chansons... « La triste Histoire d'un Nain appelé Mr. Plum » qu'il interprète en anglais. Le début de « Ya sa Pichou » vibre au son des tambourinades indiennes, Charlebois joue les Grand Manitou, un emblème dans chaque main : on est chez les trappeurs du XVIII^e siècle... Et sans transition, les lumières s'éteignent... Charlebois est debout, les mains sur le clavier du piano électrique, les yeux perdus dans le brouillard, une nuée rouge l'enveloppe... la note... sa note! une seule note qu'il tient à la limite du supportable, de l'exaspération, pour bien nous la fiche dans la tête... l'Harmonie! l'Union!... comme la progression sifflante, hurlante d'une fusée inter-sidérale... « Le Mur du Son »...

« Je veux franchir le mur du son
Et propulser cette chanson
Mixer les rythmes trouver le ton
Les instruments, la voix, la clé
Donner la note qui fera
Chanter trois Amériques à l'unisson
Je veux l'écrire dans le ciel



« Je vous vois tous avec des ailes ». L'un des grands moments de la soirée. On est projeté, catapulté au cœur de l'univers de Charlebois... son désir d'absolu... sa volonté d'unisson, d'union... L'union! c'est le grand mot de Robert Charlebois. Ce tourmenté existentiel recherche le gling musical qui réconcilierait tous les hommes. La musique de Charlebois est fantastico-humaniste! Il déclarait à Europe n° 1 : « La note universelle, j'suis ben proche d'la trouver... » le sourire au coin des lèvres... Un soir au moins, il l'aura effectivement trouvée...

Assister au tour de chant de Charlebois, c'est palpiter dans un swing de deux heures : tant de chansons aux mélodies et aux musiques différentes se succèdent qu'on monte, descend, remonte... relâchement le plus total, recueillement le plus intense. Sa force! Il rampe de la plus profonde mélancolie au canular le plus inattendu... à la fin de « Mr. Plum le Nain », Charlebois s'est enfui à pas de loup-garou par la coulisse droite... deux secondes d'absence et surgit un géant! le catcheur Ferré, pour plus de précision... qui lourdement traverse la

scène... l'image d'un nain que la pendaison aurait rendu monstrueusement grand! suffit d'une bonne corde de chanvre, n'est-ce pas?... Le public a, semble-t-il, réagi à cette farce après coup. Par contre, il a exulté à la vom-bissante prestation de l'orchestre que Charlebois a laissé seul une dizaine de minutes. De la pop du plus bel acabit, sans conteste... Interruption!... Deux formidables solos, lancinants, tonitruants, l'un à la conga par Michel Séguin, bras musclés, la touche du trappeur, chapeau sur les yeux, l'autre à la batterie par Christian Saint-Roc... duo! percutant à-moi! à-toi! rythmé, polyrythmé, entreprenant, déprenant, reprenant... tic! tic! tic! tac! tac! qu'on a tous envie de se trémousser... une cataclysmique musique reprise par Michel Robidoux... lead-guitar... « La France a son Pompidou. Nous avons notre Robidoux! » ainsi le présente Charlebois... et le violoneux, l'anglais de la bande, Terry Ryan... Des dégringolades d'arpèges vertigineuses, des remontées abracadabrantes, des pincements métallico-électriques... Ils n'ont rien à envier aux meilleurs groupes des

États-Unis... Une cabale débridée! « Je te l'avais ben dit... ce sont les meilleurs musiciens de l'univers!... » Charlebois ne tarit pas d'éloges à propos de ses musiciens.

Charlebois a définitivement éteint son ampoule magique comme il l'appelle. La séance, l'incantation est achevée, la foule est debout et hurle! rappelle! une fois... deux fois... vingt fois... Un triomphe incroyable.

Dans les loges, Charlebois est content, oui. Il pourrait l'être encore plus, il ajoute. Il parle de projets à réaliser... un concert sur patins à glace... « Si jamais un jour ça marche plus dans la chanson, je pourrai au moins me reconverter dans les Holidays on Ice!... » Égal à lui-même. Mouffe est contente aussi mais y a comme une réticence, je sens. Des emmerdeurs, je vous dis, ces Québécois! pas contents encore, après un tel enthousiasme! Elle dit, Mouffe : « Ça n'a été qu'un brouillon, une reprise de contact... La prochaine fois, ce sera sublime! »

Qu'est-ce qu'il leur faut?

Qu'est-ce que ce sera!

A suivre!... — CLAUDE DUBOIS.

Syd Barrett, poète romantique, quitta le Pink Floyd après l'avoir révélé dès le premier album.



3 décadents

Individualistes, anglais, dandies aristocratiques et troubles.

Trois musiciens, trois personnages, trois légendes : dans le désert de la musique de rock en Angleterre, Syd Barrett, Kevin Ayers, David Bowie représentent trois cas-limite de cet instant musical, celui qui voit le reflux de la notion de groupe, le retour à l'individualisme. Poètes ou monstres sacrés, ils pratiquent la musique/culte du moi et en ce sens sont chacun à leur façon des décadents.

Figures légendaires de l'underground musical, confondant leur histoire avec celle de la période qui vit « la révolution pop anglaise » (Syd Barrett/Pink Floyd ; Kevin Ayers/Soft Machine), ou bien nouveau visage « caricatural » (David Bowie), ils sont la démesure, la sophistication, le narcissisme, le désengagement, l'auto-jouissance trouble, l'image aristocratique et décadente des poètes ; un culte passéiste qui les conduit dans le monde, la société élitiste d'Oscar Wilde ou d'Aubrey Beardsley. Ils sont aussi, et en cela, passionnants personnages d'un théâtre de la décomposition bourgeoise, marginaux outranciers, produits d'un idéalisme mythique (culte de l'individualisme) qui affecte définitivement le rock. Irrésistiblement coupés des masses, pratiquant une musique élitiste domaine du « sublime », ils s'entourent de toute une imagerie avec parures, références physiques, livresques. Parler de chacun devrait consister à faire une critique psychanalytique freudienne de son œuvre : on verrait les traumas, les manques affectifs qui déterminent cet exhibitionnisme, cette représentation à outrance (David Bowie, Kevin Ayers) ou ce refuge dans les images surréelles, l'inconscient (Syd Barrett). Et plus directement on peut « lire » tout cela dans une attitude particulière par rapport au monde du rock, son système, sa mythologie. Les rapprocher, c'est paradoxalement tracer des frontières entre eux, mais à l'intérieur d'un même espace, celui d'une recherche de la vérité dans l'expérience individuelle, à travers la plongée dans l'inconscient, les fantasmes : monde de sons, de mots, d'une paranoïa assumée totalement, en solitaire. On aurait pu leur associer Marc Bolan, mais le créateur de Tyrannosaurus Rex, s'il conserve une démesure, un dandysme dans la parure et l'attitude extérieure, a modifié totalement sa mu-

sique, la faisant passer de l'esotérisme à la mièvrerie. Son histoire, cette transformation de sa démarche qui lui vaut ce triomphe populaire actuel, méritent une étude séparée.

David Bowie est, des trois solitaires qui nous occupent ici, celui qui peut connaître une aventure similaire à celle de Marc Bolan : devenir très rapidement une star du rock, objet d'un culte comme ses modèles passés Lauren Bacall, Greta Garbo ou plus près de nous Dylan. En représentation, il est en effet le plus susceptible de déterminer des modes. Syd Barrett, aux frontières de la folie dans laquelle il se complait, est trop introverti pour connaître le vedettariat, il est avant tout le poète ; de même pour Kevin Ayers qui, lui, ne se prêtera jamais au jeu des hit-parades. Donc, il s'agit de trois individualités possédant chacune un déterminisme, un comportement et un avenir différents. Tout cela est présent dans les sons, dans les textes de leurs disques : trois histoires, trois attitudes devant la vie y sont inscrites.

Syd Barrett, le poète

Son histoire se confond avec celle du Pink Floyd. Il crée le groupe, lui donne son nom, compose la majeure partie du matériel du premier album « The piper at the gates of dawn » : double tension à l'intérieur du disque entre la musique spatiale, psychédélique et l'imaginaire fantastique. La musique du Pink Floyd est alors habitée par la forte personnalité de Syd. Un égocentrisme envahissant, une folie totalement assumée dans les textes et l'architecture sonore appellent rapidement la solitude, même si dans « Saucerful of secrets » on sent encore sa marque. Il quittera le groupe sans véritablement rompre avec ses anciens compagnons : ce sont eux qui produiront ses albums solos, le pousseront à créer, joueront à ses côtés.

Pâle, joues creuses, yeux hallucinés, il a la beauté que l'on associe en général aux poètes romantiques. Ancien étudiant en art, il continue à peindre dans sa maison de Cambridge qu'il ne quitte que rarement. Là, il compose dans sa cave, entouré de livres, de disques, de guitares, d'amplis : il s'agit de se construire un monde à part, un îlot réservé où peuvent prendre naissance les personnages, les images barrettiennes. Il y a

alors exploration de l'inconscient car solitude en face de sa propre image, interrogation continuelle de cette image. Là se dessine le paysage surréel, qui se peuple de figures fantastiques. Deux albums, « Madcap Laughs » et « Barrett », apportent sa poésie : construction musicale lancinante, répétitive, avec une profusion des sonorités. Le dandysme est affirmé dans le ton de la voix détachée, souveraine. Enregistrer c'est s'extraire d'une rêverie, d'un monde préservé, c'est rompre brutalement avec cette solitude qui, bien que pesante, est la seule issue, c'est dévoiler ce paysage intérieur.

Pas de texte autobiographique, mais l'exploration d'un monde poétique qui vient du subconscient : pour le cerner, il faut construire une série de schémas musicaux « incohérents », traversés par de multiples variations. A la folie des mots, répondre par la folie des sons, d'où cet amalgame de musiques, de sonorités. Lors des séances, ses amis sont là, David Gilmour, Richard Wright participant à ce minutieux travail de mise en forme. Syd Barrett joue de la guitare : « Hendrix était un guitariste parfait. C'est ce que je voulais devenir quand j'étais enfant. Jouer de la guitare et c'est tout. Mais trop de gens se sont mis en travers de ma route. » La paranoïa est toujours présente dans ses déclarations : « Je suis terriblement frustré de travail... Je n'ai rien fait de toute l'année... Je voudrais former un groupe mais je ne peux trouver personne, c'est là mon problème... Je crois qu'il n'est pas facile de parler de moi, j'ai un esprit très irrégulier. Et je ne suis rien de ce que vous croyez de toutes façons... Je n'ai pas toujours été introverti comme maintenant. Je pense que les jeunes devraient s'amuser beaucoup mais je n'ai jamais connu cela... Les gens qui chantent leurs propres chansons sont ennuyeux... ». Syd, qui a 25 ans maintenant, dira qu'il a peur de devenir vieux, qu'il ne prend plus d'acide mais qu'il ne veut pas en parler. Il vient de produire un livre qui contient tous les textes des chansons qu'il a enregistrées, sans la musique. Il dira que son favori est « Wolfpack » texte effrayant, « claustrophobique » qui se termine ainsi :

« ...Doux sont les yeux d'électricité, [miroirs

David Bowie et sa bi-sexualité « cultivée » : de ces trois solitaires, le plus apte à devenir une rock-star.



La vie qui fut la nôtre s'est faite plus [aiguë]

Et plus forte, s'est perdue et Nous a dépassés Une source fraîche tournoyant [rapidement]

Enlacée avec des os blanchis Gémit Sanglots et proverbes de magnésium. » Sans doute celui de ses textes qui le résume le mieux. Il faut aussi considérer la pochette de « Madcap Laughs » : appartement dénudé, au plancher peint de lignes horizontales, multiplication du personnage couvrant tout l'intérieur. On sent le besoin de la représentation mais aussi la peur de cette représentation : « En général je perds mon temps... cela m'est difficile de croire que quelqu'un éprouve pour moi un réel intérêt. » Des réponses fragmentées, mais une œuvre cohérente dans sa beauté troublante, sa démesure que traversent mélancolie, ironie, et folie. Il dira « Je suis plein de poussière et de guitares. »

Kevin Ayers, l'excentrique

On a souvent raconté l'histoire de « la Machine Molle », on a donc raconté celle d'un de ses créateurs, Kevin Ayers. Il a marqué l'histoire de ce groupe parcourant des chemins qui le conduisirent, bohémien, aux Baléares, sur la côte d'azur française, se mêlant à l'avant-garde artistique parisienne underground (Graciela Martinez, Arrabal, J.J. Lebel, Copi). Avec Robert Wyatt, et Mike Ratledge, il jouera pour « Le désir attrapé par la queue » de Picasso, à St-Tropez. David Allen a déjà quitté le groupe. A son tour il se sépare du Soft Machine, non sans avoir enregistré le premier album du groupe « The Soft Machine » : « Lullabye letter », « We did it again », « Plus belle qu'une poubelle », « Joy of a toy » sont ses compositions. Pendant cette période, il est déjà en représentation : maquillé, revêtu de parures déliantes, il occupe le devant de la scène. Il est plus que le bassiste du groupe, il est aussi chanteur, comédien exhibitionniste.

Son attitude tranche avec la réserve de Mike Ratledge. Il est déjà un solitaire à la recherche de sa vérité. « Joy of a toy », titre d'une de ses compositions donnera son nom à son premier album solo : enfin libre, il y donne la pleine mesure de sa folie à travers les textes et la musique, où une fausse mièvrerie cohabite avec l'absurde, les rappels folkloriques, toute une tradition littéraire et poétique anglaise : limericks, comptines, etc... A ses côtés, et en cela de la même manière que pour Syd Barrett, ses anciens amis du Soft Machine, ceux qui sont toujours « sa famille ». Car on retrouve toujours chez Ayers ce besoin de chaleur, d'amitié. Un désir de totalité qui ne le quittera jamais. De là sans doute le nom « the Whole World » qu'il donnera

au groupe qu'il va créer et avec lequel il se produira sur scène : David Bedford (orgue), Lol Coxhill (saxes), Mike Oldfield (guitare) et Mick Fincher (batterie) en sont les membres. Ils entourent Kevin Ayers, la « pop star » qui, sur le devant de la scène, joue la comédie, le théâtre de gestes avec les grands effets : le jeu de scène retrouve son importance.

« Shooting at the moon », le second album de Kevin Ayers, vient fixer cet instant de sa carrière. Mais l'excentrique individualiste ne poursuit pas plus avant cette expérience, et l'été dernier déjà il décidait de dissoudre le groupe. De nouveau, il allait vivre en solitaire, continuant ses beuveries et sa vie amoureuse passionnée. Il vint rejoindre le Gong et sa communauté : avec le groupe de David Allen, il se produit souvent, notamment à la fête de l'Humanité et lors d'une tournée en Angleterre : il vient en fin de concert lancer son célèbre « We did it again » et polarise sur lui l'attention ; le goût de la représentation ne l'a pas abandonné, il en éprouve même plus que jamais le besoin. Ce qui ne l'empêche pas d'enregistrer un troisième album solo « Whatershebringswising ». On y retrouve le même goût des harmonies, des arrangements, du travail en studio sur les effets électro-acoustiques qui doivent servir une voix « basse » de crooner, des textes absurdes, fous ou d'apparence simple, chansons rejoignant toute une tradition de la chanson anglaise : démesure, célébration des passions amoureuses, dionysiaques.

Il y a, chez lui aussi, désengagement, mais qui se manifeste par une propension à l'exhibitionnisme, contrairement à un Barrett qui se replie sur lui-même. Mais, parallèlement à celui-ci, il y a déphasage complet, mépris de l'efficacité-à-tout-prix du système-marchand-rock : le disque est, pour lui comme pour Barrett, affaire personnelle, véritable psychanalyse, et non pas produit avant tout commercialisable. Kevin Ayers est le solitaire excentrique.

David Bowie, le décadent sublime

Tout a commencé avec un album récent, « Hunky Dory » : sur la pochette, un visage coloré comme une vieille gravure de mode, une beauté « camp ». La musique : des chansons dédiées à Bob Dylan, Andy Warhol, un hymne pédérastique chanté à Lou Reed. Et chaque fois un changement radical de la voix en fonction du personnage évoqué dans le texte : la voix donc de Dylan, celle de Lou Reed. L'auteur de ce disque, David Bowie, celui que l'on a appelé, aux U.S.A., créateur du « pantomime rock ». Tout y est outrancier, décadent : de cette pochette sophistiquée à ses chroniques extasiées, pédérastiques, du monde du rock et de ses stars. On le

découvre seulement à l'occasion de cette prise de position caricaturale, alors qu'il a pourtant une longue carrière derrière lui et un hit il y a quelques années, « Space Oddity ».

« Hunky Dory » vient marquer un nouveau départ qui devrait le conduire au firmament du « pop-star system », puisqu'il a su depuis se construire une mythologie, condition indispensable dans la musique de rock pour parvenir à « l'élite ». Il est avant tout un acteur à la manière d'Alice Cooper ou d'Iggy Pop, c'est-à-dire qu'il s'exhibe et cela dans ses chansons, son attitude extérieure, sa vie. Il a commencé par jouer du saxophone en 1963 dans un orchestre de R & B. Il forme ensuite un groupe « David Jones and the Lower Third », qu'il quitte en 67 pour aller jouer dans des clubs de folk en s'accompagnant à la guitare sèche. En 1968, il enregistre un album pour Deram, « Love You Till Tuesday », qui est un échec : les producteurs préférèrent lancer à grand renfort de publicité Cat Stevens dont le disque sort en même temps, et David Bowie reste dans l'ombre. Il abandonne alors totalement la scène pour se consacrer au Bouddhisme. Il passe son temps à la Thibet Company. C'est l'époque où il rencontre Lindsay Kemp, directeur d'une troupe de mimes londonienne. Il brûle d'enthousiasme pour cette expérience : « C'était aussi magique que le bouddhisme et j'ai tout laissé tomber pour devenir une créature des villes... Je suppose que c'est alors que s'est véritablement épanoui mon intérêt pour le spectacle avec le goût du scandale, de l'outrage, le désir de choquer. »

Il s'affirme « queen », « gay man » et comprend que la musique de rock peut être un terrain propice pour ce genre de provocation. Il exploitera son goût de la bisexualité, sa confusion mâle-femelle. Il dira : « Même quand la mode en sera passée, je veux rester tel que je suis... j'ai toujours porté mon propre style de vêtements, que je dessine moi-même. » Entre temps, un single, « Space Oddity » parvenait au sommet des hit parades. Avec l'argent, il fondait un « Arts Lab » à Beckenham. Deux albums devaient suivre, même si David Bowie ne se produisit plus guère sur scène : « David Bowie » qui comprend le titre vedette « Space Oddity » et « The man who sold the world ». Déjà il expérimente ce principe de la voix qui se métamorphose d'une chanson à l'autre, son sens du théâtre musical : « Black Country Rock » sera par exemple une parodie du « vibrato-gazouillé » de Marc Bolan ; il utilisera l'accent cockney pour chanter « Savior Machine », « The Bewley brothers ». Mais « The man who sold the world », bien qu'il marque la progression de David Bowie vers le rock caricatural, parodique, ésotérique et ambigu, ne lui permet pas encore de s'imposer. C'est

« Hunky Dory » qui sera le disque/révélation.

David Bowie prépare maintenant ses prochains passages sur scène : il apparaîtra en Cléopâtre (maquillages, costumes imités de ceux que dessinait Erté dans les années 30). Cette fixation sur les années 30 se retrouve dans la caricature physique qu'il se fit pendant un temps, de Lauren Bacall. Depuis, il a changé son « style ». La scène doit être pour lui le lieu de l'exhibitionnisme le plus outrancier mais aussi un théâtre de mime : « Je voudrais, dirait-il, introduire le mime dans la tradition occidentale, mobiliser l'attention du public avec des mouvements très stylisés, très japonais... Mes passages sur scène doivent être des expériences théâtrales, pour moi aussi bien que pour le public. » Que l'on évoque Alice Cooper, et David Bowie répond : « Il ne m'excite pas, ne me choque pas non plus. Je crois qu'il essaie de scandaliser... il fait ce qu'il peut le pauvre chéri... il a probablement plus de succès que moi à présent mais j'ai inventé une nouvelle catégorie d'artistes avec mes chiffons. Aux USA, ils appellent ça le pantomime rock. »

Mais il y a aussi chez David Bowie plongée dans l'inconscient, le fantastique. Il dira son admiration de Syd Barrett qui est pour lui « le premier à avoir ouvert la voie des chansons inspirées directement de l'inconscient », expérience qui, pour lui, s'est continuée avec Iggy Pop et Lou Reed. Si les pédérastes com-

mençant à lui vouer un culte, il ne se sent pas concerné par le Gay Liberation Front et préfère conserver son individualité. Le nouvel album à paraître bientôt : « The rise and fall of Ziggy Stardust and the Spiders from Mars ». « Je me refuse à être considéré comme un médiocre ; si je me sens médiocre, je quitterai le métier. » Là est sans doute ce qui le différencie de Syd Barrett et de Kevin Ayers pour qui la question de leur participation à la scène rock ne se pose pas de la même manière.

*

Faire référence à Oscar Wilde et Aubrey Beardsley est alors inévitable puisqu'eux aussi étaient le reflet d'une société, d'une caste qui s'effondrait : la luxure, le raffinement, l'un et l'autre ont su la décrire, en l'écrivant, ou en la dessinant mais eux aussi ont su la vivre. Syd Barrett et sa beauté fantomatique, Kevin Ayers et son exhibitionnisme dévergondé, David Bowie et sa bisexualité « cultivée » : les personnages-acteurs se mettent en place pour donner le spectacle ; le rock est le lieu, l'instant, dans lequel ce théâtre se joue. David Bowie dira : « Ce qu'exprime la musique peut être sérieux, mais en tant que média, elle ne doit pas être analysée ou prise trop au sérieux. Elle devrait être le clown, le « Pierrot média ». La musique est le masque qu'emprunte le message. La musique, c'est Pierrot, et moi l'interprète, je suis le message. » — PAUL ALESSANDRINI.

Kevin Ayers, ancien Soft Machine, l'excentrique, l'exhibitionniste à la recherche de l'amitié.





Neil Young s'inscrit dans la lignée des chanteurs folk américains traditionnels, à l'encontre desquels son style personnel semble parfois se diriger. Des sujets comme l'amour, la solitude, le voyage, qui reviennent très souvent dans les chansons de Young, s'apparentent en ligne directe aux grands thèmes du patrimoine musical folklorique américain. Plus proche des baladins et, d'une certaine manière, des vieux bluesmen, que des « inventeurs d'histoires », il a su parfaitement assimiler des styles différents et néanmoins populaires, ce qui est une des raisons de son immense succès — voir celui de ses comparses Stills, Nash et Crosby.

Notre choix a porté ici sur quatre compositions, chacune prise dans l'un de ses albums. On retrouvera à travers elles une certaine identité dans l'écriture ; le talent de Neil Young est bien trop égal, bien trop fidèle à lui-même pour que l'on puisse s'aviser de déceler des différences de degrés, des chansons « plus ou moins » bonnes. On soupçonne quelque truc, un procédé quelconque fait pour ne pas décevoir l'auditeur, pour bien lui mettre dans la tête une image « Neil Young », chanteur poète vaguement maudit, visionnaire, un je ne sais quoi susceptible de plaire au narcissisme des freaks. Il n'y a rien qui flatte plus Narcisse que d'écouter les malheurs d'un autre lui-même. Quelqu'un en qui il retrouve un miroir, en qui il puisse s'identifier à défaut de s'incarner. Tel apparaît, hélas ! trop souvent un chanteur comme Neil Young, à travers les louanges dont il est l'objet... consentant, il faut bien le dire. Et pourtant, cet extraordinaire pouvoir de séduction ne serait rien s'il n'apparaissait à travers des textes et une musique d'une rare qualité. Qualité de poète, en tout premier lieu, qui sait comprendre, et donc se comprendre. Peindre et se peindre. Qui connaît le charme des mots et sait en user, qui connaît le cœur des hommes et peut le toucher. — ALAIN DISTER.

Paroles reproduites avec l'aimable autorisation des Éditions Broken Arrow/Cotillon.

THE LONER

He's the perfect stranger
Like a cross of himself and a fox.
He's a feeling arranger
And a changer of the ways he talks.
He's the unforeseen danger.
The keeper of the key in the locks.
If you see him on the subway,
He'll be down at the end of the car
Watching you move
Until he knows who you are.
When you get off at your station
Alone
He'll know that you are.
There was a woman he knew
About a year or so ago.
She had something that he needed
And he pleaded with her not to go.
On the day that she left
He died
But it did not show.
Know when you see him
Nothing can free him.
Step aside.
Open wide.
It's the loner.

LE SOLITAIRE

Il est le parfait solitaire
Comme le croisement de lui-même et
[d'un renard.
Il arrange les sentiments
Et change ses façons de parler.
Il est le danger imprévisible,
Le gardien de la clé dans la serrure.
Si vous le voyez dans le métro,
Il sera tout au fond de la voiture
Vous regardant bouger
Jusqu'à ce qu'il sache qui vous êtes.
Quand vous descendrez à votre station
Seul
Il saura ce que vous êtes.
Il y avait une femme qu'il connaissait
Il y a environ un an ou deux.
Elle avait quelque chose dont il avait
[besoin
Et il la supplia de ne pas partir.
Le jour où elle le quitta
Il mourut
Mais cela ne se vit pas.
Sachez quand vous le voyez
Que rien ne peut le libérer
Écartez-vous.
Ouvrez en grand.
C'est le solitaire.

Extrait de « Neil Young », Reprise 44.059
(dist. Kinney).

SOUTHERN MAN

Southern man, better keep your head,
Don't forget what your Good Book said,
Southern change gonna come at last.
Now your crosses are burning fast.
Southern man,
I saw cotton and I saw black.
Tall white mansions and little shacks,
Southern man, when will you pay them back,
I heard screaming and bullwhips cracking
How long? How long?
Lillie Bell, your hair is golden brown,
I've seen your black man coming 'round,
I swear by God I'm gonna cut him down,
I heard screaming and bullwhips cracking.
How long? How long?

HOMME DU SUD

Homme du Sud, tu ferais mieux de
[garder toute ta tête,
N'oublie pas ce que la Bible a dit,
Un changement dans le Sud va enfin
[venir.
Aujourd'hui, tes croix brûlent vite,
Homme du Sud.
J'ai vu du coton et j'ai vu du noir,
De grandes villes blanches et des petites
[huttes,
Homme du Sud, quand les paieras-tu de
[retour,
J'ai entendu crier et craquer les fouets
[à bœufs
Combien de temps? Combien de temps?
Lillie Bell, tes cheveux sont d'or brun,
J'ai vu ton homme noir arriver par là,
Je jure par Dieu que je vais le descendre,
J'ai entendu crier et craquer les fouets
[à bœufs,
Combien de temps? Combien de temps?
Extrait de « After the gold rush ».
Reprise 44.088.

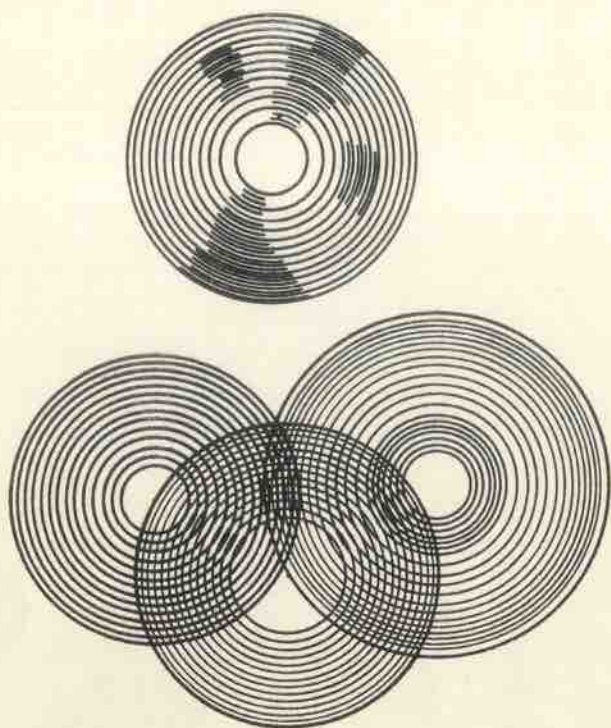
HARVEST

Did I see you in a young girls town
With your mother in so much pain?
I was almost there at the top of the stairs
With her scream in the rain.
Did she wake you up to tell you that
It was only a change of plan?
Dream up, dream up, let me fill your cup
With the promise of a man.
Did I see you walking with the boys
Though it was not hand in hand?

And was some black face in a lonely place
When you would understand?
Did she wake you up to tell you that
It was only a change of plan?
Dream up, dream up, let me fill your cup
With the promise of a man.
Will I see you give more than I can take?
Will I only harvest some?
As the days fly past will we lose our grasp
Or fuse it in the sun?
Did she wake you up to tell you that
It was only a change of plan?
Dream up, dream up, let me fill your cup
With the promise of a man.

MOISSON

Vous ai-je vue dans une ville de jeunes
[filles
Avec votre mère dans de telles douleurs?
J'étais presque là au sommet des
[escaliers
Avec ses cris dans la pluie.
Vous a-t-elle éveillée pour vous dire
Qu'il s'agissait seulement d'un
[changement de programme?
Rêvez, rêvez, laissez moi emplir votre
[coupe
De la promesse d'un homme.
Vous ai-je vue marchant avec les
[garçons
Bien que ce ne fut pas la main dans la
[main?
Et y avait-il un visage noir dans un
[endroit solitaire
Lorsque vous deviez comprendre?
Vous a-t-elle éveillée pour vous dire
Qu'il s'agissait seulement d'un
[changement de programme?
Rêvez, rêvez, laissez moi emplir votre
[coupe
De la promesse d'un homme.
Vous ai-je vue me donner plus que je
[ne peux recevoir?
En moissonnerai-je seulement?
Comme les jours s'envolent
[perdrons-nous notre emprise
Ou la fondrons-nous dans le soleil?
Vous a-t-elle éveillée pour vous dire
Qu'il s'agissait seulement d'un
[changement de programme?
Rêvez, rêvez, laissez moi emplir votre
[coupe
De la promesse d'un homme.
Extrait de « Harvest ». Reprise 54.005.



disques hors étoiles

ALLMAN BROTHERS BAND

EAT A PEACH. Ain't wastin' time no more. Les Brers in A minor. Melissa. Mountain jam. One way out. Trouble no more. Stand back. Blue sky. Little Martha. Mountain jam cont'd.

CAPRICORN 2 CP 0102/2 x 30 cm (import Kinney) (U x 2)

Installée à Macon, Georgie, Capricorn est une petite compagnie qui semble prendre davantage d'importance chaque mois; à son catalogue figurent déjà White Witch (groupe de rock théâtral se produisant régulièrement avec Alice Cooper), Maxayn (formation West-Coast assemblée autour de l'ex-Ikette Paulette Parker), Wet Willie (rock'n'roll band de l'Alabama maintes fois comparé aux Stones), Johnny Jenkins (ancien leader des Pinetoppers dans lesquels se révélait Otis Redding), l'excellent Cow-boy, unique exposant d'un country-rock floridien, Livingston Taylor, son frère Alex et l'Allman Brothers Band, fer de lance du rock-blues sudiste... L'ABB dont le quatrième

album, intitulé « Eat A Peach » (Mangez une pêche), sort ce mois-ci; « dédié à un frère » comme l'annonce, presque discrètement, la superbe pochette aux tons pastels... Ce frère, vous ne l'ignorez pas, est mort par une nuit de l'automne dernier, le crâne fracassé contre un camion; mort de s'être laissé jeter à bas de sa seconde passion, la moto... Il s'appelait Duane Allman, ses amis le surnommaient « Skydog » et nous qui ne le connaissions que bien imparfaitement le retrouvons sur ce double album: il est en effet présent sur chacune des faces exceptée la première qui fut enregistrée fin 71 aux Criteria Studios de Miami; « Ain't wastin' time no more », l'étonnant « Les Brers in A minor » et « Melissa » occupent cette première face, prouvant de manière éclatante que la disparition de Duane Allman ne signifie en aucun cas la fin de l'ABB; car si la renommée de « Skydog » dépassait de beaucoup celle de ses compagnons, il n'en allait pas de même de son talent seulement un peu plus mûr que celui des cinq autres; et l'on peut aujourd'hui (faut-il s'en réjouir?) vérifier cette assertion en écoutant le gita-

riste Dicky Betts discourir fort brillamment avec le pianiste-organiste-chanteur Gregg Allman, les deux hommes s'appuyant sur la rythmique d'exception que forment Berry Oakley, bassiste hargneux, avec les percussionnistes Butch Trucks (drums, timbales, gong, vibraphone) et Jai Johanny Johanson (drums, congas)... L'ABB ne disparaîtra pas, ce qui est heureux, mais il lui manquera désormais une couleur que seul peut-être Duane Allman était en mesure de lui offrir, une couleur que l'on retrouve une fois encore avec joie dans la partie « live » de « Eat A Peach » où ont été réunis « One way out » (de Sonny Boy Williamson), « Trouble no more » (de Muddy Waters) et la prodigieuse « Mountain jam », inspirée d'un thème de Donovan, qui couvre la totalité des faces 2 et 4; « Mountain jam », avec la guitare de Duane Allman appelant longuement celle de Dicky Betts... La suprême habileté de Gregg Allman, la profondeur étonnamment « churchy » des sonorités de son orgue... La souplesse féline des deux batteurs, Butch et J.J.J., se lançant tout à coup dans l'exposé d'une technique qui, pour être sans failles, n'en a pas moins su rester superbement primaire... Duane, encore, inlassable catalyseur d'un orchestre qui, avec le J. Geils Band, compte aujourd'hui parmi les plus talentueux de ceux auxquels les deux premiers albums de Paul Butterfield aient ouvert la voie... Duane, au sortir de sa course rageuse dans les forêts du rythme: « Skydog » apaisé pour mieux ciseler ces phrases limpides comme les eaux des petites rivières de Georgie. Et l'on mord, pour la dernière fois déjà, dans la pêche bien juteuse que nous offre l'Allman Brothers Band, orchestre de blues dans lequel tous les hommes sont frères et les musiciens égaux... — YVES ADRIEN.



BARNEY WILEN

MOSHI. Moshi. Guildes song to Binkiri. Gardenia devil. 14 temps. Bamako koulakar. Africa freak out. Zomzibar. El hadji. Chechaoun. Tindi abalessa. El hadji. Balandji in bobo. Sannu ne ghniyo. El hadji. SARAVAH 10.028/29 — 2 x 30 cm (dist. Discodis)

Moshi consacre le retour de Barney Wilen. Le saxophoniste « prodige », celui qui après avoir joué au côté de Miles Davis, après avoir participé à l'expérience du free jazz avec notamment une œuvre « Lorenzo Bandini » (bruits de voiture, projections entourant les musiciens), après avoir été un des défenseurs, à la manière d'un Steve Marcus aux États-Unis, du free-rock (cf. Dear Prof Leary-MPS) devait partir pour un long voyage à travers l'Afrique. Il accordait, il y a maintenant trois ans une interview à Philippe Constantin pour Rock and Folk; il y expliquait le but de son voyage. Avec un magnétophone Nagra, son saxophone, il devait pendant de nombreux mois visiter des tribus africaines, enregistrant des musiques folkloriques, jouant avec les musiciens.

Moshi, ce double album est le bilan musical de ce périple, de ce qui est aussi un retour aux sources de la musique de jazz pour Barney Wilen. Le disque en effet se présente comme un montage sonore: les voix, les chants enregistrés qui préludent chacune des pièces musicales, servent de mise en situation, de thèmes à partir desquels l'orchestre réuni par le saxophoniste joue, improvise. Le pianiste Michel Grailler, le guitariste Pierre Favre, Christian Trisch à la basse, Didier Leon aux percussions et Micheline à la batterie viennent soutenir la sonorité fluide, chaude du saxophone. Ce qui était une expérience devient une œuvre dont le prétexte/noyau est l'Afrique, son folklore, sa culture. Barney Wilen parti à la recherche de sa vérité semble avoir trouvé un nouveau terrain fertile pour s'exprimer. A la manière d'un Gato Barbieri qui avec Phoenix effectue un retour aux sources de sa musique et produit une œuvre chaleureuse, Barney Wilen avec Moshi a trouvé l'élément de base essentiel pour aller de l'avant: LE RYTHME, LE FOLKLORE, et cela en Afrique. Il saura ainsi situer sa musique sans la rendre exotique, des chœurs féminins venant même souligner certains passages.



Ce disque marque le nouveau départ de Barney Wilen qui présente sur scène Moshi, avec les mêmes musiciens que ceux qui participèrent aux séances d'enregistrement, avec des bandes enregistrées: Moshi est devenu synonyme de voyage, c'est peut-être devenu aussi le nom d'un nouveau groupe. — PAUL ALESSANDRINI.

PAUL SIMON

1° THE PAUL SIMON SONGBOOK. I am a rock. Leaves that are green. A church is burning. April come she will. The sound of silence. A most peculiar man. He was my brother. Kathy's song. The side of a hill. A simple desultory philippic. Flowers never bend with the rainfall. Patterns.

CBS 62.579/30 cm

2° PAUL SIMON. Mother and child reunion. Duncan. Everything put together falls apart. Run that body down. Armistice day. Me and Julio down by the schoolyard. Peace like a river. Papa hobo. Hobo's blues. Paranoïa blues. Congratulations.

CBS S 69.007/30 cm (B)

Huit ans environ séparent la parution de ces deux disques, et CBS-France a eu la bonne idée de combler enfin une importante lacune en sortant le « Paul Simon Songbook » original de 1964 (qui jusqu'à présent n'était disponible chez nous qu'en importation), en même temps que le vrai nouvel album de Paul Simon, récemment annoncé dans « R & F » (cf. interview, N° 61, et imports Giyaudan, N° 62). Pour ceux qui ne connaissaient pas le « songbook » (un classique s'il en fut), la simultanéité des deux parutions sera une aubaine, car la découverte de l'un éclaire l'autre. Presque toutes les chansons contenues dans le « songbook » furent reprises par la suite dans différents albums de Simon &

Garfunkel; il est donc intéressant de faire la comparaison avec les versions originales, que Paul avait enregistrées seul avec sa guitare acoustique. Deux de ces chansons (« He was my brother » et « The side of a hill ») avaient été écrites par Paul Kane, tandis que toutes les autres étaient dues à la plume de Simon. Dans le texte de la pochette, l'auteur reconnaissait avec beaucoup de franchise que plusieurs d'entre elles ne correspondaient plus à ce qu'il était alors devenu, qu'il les avait enregistrées



dans ce disque seulement parce qu'elles avaient constitué autant d'étapes importantes à une époque de sa vie. Il n'empêche qu'elles étaient interprétées avec énormément de fougue et de sensibilité dans la voix et un jeu de guitare déjà extrêmement fin et brillant, boursé d'inventions et pas un seul instant lassant. Huit ans plus tard, elles n'ont nullement vieilli et s'écoulent toujours avec un égal plaisir. Mais il est temps d'aborder quand même « Paul Simon ». Dès les premières mesures de « Mother and child reunion », on constate que la voix est devenue plus discrète, que la diction s'est affinée depuis les débuts. Cela est encore plus évident dans « Duncan » (ballade réminiscente du style de « The boxer » — et c'est un compliment), ou dans le bluesy « Peace like a river ». Du point de vue instrumental, c'est un chef-d'œuvre d'invention et de délicatesse: rien n'est laissé au hasard, et la moindre intervention extérieure, que ce soit celle de Los Incas dans « Duncan », de l'harmonica basse (Charlie McCoy) dans « Papa hobo », de Stefan Grossman



(guitare bottleneck dans le très drôle « Paranoïa blues »), ou encore le duo euphorique de la guitare de Simon avec le violon de Stéphane Grappelli, qu'il remet à l'honneur (« Hobo's blues »), est justifiée par l'ordre des chansons aux climats changeants, conférant à ce disque un équilibre et une diversité véritablement extraordinaire. Car, ceci dit à l'intention des gens que les disques de Simon & Garfunkel ont pu ennuyer parfois, ce Paul Simon n'est pas uniquement contemplatif: avec des titres comme « Mother and child reunion », « Me and Julio down by the schoolyard » et « Paranoïa blues », il démène comme un beau diable. En plus, fidèles à leur réputation, les textes, en général très courts, compacts et percutants, parfois tendres, parfois ironiques, disent l'essentiel. Paul Simon a encore des tas de choses passionnantes à nous dire, et c'est bien l'une des meilleures surprises de ce début d'année. — JACQUES VASSAL.

DAVID BOWIE

HUNKY DORY. Changes. Oh you pretty thing/Eight line poem. Life on Mars? Kooks. Quicksand. Fill your heart. Andy Warhol. Song for Bob Dylan. Queen bitch. The Bewlay brothers. RCA SF 8.244/30 cm (B)

A peine remis du choc causé par « Harvest », un autre, avec « Hunkey Dory ». Encore plus important lorsqu'il est causé par un artiste dont vous ignorez tout, ou presque. Je sais qu'il est question de David Bowie dans ce numéro. Eh bien, ce disque, il vous le faut: autant se procurer les belles choses, autant avoir chez soi la certitude de passer un moment de plénitude et de jouissance. « Hunkey Dory » en est un, pour qui est un peu agacé par la grandiloquence d'un Lennon (aïe!) ou la fadeur d'un Elton John (aïe!). Musicalement, Bowie n'est pas sans les rappeler; sa voix, par exemple, ressemble un peu aux leurs, son lyrisme romantique reste bien dans cette tradition — très anglaise au demeurant. Humainement, on le dit certainement plus pervers, dans le genre décadent, mais il semble décidément plus sain que les deux personnages cités plus haut! Doté, en plus, d'un humour féroce qui transparaît, au-delà

des mots, dans l'insolence de ses inflexions vocales (« Changes », « Oh you pretty thing » et « Andy Warhol »). Il n'ennuie jamais: sa musique est bien trop variée pour cela. Il a su présenter un disque troublant, car on ne sait plus très bien qui est, en fin de compte, David Bowie: le personnage baroque de « Changes », le jeune crooner de « Life on Mars? », le grand bonhomme de « Quicksand », le nostalgique/amoureux du Velvet Underground (« Queen Bitch »)? Ce que l'on sait de ses précédents albums ne nous aiderait que dans une faible mesure: Bowie semble avoir considérablement évolué. Il paraît même que ce LP est le plus serein de tous. Quoiqu'il en soit, et tout déréglé qu'il soit, M. Bowie sait ce qu'est la musique et a choisi des musiciens de classe pour l'accompagner, et même, l'aider à créer. Rick Wakeman, le pianiste de Yes, se distingue tout particulièrement dans « Fill your heart » — dans lequel Bowie joue également de jolies choses aux sax. Les autres instrumentistes (Michael Ronson, Woody Woodmansey), s'ils sont moins connus n'en remplissent pas moins remarquablement leur tâche. Ajoutons à cela les violons et violoncelles, qui surgissent toujours à point pour relancer la chanson (« Life on Mars? », décidément un grand morceau), grâce à des élan, qui partent verticalement, où bien à l'effacement soudain des autres instruments, qui laissent seuls les violoncelles. Bowie imite Dylan — presque une caricature, mais monotone — dans la chanson qui lui est consacrée, et fait revivre le Velvet dans ce « Queen Bitch » aux sonorités métalliques, au rythme mécanique. « The Bewlay brothers » pourrait n'être qu'une banale chanson autobiographique si, tout à coup, des voix désaccordées (par rapport à la mélodie de la chanson) ne venaient troubler le calme mélancolique de l'instant. Il serait très intéressant de voir cet Anglais à la pupille gauche plus grande que la



droite » sur scène, car il suivait des cours de mime. Cela ajouté à son physique bien plus équivoque que celui d'Alice Cooper, ajouté à sa musique, ne pourrait qu'être un spectacle des plus intéressants. « Hunky Dory » fera tache en 72, et David Bowie marquera sans aucun doute les années 70: bien peu d'artistes en sont un aussi fidèle reflet. — JACQUES CHABIRON.

GARCIA

Deal. Bird song. Sugaree. Loser. Late for supper. Spidergawd. Eep hour. To lay me down. An odd little place. The wheel.

WARNER 46.139/30 cm. Dist. Kinney (U)

Évidemment, cela devait arriver: il a fait son album solo. Comme tous les copains de la Baie. Mais à la différence de la plupart de ceux-ci, il n'y a rien perdu de ce qui ressort lorsqu'il joue avec son groupe habituel. « I »? Jerry Garcia, guitariste soliste avec le Grateful Dead, et auteur de la plupart de ses compositions, avec ses complices Lesh et Hunter. On retrouve ce dernier dans le présent album, et je ne serais nullement surpris d'apprendre que le premier nommé a quelque peu mis la main à la pâte. Cet album solo de Jerry Garcia permet d'apprécier à quel point la musique du Dead lui est redevable de la plupart de ses influences. En fait, c'est pratiquement un 8^e album du Grateful Dead que nous avons là. Outre Garcia et Hunter, le batteur habituel du groupe, Bill Kreutzmann, y participait officiellement. Philippe Garnier a relaté dans le N° 61 de Rock-et-Folk ce que peut être la vie de Jérôme Garcia, musicien, en la bonne ville de San Francisco, ces bœufs par-ci, par-là en compagnie d'amis de rencontre, dans les petits clubs de North Beach et du bas Ashbury. Il est évident que cet article est sans doute très proche des conditions dans lesquelles on a pu mettre au point la réalisation de ce disque.

A vrai dire, il s'avérerait nécessaire de le réaliser. En effet, passée la grande période des concerts dans le parc, des communautés en plein cœur du Haight, les musiciens avaient envie de se livrer à quelques entreprises qui leur tenaient depuis longtemps à cœur mais qu'ils n'avaient pu faire aboutir dans la fièvre et les tribulations où

ils baignaient alors. Parmi eux, Jerry Garcia aimait se produire avec des amis à lui, tout en s'occupant de leurs disques. Ainsi l'organiste Howard Wales, ainsi Marmaduke et son groupe, les New Riders of the Purple Sage. Ainsi son vieil ami Robert Hunter, co-compositeur depuis le temps d'Aoxomoxoa.

Avec d'autres familiers du Dead, ingénieurs du son, road managers, comme Bob et Betty, ou Ramrod, ils ont préparé un ensemble de compositions qui présentent autant d'aspects de la personnalité de Garcia, vue à travers les différentes périodes du Grateful Dead. Période « country rock », bien sûr, dans la mesure où Hunter en est largement responsable, mais aussi retour vers des choses plus anciennes — ou redécouverte de celles-ci, en même temps peut-être qu'hommage indirect à ceux qui les ont influencés. Comme cette longue introduction à la deuxième face (« Late for supper »), où l'on retrouve l'esotérisme fou de Tom Constanten, dans les sonorités électrisantes, les feed-backs qu'il aimait bien. Hommage, aussi, à d'autres musiciens, extérieurs au groupe, mais pas moins affectionnés, comme le Band (« The wheel »). N'est-il point, ce groupe, l'une des formes les plus achevées de cet art que pratique avec autant de bonheur, mais moins d'expérience, le Grateful Dead? Quelque chose ne manque pas de fasciner lorsque l'on écoute Garcia: il fut pendant un certain temps un grand admirateur de Django Rheinhardt. Il a comme lui une main droite estropiée qui l'oblige à jouer plus « vite », une musique joyeuse, qui a vaincu l'infirmité. Une affirmation que tout est possible, du moment qu'on s'en donne la peine. Telle est la personnalité de Jerry Garcia qu'il n'a sans doute point voulu tirer toute la couverture à lui, et faire « son » disque, sa chose, mais plutôt profiter de l'occasion pour, à travers un état d'esprit et un style immédiatement reconnaissables, adresser un hom-



mage amical et chaleureux à tous ceux qui l'ont aidé à construire sa musique. Une manière de parler, de s'exprimer, de vivre, qui n'est autre que ce que les hippies de l'été 67 appelait « amour ». Amour-solaire, à tous les niveaux, pour le public, et cela se remarque dans le soin apporté à chaque réalisation, celle-ci en particulier. Amour pour ses amis, qui sont aussi sa famille, et pour ses confrères, desquels il y a toujours quelque chose à apprendre. Il se dégage de la personne même de Garcia une lumière, un son juste qui compte sans doute beaucoup dans le fait que les gens le prennent pour guide, ou pour un sage qu'il est bon d'écouter. Ce que nous faisons toujours avec plaisir, en lui retournant ces bonnes vibrations qu'il nous prodigue. — ALAIN DISTER.

AMON DÜÜL II

CARNIVAL IN BABYLON. C.I.D. in Uruk. All the years 'round. Shimmering sand. Kronwinkl. Tables are turned. Hawknose harlequin. UNITED ARTISTS UAS 29.327/30 cm (B)

Ou: de la vanité du Beau. On a souvent comparé Amon Düül à des groupes planants tels que le Pink Floyd, mais c'est bien plutôt à l'Airplane que fait penser ce nouvel album, peut-être en raison de l'importance de la chanteuse Renate Knaup-Krötenschwanz et d'une musique qui semble avoir été construite en fonction des possibilités (limitées) de sa voix. Le groupe s'est attaché ici à réaliser une œuvre sans brisures, mélodieuse, agréable. Il ne parvient malheureusement pas à éviter souvent le piège de la mièvrerie, mièvrerie surtout apparente au niveau du chant (« C.I.D. in Uruk » en est un exemple). Rarement, trop, en dépit de fonds sonores remarquablement construits dans l'élaboration desquels la guitare de Chris Karrer et la basse de Lothar Meid (enregistrée « en avant ») jouent un rôle mélodique prépondérant sans parvenir à enrichir autant qu'il le faudrait des compositions trop aimables. La seconde face est un peu supérieure, sans être pourtant entièrement satisfaisante — Amon Düül nous a dans le passé donné le droit d'être exigeants. Plus musclée de peine, elle met de nouveau en relief un guitariste manifestement très inspiré par les grands de la West Coast et



un bassiste toujours très présent. « Kronwinkl » ou « Tables are turned » sont de pâles morceaux, le second traversé des jolies sonorités des guitares électriques et acoustiques mêlées mais une fois encore affadi par les interventions d'une chanteuse qui manque singulièrement de métier et de flamme: seuls les passages vocaux à l'unisson, une fois encore très réminiscent du duo Slick-Kantner, permettent au morceau de prendre l'ampleur qui lui manque par ailleurs. La meilleure preuve en est le dernier morceau, « Hawknose Harlequin », à coup sûr le meilleur de l'album, œuvre collective dans laquelle n'intervient pas Renate. Tout à coup, on retrouve le vrai visage d'Amon Düül, beat épais, stridences du violon, voix âpre, musique libérée enfin d'arrangements par trop contraignants, remarquable solo de guitare. Là, et seulement là, Amon Düül justifie tous les éloges qui lui ont été adressés et démontre qu'il est un grand groupe, capable de créer un climat profondément original et prenant. Par chance, « Hawknose Harlequin » est si long qu'il occupe presque toute la seconde face. Tout de même, on espérait un disque d'une autre dimension. — PHILIPPE PARINGAUX.

COMMANDER CODY & HIS LOST PLANET AIRMEN

OZONE. Back to Tennessee Wine do yer stuff. Seeds and stems (again). Daddy's gonna treat you right. Family bible. Home in my hand. Lost in the ozone. Midnight shift. Hot rod Lincoln. What's the matter now? 20 flight rock. Beat me daddy eight to the bar. PARAMOUNT CO6493.120/30 cm (dist. Pathé Marconi) (U)

CAMBON MUSIQUE

GUITARES
AMPLIS
BATTERIES
EFFETS SPÉCIAUX

Disques POP
et VARIÉTÉS

SONOS
ORGUES

Disques Classiques

49, rue Cambon
PARIS-1^{er}

Tél.: 742.93.57

Neuf et Occasions
Réparations - Révision

Location AMPLIS et SONOS
sur références

LE NOUVEL ORGUE CARAVAN GEM !!



Vibrato - Prise pour ampli
auxiliaire, entrées boîte de
rythmes et casque d'écoute.
Prise pour pédale de volume.

un véritable orgue professionnel
avec 16' 8' et 4', basses séparées et
ampli de 20 w pour 1150 f
et toujours
le Jumbogem pour 1495 f

Documentation sur demande

GAFFAREL MUSIQUE

18 bis, rue de Bruxelles, Paris-9^e

Téléphone: 874.40.03

3, rue Guy-Mocquet, Marseille-1^{er}

Téléphone: 16 (91) 48.34.24

A propos de Pathé, disons tout de suite que ce disque n'était pas sur les listes de promotion et qu'il a fallu vraiment insister pour l'avoir. C'est, bien entendu et comme par hasard, l'un des rares dont on a vraiment envie de parler. Ce n'est pas tous les jours que la rock music peut vous faire rire et là, le seul nom du groupe vous fait envisager la vie d'un côté plus limpide. Limpide comme l'ozone, justement, ce gaz qui est du super-oxygène. Vous en respirez un peu et tout va mieux, l'air devient pur. Si la pop était de l'air — à supposer que —, « Ozone » agirait de la même façon: une bonne bouffée de fraîcheur. Pour nous, qui la respirons à longueur de journée, cette pop, mon brave monsieur, la musique de Commander Cody est une joie infinie.

Sur la West Coast, on parle de Cody depuis fort longtemps, mais le groupe ne se décidait pas à enregistrer, ni même à signer avec une maison de disques. C'est chose faite, et Paramount a dû lâcher un gros paquet pour que les huit Hommes de la Planète Perdue consentent à commercialiser leur enthousiasme. Ils ont bien fait: nous qui ne les verrons certainement jamais, nous pouvons au moins les entendre. Entendre et se délecter de ces Eddie Cochran/Johnny Cash/Flying Burrito Brothers de 1972 qui swinguent à la folie, on ne peut plus décontractés, et tellement heureux de le faire! Il y a de la steel guitar partout, des notes de guitare qui ne cessent de s'envoler, partant du bas pour aller dans l'éther, en deux secondes, des coups de batterie bien clairs, bien précis, des chansons qui galopent, et un piano qui tangué. Et, comme c'est bizarre, on dirait le Grateful Dead, parfois. Et si c'était cela, la musique californienne, la musique de la West Coast? Et si l'acid-rock-psychedelique n'avait été qu'un incident de parcours? Et si on en reparlait, un jour? — JACQUES CHABIRON.



CAN

TAGO-MAGO. Paperhouse. Mushroom. Oh Yeah. Aumgn. Hallelujah. Peking O. Bring me coffee or tea. UNITED ARTISTS UAS 29.211/12 X — 2 x 30 cm (Import Liberty)

Après Amon Düül, dans une moindre mesure Faust, un nouveau témoignage sur le son allemand: le double album de Can. C'est là sans conteste la nouvelle révélation du rock européen. Violence, démesure, fantastique, expressionnisme. C'est le second disque de ce groupe de Cologne, qui marque la rencontre de toute une tradition musicale germanique avec le rock. S'y ajoute l'expérience des recherches électro-acoustiques de la musique contemporaine: la plupart des musiciens de Can ont travaillé avec Stockhausen, ont étudié ses œuvres et celles de Bérol. Moins lyrique que celle d'Amon Düül, la musique de Can est sans doute plus hypnotique encore, avec son rythme incantatoire, répétitif. On retrouve le même désintérêt pour la performance individuelle de technique instrumentale, et par contre l'élaboration d'un son spécifique de groupe: une folie glacée, obsédante, cruelle. Une musique de l'inconscient qui a besoin, pour s'exprimer, d'une profondeur de champ, d'espace, et de temps.

On retrouve, ce qui est une constante de tous ces groupes à « l'avant-garde », les morceaux longs, qui seuls peuvent, grâce à l'étirement du temps, permettre l'installation d'un climat et une succession de formes mouvantes. Les troisième et quatrième faces sont, elles, directement électro-acoustiques, avec notamment un travail en studio sur le son. Le caractère hypnotique de cette musique n'est pas sans rappeler à la fois le Velvet Underground (cf. Mushroom) et le Grateful Dead (Oh yeah): même intensité trouble, même plongée délibérée dans l'univers du son, avec une sorte de pesanteur qu'accentue le jeu de la batterie. C'est-à-dire que, contrairement à Amon Düül, on est très loin de la musique « spatiale » du Pink Floyd. « Monster Movie », le premier album du groupe (en vente chez Music Action, 15, Rond-Point de l'Odéon) enregistré il y a deux ans, proposait avec plus de force encore cette musique orgiaque, souterraine et torturée, avec notamment les éruptions, le travail sur le souffle, la respiration du vocaliste chanteur noir américain, Malcolm Money, qui depuis



a quitté le groupe et fut remplacé par un Japonais, Diamo, pour Tago Mago. Sans complexe, en proclamant le pouvoir subversif d'une a-culture musicale, le rock allemand montre la voie, celle d'une musique éclatée, vibrante, comme en témoigne « Hallelujah »: musique ouverte, spontanée, orgasme sonore. Orgue, basse, guitare et batterie s'emploient à créer un son cruel qui, suivant l'expression de l'organiste, est « le paramètre de la conscience ». « Tago Mago » est le grand disque d'un très grand groupe qui vient s'opposer à toutes les conceptions musicales « petites bourgeoises » qui affectent le rock. Après Amon Düül, découvrons Can, successeur des grands groupes américains. — PAUL ALESSANDRINI.

GONG

CAMEMBERT ÉLECTRIQUE. Radio Gnome. You can't kill me. I've bin stone before. Mister long shanks: O mother; I am your fantasy. Dynamite: I am your animal. Wet cheese delirium. Squeezing sponges over policeman's heads. Fohat digs holes in space. Tried so hard. Tropical fish; selene. Gnome the second. BYG 529.353/30 cm (T)

Enfin le disque du Gong. Depuis le temps qu'on les voit un peu partout sur les routes de France, sans pouvoir garder un petit souvenir de leur passage. Aussi, il est peut-être bon de rappeler brièvement ce que furent leurs autres albums: « Magick brother », d'abord, avec des tas de musiciens très bien, comme Barre Phillips, Dieter Gewissler, Burton Greene, Daniel Lalou... (BYG 529.305). Et puis « Banana Moon » (BYG 529.345), avec encore des gens extra: Maggie Bell, Robert Wyatt, Gary Wright, Archie Legget... Et puis il y eut quelques musiques de films, dont celle de « Conti-

mental Circus », chroniquée plus loin. Et des choses dont on aime moins se souvenir, parce qu'elles avaient par trop un aspect alimentaire... Et enfin, un disque à part entière, un album du Gong, groupe que nous connaissons bien maintenant, à travers ses tournées dans les MJC. C'est cette musique, précisément, qui nous est servie ici. L'évolution depuis les premiers pas du groupe il y a trois ans est maintenant clairement définie dans ses aspects rock. Il s'est progressivement dégagé de ses influences soft-machinesques et électro-niques pour offrir aujourd'hui quelque chose de fort, une attaque plus précise, un sens de l'humour tranchant, accessible à tous, sans pour autant tomber dans la gauloiserie bien de chez



nous. Causticité mise au service d'un certain engagement dans « ce qui se passe en France » et qui fait que le Gong est accueilli partout avec chaleur, comme le dispensateur des bonnes vibrations, celui qui peut comprendre et partager. La musique elle-même n'est pas exempte de ces reflets, reflets d'une attitude envers le public, en même temps que d'une vie communautaire personnelle, sans doute propre à faciliter les échanges, la communication. L'influence de Daavid Allen, très forte dans les premiers albums, et jusqu'à « Banana moon », a su s'intégrer à celle des autres musiciens, en particulier Christian Trisch et Didier Malherbe. La simplicité du premier, dans des morceaux comme « Mister long shanks », « Dynamite », « Tried so hard », a sans doute été pour beaucoup dans la façon dont le groupe a pu envisager son orientation, plus « pop », plus accessible à tous les publics. Intégration, synthèse, des divers éléments du groupe, catalysés en quelque sorte par le couple Allen-Smyth. Deux personnalités certes différentes, l'un apportant, avec la complicité de Malherbe, la note volontairement farfelue de musiciens-bateleurs, émergeant de quelque bas-fond et traînant avec eux leur rire, sarcastique, bizarre... et l'autre, planante,

éthérée, voix distordue, écho-tique, prolongeant les pensées du groupe en un amalgame flottant, par la grâce d'une machine assez compliquée, le « Space whisper ». Un monde de lutins rieurs, qui se laissent prendre aux jeux de la magie et des choses bohémiennes, pour mieux nous surprendre. — ALAIN DISTER.

GONG

CONTINENTAL CIRCUS. Blues for Findlay. Continental Circus world. What do you want? Blues for Findlay. PHILIPS 6.332 033/30 cm (U)

Musique du film du même nom, réalisé par Jérôme Laperrouzaz. Une histoire de courses motocyclistes (voir ailleurs l'interview par Ph. Kœchlin). Une histoire dure, pour laquelle le Gong a fait une musique appropriée: blues hachés, longs comme une course, bruits de moteurs, restitution du brillant carnaval des circuits de vitesse, les couleurs en moins (pour cela, voir le film). Gilli Smyth a composé à cette occasion quatre morceaux, sur un même thème: l'âpreté de la condition de coureur indépendant, aux petits moyens, face aux pilotes d'usine, largement soutenus financièrement. Tout au long du morceau d'ouverture, sont exposées sur un rythme lourd, obsessionnel, la hargne, la volonté, la ténacité de Findlay, sans cesse à la poursuite de son éternel et invincible adversaire, Giacomo Agostini. Thème-poursuite, où le héros jamais ne rejoint son ennemi, et remet toujours en question, à chaque nouvelle course, l'idée qu'il ne peut vaincre avec les moyens dont il dispose. « Tu me vois, Agostini?/Tu me vois, Agostini?/J'arrive derrière toi.../Je t'aurai plus tard/Je serai le coureur le plus rapide ». Et puis à chaque nouvelle course, heureux quand même d'avoir pu terminer. Et de bâtir l'espoir qu'un jour, peut-être, si « lui » casse... Ce disque arrive à point, d'abord pour prouver, s'il en était encore besoin, que le Gong est un excellent groupe de rock and roll, l'un des plus originaux qui soient. Peut-être, comme Findlay, manquant des soutiens nécessaires et de ce je ne sais quoi dont certains individus savent user pour « se » vendre mieux que d'autres, courent-ils après cette consécration qui leur revient. « Gotta be the best rock and



roll band in the world... ». Et puis, cet album, enregistré en 70, permet de mesurer l'évolution du groupe jusqu'à la sortie de « Camembert électrique » et d'apprécier les talents de solistes de Daavid Allen — guitare, et Didier Malherbe — saxes, très bien soutenus par le vrombissement lourd de la basse de Trisch. — ALAIN DISTER.

TEMPTATIONS

SOLID ROCK. Take a look around. Ain't no sunshine. Stop the war now. What it is? Smooth sailing from now on. Superstar. It's summer. The end of our road. GORDY G 961 L/30 cm (import Pathé)

THE INDISPUTED TRUTH

FACE TO FACE WITH THE TRUTH. You make your own heaven and hell right here on earth. What it is? Ungena za ulimwengu. Superstar. Take me in your arms and love me. Don't let him take your love away from me. What's going on. GORDY G 959 L/30 cm (import Pathé)

La firme Tamla Motown et ses nombreuses dépendances pratiquent depuis toujours une farouche politique d'autarcie économique et artistique. On se perd dans les marques et les sous-marques, mais toutes les ficelles sont tirées à Detroit, par les mêmes hommes. On se perd dans les disques parce qu'ils se ressemblent tous à première vue, parce que les titres, les producteurs et les musiciens s'échangent allègrement. Cette ressemblance n'est pourtant qu'apparente, pour qui veut se plonger un peu dans l'atmosphère si particulière de ces enregistrements dont l'Amérique — noire et blanche — fait une invraisemblable consommation. C'est

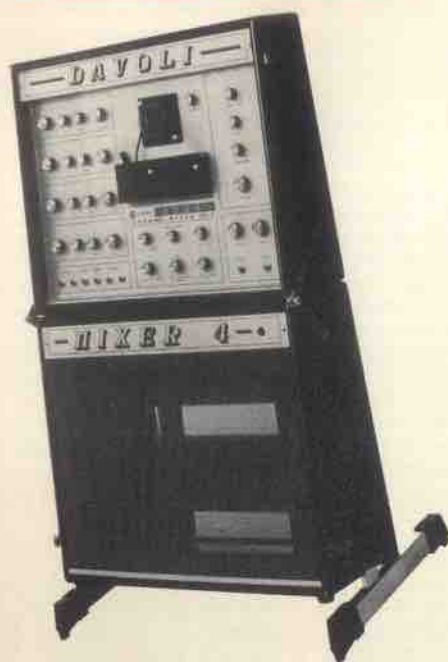
qu'il y a un son Tamla, le plus particulier qui soit, le plus reconnaissable, souvent imité mais jamais égalé, souvent imitateur mais toujours étonnamment distinct du reste. A quoi tient cette particularité? Aux studios, aux ingénieurs, aux arrangeurs, aux musiciens, à toute une organisation qui fait de Tamla la maison de disques qui ressemble à un château fortifié. Les secrets de fabrication sont bien gardés, malheur (vraiment) à celui qui tenterait de les divulguer. Personne ne quitte Tamla... Ce son dont nous parlons est sans aucun doute le plus raffiné, le plus élaboré, le plus sophistiqué qui soit, et la seule qualité de la prise de son et du mixage d'un disque Tamla est toujours une merveille en soi. Imbrication savante des sons, des couleurs et des rythmes, mariage des voix, tout un travail en studio qui n'a pas d'égal au monde. Le rôle des producteurs est évidemment absolument capital dans un tel contexte. Holland/Dozier/Holland étant sur la touche, la relève est aujourd'hui assurée par Norman Whitfield et Barrett Strong, également compositeurs d'une bonne partie du matériel de leur petite écurie personnelle. Écurie dans laquelle on trouve les « vieux » Temptations, depuis toujours piliers de Tamla, et les nouveaux Undisputed Truth dont c'est ici le second album. Les premiers sont cinq hommes, les seconds deux femmes et un homme. Mais les recettes sont les mêmes: un r'n'b sophistiqué à l'extrême dont on ne comprend pas très bien par quel miracle il garde ses qualités fondamentales sous une avalanche d'arrangements tous plus parfaits les uns que les autres. On nous avait tellement dit que la musique nègre ne valait que par sa joyeuse spontanéité et sa totale vérité d'expression... Il n'est plus ici question de vérité, puisque rien n'est naturel; il n'est pourtant pas beaucoup de choses plus excitantes que les tempos maison, que le son des guitares (Dennis Coffey tient la lead le plus souvent — à noter que la liste des musiciens figure sur



l'album des Tempts, ce qui est un évènement dans l'histoire de la marque), que les figures immuables de bassistes considérés à juste raison comme les meilleurs du monde, que le foisonnement sonore minutieusement organisé que l'on entend avec une précision absolue, chaque instrument distinctement, derrière les chanteurs. Et quand ces chanteurs sont Melvin Franklin, Richard Street, Dennis Edwards, Damon Harris et Otis Williams... Cinq voix (ou trois pour UT) parfaitement complémentaires, douces et puissantes (entendez l'extraordinaire « Ain't no sunshine » des Tempts ou le super swinguant « Superstar » de UT). S'il est vrai que les albums de Motown ont parfois tendance à tomber dans une préciosité énervante (énervante parce que tous les chanteurs de la marque sont exceptionnels), ainsi ceux des Suprêmes, de Diana Ross, des Jackson Five, ce n'est certainement pas le cas pour ce que produisent des artistes (aussi méconnus en France qu'ils sont talentueux) tels que les Temptations, Undisputed Truth, Marvin Gaye, Stevie Wonder, Smokey & the Miracles et bien d'autres. Ces deux albums sont tout à fait exceptionnels. — PHILIPPE PARINGAUX.

JETHRO TULL

THICK AS A BRICK. CHRYSALIS. CHR 1.003/30 cm (Dist. Kinney) (B) Il y avait un moment que Jethro Tull ne nous avait gratifiés de sa production. En fait, rien pratiquement depuis « Aqualung ». A l'époque, cet album annonçait une tendance nouvelle dans les compositions du groupe, tendance qui se manifestait surtout par un développement vers des formes d'écriture plus amples, davantage tournées vers une conception d'album-opéra, avec un thème central, plutôt que des morceaux courts, sans lien apparent les uns avec les autres. « Thick as a brick » se présente comme le prolongement, l'éclosion même, des aspects envisagés dans « Aqualung ». Suite sans rupture, l'album semble concrétiser la synthèse de tous les courants qui ont jusqu'à présent façonné le style de Jethro Tull. On ne manquera pas, en effet, de relever les influences classiques inévitables lorsque l'on aborde le domaine d'œuvres



Sono 110 W écho : 3 290 F.



Enceinte basse 70 W : 800 F.
2 corps basse 70 W : 1 810 F.

DAVOLI

FRANCE

SÉRIE "EQUALIZER"

- ★ Suppression du Larsen en sono.
- ★ Son "à la demande" sur ampli.



Trois corps soliste 70 W : 2 640 F.
Trois corps basse 70 W : 2 430 F.

**UN RAPPORT
QUALITÉ/PRIX
INÉGALÉ**

Ampli basse 70 W : 1 020 F.

Enceinte 40 W basse : 710 F.



Enceinte 70 W soliste : 720 F.
2 corps soliste 70 W : 1 940 F.

Ampli 70 W revers.
distorsion écho : 1 220 F.

Consultez votre revendeur

DAVOLI FRANCE - GM - S.A.

3, rue Guy-Mocquet
MARSEILLE-1^{re} - Tél. : 48-34-24

EGFP - PARIS - MP



comme celle-ci. Elles semblent d'ailleurs être ici prédominantes, rappelant par moments des adaptations réussies du genre ELP.

Le groupe a énormément gagné en cohésion : chacun de ses éléments peut maintenant s'exprimer sans trop souffrir du leadership de Ian Anderson, lequel sait très bien laisser parler ses acolytes lorsque cela s'avère nécessaire. L'ensemble flûte-guitare-orgue joue parfaitement « de concert », ce qui contribue pour une large part à cet aspect enlevé, très vif, qui fait le caractère attrayant de cette composition. Sans doute, la personnalité du flûtiste est pour beaucoup dans ce qui ressort de cohérent dans le groupe. A-t-il simplement réussi à intégrer les autres solistes à son style propre — et l'impression est en effet fréquente, des autres musiciens s'étant mis à son diapason — ou recherche-t-il une forme d'intégration dans le groupe où lui-même n'est plus désormais qu'un rôle parmi les autres ? Sa démarche procède sans doute de ces deux tendances. Pour le plus grand bien de cette musique, qui apparaît aujourd'hui comme plus originale, plus proche des traditions musicales européennes que ne pouvait l'être celle des précédents albums. — ALAIN DISTER.

FERRÉ GRIGNARD

Fog trouble, I've gotta cheat ya baby. She's back. Cool it baby. Lazy John. Be my guest Lord. The muze. Chuly. chuly Mr. Fries. MOTORS MT 44.011/30 cm (Dist. Discodis) (U)

Le grand Ferré est revenu, et on se dit que les Belges ont bien de la chance d'avoir dans leurs murs un type comme lui. Nous, à part le Gong... Ferré Grignard a donc une fois de plus été happé par quelque producteur, avant de retourner

dans l'une de ses interminables balades le long des routes européennes avec quelques copains entassés dans une vieille Rolls, s'arrêtant le soir auprès d'un bouge plein de sueur et de fumée pour, après force bières trinquées avec les mineurs ou les marinières du coin, se lancer dans des blues et des skiffles en compagnie de ces vieux pochards qui traînent comme lui depuis des lustres dans tous les bars du continent et d'ailleurs. Derrol Adams en étant le plus beau fleuron. Ça doit être son troisième album, à Ferré Grignard, et il sent toujours la même odeur de fond de chopine sur un coin de table où finit de fumer une grosse cigarette du genre Celtique, avec un rien de graisse qui traîne sur les godasses posées négligemment sur la table. Le disque restitue un peu de tout cela, univers inchangé depuis la glorieuse époque des beatniks de chez Popoff, où passait et repassait « Ring ring I have got to sing ». Même enthousiasme, blues pâteux nuancé d'une certaine forme d'agressivité, invitant l'auditeur à taper du pied et des mains, même voix âpre, un peu grailleuse, des vieux thèmes du blues, amour, amitié, intimité, repassés d'un grand coup de pinceau beat pour faire plus près de nous. Beat. Comme si ces choses-là pouvaient disparaître derrière les détroques du hippisme. Grignard reste, ici, chez nous, en Europe, le gardien ou le prolongateur ou rien de tout cela



et de toutes manières il s'en fout, d'une façon de vivre, de voir les choses, qui doit beaucoup à Kerouac. Un Jack Kerouac resté sur la route, et qui a l'air de très bien s'y trouver. — ALAIN DISTER.

ALAN GERBER

ALBUM. Sigmund's blues. Lucinda. Along comes tomorrow. Ballad of Dundee. Fishing again. Big bad

sonorisation Wem

Équipe les
PINK FLOYD,
THE WHO,
JETHRO TULL,
DONOVAN,
LED ZEPPELIN,
FAMILY
AUDIENCE,
ROLLING
STONES etc...



sono sans limite de puissance de 100 à 2000 Watts (à partir de 6.000 Frs) et toujours les amplis instrument 40 et 100 Watts (à partir de 3.000 Frs) et la formidable chambre d'échos COPICAT adoptée par TRIANGLE premier groupe pop français.

IMPORTATEUR

MESSEAN - MUSIQUE

45, rue de la Monnaie, 59-LILLE

Tél. : 55.17.85

Liste des revendeurs sur simple demande

Importateur des célèbres baguettes Américaines à bout nylon « REGAL TIP »

à PARIS le matériel WEM est exposé et vendu par

CAMBON - MUSIQUE

49, rue Cambon (face à l'Olympia)

PARIS-1^{er} - Tél. : 742.93.57

Service après vente et réparations

FBT

Elettronica

NOUVEAUX AMPLIS
COMPACTS TRANSISTORISÉS



- Modèle 400 - SSG (Guitare)
40 watts réels 1.590 F. départ Paris
2 haut-parleurs haut rendement Ø 25 cm.
- Modèle 400 - SSB (Basse)
40 watts réels 1.830 F. départ Paris
1 haut-parleur spécial basse Ø 38 cm.

Importateur exclusif pour la France :

SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18^e - Tél. : 606-68-06

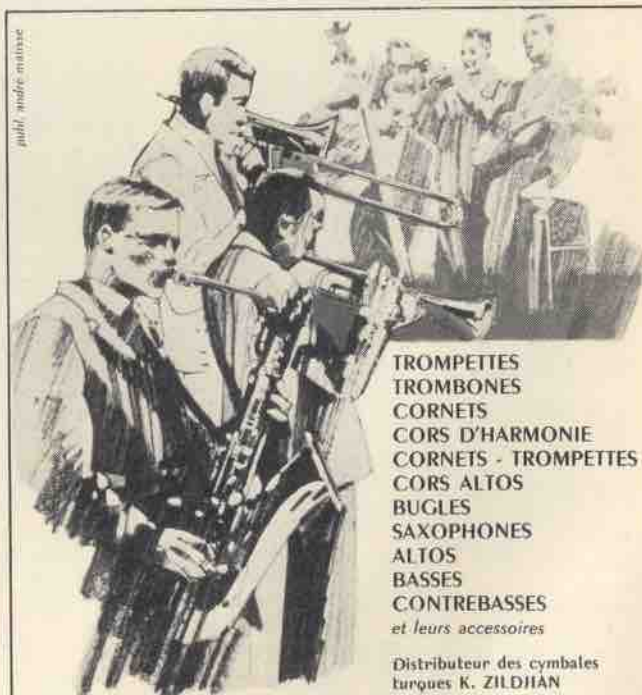
CATALOGUE FR4 ET LISTE DES
REVENDEURS SUR DEMANDE

108.A^e PARMENTIER
PARIS - XI
mois publicitaire

AMPLIS
ORGUES 85 f
la

PRIX
INCROYABLES !
??? BABY
FUZZE

ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT
OUVERT JUSQU'A 19 HEURES 45



TROMPETTES
TROMBONES
CORNETS
CORS D'HARMONIE
CORNETS - TROMPETTES
CORS ALTOS
BUGLES
SAXOPHONES
ALTOS
BASSES
CONTREBASSES
et leurs accessoires

Distributeur des cymbales
turques K. ZILDJIAN

Antoine Courtois
Paris

instruments de qualité artistique
8 RUE DE NANCY - PARIS 10^e - TÉL. 607.77.85

Momma. Jaffe's lament.
She said, he said. Henry the
Hog Farmer. To grow. No
need to hide. People to-
gether.

PHILIPS (Shelter) 6.369-105
30 cm.

Alan Gerber était, au temps où
ce bon groupe existait, l'un
des chanteurs de Rhinoceros.
Il jouait aussi du piano. Le
voici de retour, bien des mois
après, avec son premier album
solo pour Shelter, la marque de
Leon Russell et Denny Cordell
(merci à Joe Cocker, bonne
poire). Gerber est allé enre-
gistré à Memphis, et l'on
retrouve au fil des « credits »
des gens comme Steve Cropper
(ingénieur du son), Al Jackson
(dms), Duck Dunn (bs), ce qui
fait déjà tous les MGs, plus les
Memphis Horns de rigueur, plus
Michael Fonfara (o) et Danny
Weis (gt), deux anciens de
Rhinoceros, et des tas d'autres
musiciens. Le fait est qu'Alan
Gerber a utilisé tous ces gens
avec une modération remar-
quable, au compte - goutte
presque; c'est que son ex-
pression est la plupart du
temps intimiste et ne souf-
frirait pas la surcharge orches-
trale. Sa musique est assez
difficilement définissable, très
influencée par le r'n'b sans en
avoir la violence, assez in-
fluencée par le blues aussi
sans en avoir la densité. La voix
d'Alan Gerber est tout à fait
particulière, âpre, haute, na-
sillarde, pas une voix de
chanteur à priori. Pourtant, la
chaleur de ses compositions, la
constante retenue dont il ne se
départit jamais font que l'on se
laisse vite prendre à ses drôles
d'atmosphères, un peu comme
on se laisse prendre à celles de
Taj Mahal (puis-je dire ici que
c'est une honte que le dernier
album de Taj ait été expédié en
trois lignes dans cette revue?),
dont il rappelle parfois le phrasé
et les intonations (« Fishing
again »). « Album » est un
disque trop simple pour ne pas
passer inaperçu dans la pro-
duction courante des super-
gimmicks et des super-stars;
pudeur et discrétion ne sont
guère des atouts à faire valoir
aujourd'hui. Il n'empêche que
ceux qui auront la curiosité

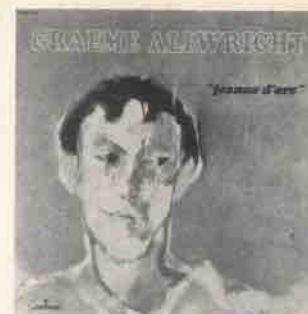


d'écouter Alan Gerber ne
risquent rien d'autre qu'une
très bonne surprise. — PHI-
LIPPE PARINGAUX.

GRAEME ALLWRIGHT

JEANNE D'ARC. Jeanne
d'Arc. Les sœurs de la misé-
ricorde. Ballade de la déses-
calade. La petite souris.
How can I possibly sing to
you. Le monde se prépare
à un grand changement.
MERCURY 6.459.104/30 cm
(U)

Au recto de la pochette de
« Jeanne d'Arc », son sixième
album, un portrait de Graeme
Allwright dont le style n'est
pas sans rappeler celui de
Dylan sur « Self-Portrait ». Au
verso, cette simple phrase : « Le
monde se prépare à un grand
changement. Veux-tu aider ?
Bénis sont ceux qui font un
saut vers l'avenir », apprise à
Pondichéry où Graeme est
retourné aujourd'hui. Depuis
la fin 68, c'est devenu presque
une tradition : Graeme part en
voyage pour six mois ou un an
dans des pays lointains (Amé-
rique du Nord, puis Centrale;
Afrique; Inde et Népal). Pen-
dant ce temps, on est sans nou-
velles de lui et le mythe se
consolide malgré la volonté et
l'acharnement qu'il met à vou-
loir lui échapper (à telle en-
seigne qu'en septembre dernier,
par exemple, le bruit courut
qu'il s'était suicidé, rien que
ça...). Et puis, au cours d'un
séjour à Paris — trop long à son
gré, trop court au nôtre —, il
passe au studio d'enregistre-
ment Philips pour livrer le fruit
de ses méditations, découvertes
et rencontres. Chaque disque
qui en résulte est toujours une
admirable leçon de rigueur,
d'humilité et de lucidité, mais
aussi le témoignage d'une
bouillonnante force intérieure.
J'espère qu'il est bien compris
depuis longtemps que l'art de
Graeme ne saurait se contenter
de l'étiquette de « folksong », ni
d'aucune autre d'ailleurs, même
si (comme c'est le cas sur
toute la première face de
« Jeanne d'Arc ») les accom-
pagnements sont dominés par
la guitare acoustique. Ceux
qui ont aimé les premiers
disques seront néanmoins
heureux de retrouver ici deux
nouvelles adaptations fran-
çaises de Cohen (« Joan of
Arc » et « Sisters of mercy »),
ainsi que, dans les trois chan-
sons originales de Graeme, son



ironie tendre et amère (« La
petite souris »), son blues
blanc qui lui colle à la peau,
avec ses incertitudes (« How
can I possibly sing to you ») et
son commentaire politique
éclairé (« Ballade de la déses-
calade »). Ce dernier trait
culmine sur la face 2, introduite
par la phrase citée au début
de cette chronique. Pendant
vingt minutes, sobrement ac-
compagné par un orgue; une
batterie, une contrebasse, des
percussions et tablas, Graeme
récite ses incantations sur le
monde occidental, tel qu'on
peut se permettre de le voir
quand on a goûté à l'Orient.
C'est un accablant portrait de
l'aliénation. Je ne peux faire
mieux, en terminant, que d'en
citer quelques bribes :
« Le monde entier désire tant
la liberté
« Mais aime encore ses
chaînes (...)
« O est-ce que vous n'avez pas
d'autre but
« Que de donner à tous une
part égale du gâteau ?
« Est-ce que vous avez enre-
gistré votre mine d'or ?
« En avez-vous calculé les
gains ? (...)
« Argent argent est le fil qui
nous relie
« Et les vivants et les morts (...)
« Parle quand tu as vraiment
quelque chose à dire... »
comme Graeme lui-même. —
JACQUES VASSAL.

LEON RUSSELL & MARC BENNO

ASYLUM CHOIR II. Sweet
home Chicago. Down on
the base. Hello little friend.
Salty Candy. Tryin to
stay live. Intro to Rita.
Straight brother. Learn how
to boogie. Ballad for a
soldier. When you wish
upon a fag. Lady in waiting.
PHILIPS 63.369 107/30 cm
(B)

Ce disque, c'est Leon Russell
avant qu'il ne devienne la

Superstar que l'on connaît
maintenant. Et la musique qu'il
contient explique peut-être
pourquoi le pianiste a décidé
de tout faire pour atteindre le
vedettariat. D'aucuns diront
sans doute qu'il s'agit là des
meilleures plages enregistrées
par Russell parce qu'elles sont
antérieures à celles qui l'ont
révélé, antérieures à cette
super-session d'où sortit
l'album « Leon Russell ». Nous
n'irons pas jusque-là; nous ne
prétendons pas que Russell
était meilleur à cette époque
(1969). En vérité, il a bien peu
changé, et il avait déjà trouvé
sa couleur, son style, ainsi
qu'en témoigne un morceau
comme « Salty Candy » où
l'on trouve un « tic musical »
qui deviendra par la suite un
gimmick russellien, que l'on
retrouve, par exemple, dans
« Dixie Lullaby ».

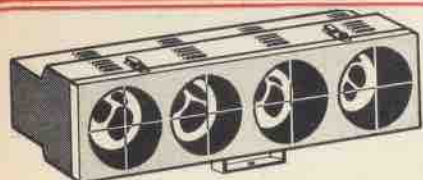
Des défauts, il y en a. Ils
existent toujours d'ailleurs,
mais le temps les a transformés
en quelque chose que l'on
pourrait appeler « la couleur »
de Leon Russell. Ces voix
étranglées qui nasillent à
outrance dans « Hello little
friend » sont les prémices de
celles de « Delta lady ». Par
contre, le grand intérêt d'un
disque comme celui-ci réside
en de remarquables parties
de piano. L'instrument est
partout présent et les arran-
gements dépouillés (il n'y a
guère que lui, une guitare et
une batterie) le mettent parti-
culièrement en valeur. Russell
est fort à l'aise dans ce style vi-
goureux — attaque très franche
qui rythme clairement ses chan-
sons. On aurait cependant
aimé entendre davantage de
sol, à la place de la guitare
sans grand intérêt, même si
elle s'intègre plaisamment. Marc
Benno se manifeste d'ailleurs
surtout au niveau des compo-
sitions, puisqu'il co-signe en-
viron la moitié des chansons.
Un bon disque, de toutes
façons. La clarté des arrange-
ments, les sonorités bien dé-
tachées plairont certainement
à ceux qui, comme moi, trou-
vaient « Shelter People » un
peu confus à ce niveau.
JACQUES CHABIRON.



PERCUSSION TOTALE



en vente chez tous les revendeurs Importateur direct/ MAJOR-CONN/ 3. rue Duperré-75-PARIS IXe/Tel. : 874 75 24



NC 1200 - Rampe de scène : 4 x 300 W
Prix : **550 F TTC**



CRAZY RYTHM I - II - III et IV
Clignoteurs électroniques à vitesse réglable 1000 W par canal

Prix TTC

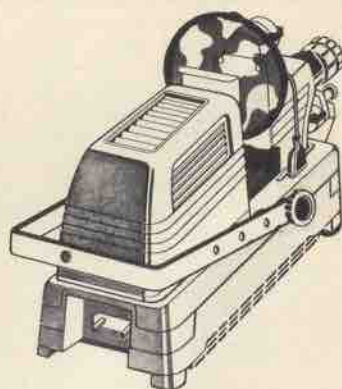
- CRAZY I** - 1 canal **196 F**
- CRAZY II** - 2 canaux battements alternés **298 F**
- CRAZY III** - 3 canaux à réglages indépendants **398 F**
- CRAZY IV** - 4 canaux chenillards **479 F**



GAMA 37 - Super projecteur de light-show à disque d'huile
Prix : **948 F TTC**



CRAZY STROB
Stroboscope de grande puissance à fréquences réglables
Prix : **697 F TTC**



SPECTROFLUX 250 W - 24 V
projecteur universel à effets spéciaux - 20 effets différents - grande luminosité avec 4 effets Prix : **2 300 F TTC**

PRODUCTIONS

J. COLLYNS

animation lumineuse

AUDIO ELECTRONIC COMPANY
67-70 RUE REGNAULT - PARIS 13^e
TEL. 336.47.61/589.36.11

IMPORTATIONS GIVAUDAN

D'abord, et c'est bien la meilleure des surprises, il y a le retour en force des EVERLY BROTHERS, dont on avait un peu perdu la trace et qui démontrent sur leur premier album pour RCA qu'il faudra encore compter avec/sur eux. Produite par Paul Rotchild, le disque est magnifique, plein d'un country-rock tendre et chaleureux, chanté à la perfection (qui en doutait?) et joué par une pléiade de grands musiciens (Delaney & Bonnie, G. Nash, J. Sebastian, D. Crosby, C. White, C. Ethridge, R. Cooder, J. Gordon, J. Barbata, S. Oldham et dix autres). Inutile de se souvenir pour aimer (« Stories we could tell » — RCA LSP 4.620).

STEVE MILLER en est à son septième album. Après la déception de « Rock Love », il s'est confié à son ancien compagnon Ben Sidran, qui a produit ce disque dont l'intention est de retrouver l'atmosphère légère et tendre du SMB des belles années. Tous ceux qui connaissent bien les premiers albums de Steve Miller saisisent la dose d'humour et de nostalgie qui imprègne ces plages mélodieuses (« Recall the beginning... A journey from Eden » — Capitol SMAS 11.022).

HOT TUNA en est, lui, à son troisième et réalise enfin pleinement ses ambitions. Tout ce que le groupe avait offert de promesses devient enfin réalité; blues acoustique ou électrique, merveilleusement joué par Kaukonen, Casady, Creach et Piazza. Débauche de swing délicat et de solos ébouriffants (rarement Kaukonen a aussi bien joué) tout au long d'un album qui consacre enfin un grand groupe (« Burgers » — Grunt FTR 1.004).

Blues encore avec le nouveau disque de JOHN LEE HOOKER, qui retrouve décidément une seconde jeunesse et mouline son boogie excitant avec une belle conviction. Au fil des morceaux, on trouve Mark Naftalin, Mel Brown et, surtout, Van Morrison qui chante

en duo avec John Lee un formidable « Never get out of this blues alive ». A entendre (« Never get out of this blues alive » — ABC BCX 736).

De DONNY HATHAWAY, on parle de plus en plus. Son nouvel album justifie amplement tous les commentaires flatteurs dont est inondé par la critique le nouveau favori de l'écurie Atlantic. Enregistré en direct, ce disque présente un chanteur chaleureux et un remarquable pianiste électrique soutenu par un orchestre impeccable (particulièrement ces fameux guitaristes que sont Cornell Dupree et Phil Upchurch). Et il y a là un instrumental d'un quart d'heure qui swingue comme il n'est pas permis (« Live » — ATCO SD 33.386).

SPIRIT est de retour, remanié puisque trois de ses membres l'ont quitté. Restent Ed Cassidy et John Locke, le noyau, entourés des deux frères Staehely (gt et bs); et le cinquième album du groupe n'est pas inférieur aux précédents, plus musclé même mais toujours traversé par cette fraîcheur qui est la marque du groupe. Spirit, en dépit de la crise qu'il a traversée (ou à cause d'elle), reste l'un des plus passionnants groupes américains (« Feedback » — Epic KE 311-75).

Rock and roll toujours, et ravageur, avec le double-album enregistré live par EDGAR WINTER et son groupe White Trash. Musique hyper-rageuse, heurtée, violente, au bord de l'hystérie parfois (une effarante version de « Tobacco Road ») mais toujours maîtrisée par le leader et ses excellents musiciens. Parmi lesquels cet extraordinaire chanteur qu'est Jerry Lacroix, Rick Derringer et, pour un morceau, le retour du grand frère Johnny. Féroce (« Roadwork » — Columbia US KEG 31.249).

Autre album attendu (trop longtemps), le second de LITTLE FEAT, ce groupe formé par les anciens Mothers Roy Estrada et Lowell George. Le rock américain doit être bien riche pour se permettre d'ignorer un groupe aussi fabuleux que celui-là. Sa musique et ses textes rappellent un peu Beefheart, mais son rock est moins morcelé que celui du Capitaine, teinté de country, bien plus immédiatement accessible. Exceptionnel (« Sailing shoes » — Warner BS 2.600).

La nouvelle œuvre de PHAROAH SANDERS, « Black Unity », est une très longue pièce contenue sur les deux faces de l'album du même nom.



Joué sur tempo ultra-rapide, le morceau déroule ses méandres rythmiques et mélodiques parmi les sons grouillants, exacerbés, toujours remarquablement beaux. Comme toutes les œuvres précédentes de Sanders, celle-ci est chaleur et énergie, spiritualité et, finalement, sérénité (Impulse — AS 9.219).

Chez Tamla, un remarquable album de ce trio sous-estimé (par rapport à d'autres qui ne le valent pas): MARTHA & THE VANDELLAS, celles qui nous donnent un jour « Dancing in the street ». Martha et ses compagnes ne sont pas moins étonnantes aujourd'hui, dix ans après (« Black Magic » — Gordy G 958 L). Et aussi STEVIE WONDER, dont la démarche, plus ambitieuse, se rapproche par moments de celle d'un Sly; recherches sonores, longs morceaux, ballades brésiliennes. Et, plus extraordinaire, Stevie joue de tous les instruments lui-même (« Music of my mind » — Tamla T 314 L).

Le magazine Playboy a créé sa marque de disques, Playboy Records. Pourquoi pas? Puisque la première sortie est un album de ce magnifique chanteur qu'est TIM ROSE, l'une des grandes voix de la chanson américaine, malheureusement inconnu par ici. Puisse ce disque donner l'occasion de découvrir un artiste important, bien accompagné par Gary Wright et son groupe (Playboy PB 101).

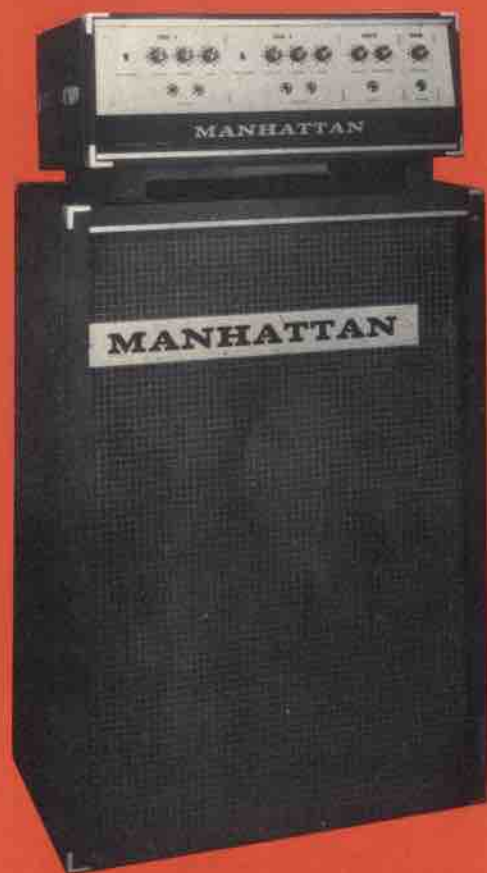
JIM CAPALDI, de Traffic, a moins de voix, c'est connu. Il compense cette relative faiblesse par les remarquables arrangements et mélodies de son premier album solo enregistré à Memphis avec la section rythmique locale (que Traffic s'est empressé de déboucher) et les membres de son groupe. Un disque totalement beau et raffiné, bien supérieur, à vrai dire, à ce que l'on attendait (« Oh how we danced » — Island SW 9.314).

Et puis encore, en vrac: le nouveau SAVOY BROWN, bon groupe de blues-rock sans surprises (« Hellbound train » —

London XPAS 71.052); un enregistrement de GINGER BAKER avec un groupe ghanéen, véritable orgie de percussions, très excitant (Regal SLRZ 1.023); le premier album solo de JIM PRICE, accompagnateur de tout le monde mais moins à son affaire ici (« Kids nowadays ain't got no shame » — A & M AMLS 64.321); le nouvel album de JAMES GANG avec son nouveau guitariste, Dominic Troiano (« Straight Shooter » — ABC ABCX 741); le premier de HOOKFOOT, le groupe qui accompagna Elton John, avec Roger Pope et Caleb Quayle (DJM DJLPS 422); le premier aussi d'un groupe américain prometteur nommé DOCTOR HOOK (Columbia US C 30.898); un album du violoniste-chanteur cajun DOUG KERSHAW, formidablement chaleureux (« Swamp Grass » — Warner 2.581); l'album du grand guitariste DENNIS COFFEY, qui est en train de faire un malheur aux USA (« Goin' for myself » — Sussex SXBS 7.010); une splendide œuvre composée par ANNETTE PEACOCK (RCA LSP 4.578); un autre de ce merveilleux pianiste qu'est KEITH JARRETT, enregistré en solo à Oslo (« Facing you » — ECM 1.017 ST); le disque longtemps recherché d'ED SANDERS, ancien des Fugs (« Sander's Truckstop » — Reprise 6.374); un remarquable premier album d'une chanteuse de très grande classe, ALEX RICHMAN, si douée qu'elle pourrait bien devenir une nouvelle Carole King (« Salty » — Capitol ST 11.004); encore, le second album du groupe UFO, très supérieur au précédent, rock spatial bien fichu (« Flying » — Beacon BEAS 19); enfin, un trésor, le coffret de cinq albums qui retrace l'histoire de la firme TAMLA depuis ses débuts, coffret dans lequel sont inclus les principaux hits de cette marque. Et Dieu sait qu'elle en eut (« The Motown Story » — Tamla M S5-726). Seront arrivés quand paraîtront ces lignes: Jesse Davis, Merle Haggard, Humble Pie et Al Kooper.



manhattan for the Peppiest Popsound



70 watts RMS (100 en crête)

LIGNE AMÉRICAINE COMPACTE
SON POP SUPER PUISSANT

GARANTIE TOTALE

2 corps solo Réverb 2.700 F
2 corps Basse 2.500 F

Documentation complète ainsi que liste de nos dépositaires régionaux envoyée gracieusement sur demande.

MUSIKENGRO IMPORTATEUR NATIONAL :
14, r. des Tuileries, LYON-9^e - Tél. : 83.61.40



24, RUE VICTOR-MASSÉ

75 - PARIS 9^e

TÉL. : 878.29.61

PAPA JOHN CREACH

PAPA JOHN CREACH
The janitor drives a Cadillac. Saint-Louis blues. Papa John's down home blues. Plunk a little funk. Over the rainbow. String jet rock. Danny Boy. Human spring. Soul fever. Everytime I hear her name.
GRUNT. FTR 1.003/30 cm (Import RCA)

Voilà : il y a du côté de San Francisco une bande de copains qui ont décidé de former une compagnie phonographique. Ils s'appellent Jefferson Airplane, et ils ont des tas d'amis qu'ils vont pouvoir ainsi faire profiter de leur nouvelle découverte. Parmi ceux-ci, il en est un avec lequel ils ont déjà eu l'occasion de jouer, une fois ou deux. On l'aime bien, c'est un vieux Noir du Mississippi qui joue du violon électrique. On le met donc dans l'un des merveilleux studios de Monsieur Wally Heider. On prévient tous les petits camarades de la Baie qu'il y a là quelque chose de super en train de se concocter. Il n'en faut pas plus pour voir successivement débarquer — outre l'Airplane au complet — Jerry Garcia, John Cippolina, Peter Sears de Stone Ground et quelques autres mieux connus là-bas. Bon. Ça y est, tout le monde en place ? On démarre.



Ah, surprise, ce n'est pas le big show attendu. La voix de Papa John s'élève, douce, un peu cassée. Ce concierge qui conduit une Cadillac — un morceau de Joey Covington de l'Airplane — nous ramène à cette petite vérité bien sympathique, que les musiciens de la Baie sont loin d'être frimeurs et que lorsqu'ils viennent assister un ami, ce n'est jamais pour en profiter et se mettre en avant. Ils sont là en simples sessionmen, doués, il est vrai d'un fantastique soul. L'homme de la session doit rester Papa John Creach. Par deux fois, cependant, l'ensemble va sérieusement décoller : « Plunk a little funk » et « String jet rock ». C'est que les musiciens de l'Airplane sont là ; et que

Papa John est habitué à travailler avec eux. Il les sent pour ainsi dire mieux. Ils sont ensemble. En d'autres circonstances, il faudra plutôt parler de dialogue avec un soliste (Carlos Santana, dans « Papa John's down home blues »). Enfin, pour ceux qui n'ont pas oublié le temps de leurs premières émotions musicales, Papa John sert un « Saint Louis Blues », où l'on retrouve les accents, hélas bien oubliés aujourd'hui dans l'univers pop, de... la clarinette. Anachronisme, comme semble si souvent l'être la musique de cet album. Ce qui en fait tout le charme. — ALAIN DISTER.

JUDY COLLINS

LIVING. Joan of Arc. Four strong winds. Vietnam love song. Innisfree. Song for Judith (Open the door). All things are quite silent. Easy times. Chelsea morning. Blue raincoat. Just like Tom Thumb's blues.

ELEKTRA 42.102/30 cm (B)
Après la relative déception du précédent album (« Whales and Nightingales » à la fin 70), « Living » marque de la part de Judy Collins un certain retour en force. En effet, les deux principaux défauts que l'on pouvait déplorer dans « Whales and Nightingales » (à savoir une orchestration par trop complaisante à l'égard des variétés, et l'absence de cette conviction, de cette intensité vocale auxquelles on était habitué) ont ici à peu près disparu. Il s'agit d'un disque dont la plupart des chansons, comme le suggère le titre général, ont été enregistrées directement en concert (ce qui ne s'était plus produit depuis « The Judy Collins concert » de janvier 64). On retrouve donc les mêmes musiciens qui accompagnaient Judy lors du Musicorama de décembre dernier : Richard Bell (piano et parfois guitare), Gene Taylor (basse électrique et contrebasse) et Susan Evans (batterie). Le choix des chansons est aussi plus homogène et plus intéressant, non pas dans l'absolu (« Whales and Nightingales » contenait également quelques excellentes chansons), mais par rapport aux climats mélancoliques que la voix de Judy a l'habitude de si bien tresser : elle est véritablement chez elle dans l'univers de Leonard Cohen (« Joan of Arc ») et surtout « Blue raincoat », de Joni Mitchell (« Chelsea morning »).

WOODSTOCK



3 corps solo Reverb
3 corps basse
220 watts R.M.S. 300 en crête

une révolution dans le son

atténuateur equalizer et
chambre de compression :
filtre
cross
over

Catalogue
couleur sur demande
à

MUSIKENGRO
Importateur National
14, rue des Tuileries, 69-LYON-9^e
Tél. : 83.61.40 - 83.52.48

MARTIN CIRCUS A ADOPTÉ LA NOUVELLE DOUBLE BATTERIE ASBA SOUNDLIGHT.

MAGMA ET TRIANGLE L'ENSEMBLE ASBA 100% MÉTAL CHROMÉ... ET VOUS, QUE CHOISIREZ-VOUS ?

Si vous voulez tout savoir sur les nouveautés Asba consultez votre revendeur ou écrivez à ASBA, boîte postale n° 3 94 - BREVANNES Tél. : 922.65.59



A MARSEILLE

TOUS LES EFFETS LUMINEUX
COLLYNS - LITA
HAUTE - FIDÉLITÉ

Stereo pour discothèques et particuliers
Grandes Marques et Fabrication personnalisée

SMET ÉLECTRONIQUE

110, rue des Chartreux, Marseille 4°
Tél. : (91) 49.13.56 - Présent à PROMO-LOISIRS



BEYER DYNAMIC

HEILBRONN-NECKAR - ALLEMAGNE

20 microphones électrodynamiques différents,
10 casques électrodynamiques différents,
6 combinaisons différentes de micro-émetteurs et récepteurs HF,
un choix incomparable d'accessoires de prise de son...

*
Demandez notre documentation gratuite :
BUREAU DE PARIS : 14 bis, RUE MARBEUF, 75 - PARIS 8° - TEL. : 225.02.14 et 225.50.60



PUBLI GRAPHY/5948



ou de W.B. Yeats. Pour l'« In-nisfree » de ce dernier, elle a trouvé une musique aussi émouvante que naguère pour « The golden apples of the sun ». Même dans les chansons réputées « gaies » (« Chelsea morning » de nouveau, mais plus encore sa récente composition « Open the door »), Judy ne parvient pas à abandonner tout à fait cette étrange tristesse qui est la sienne, et que la musique ne suffit pas à dissimuler, car elle a connu — excusez ce cliché — une route longue et difficile. Ce n'est qu'à la fin du disque, dans une reprise endiablée de « Just like Tom Thumb's blues » où Richard Bell déchaîne sa guitare électrique, qu'elle trouve enfin sa récompense sous la forme d'une ironie vengeresse : « Je retourne à New York, je crois bien que j'en ai eu assez. Oh yeah ! ». — JACQUES VASSAL.

QUELQUES
ALBUMS
DE PLUS...

TRIANGLE PATHÉ MARCONI C064 11.836/30 cm (B)

Triangle, sur scène, est d'ordinaire un groupe qui ne fait pas de cadeaux : il rentre dedans, tête baissée, batterie en tête. Dans un studio, il veut trop bien faire. Le résultat est un disque où la puissance rythmique du groupe disparaît sous les arrangements bien foutus, les mixages compliqués, le re-recording. Et puis, les textes ne sont vraiment pas drôles ! Reste tout de même quelques bonnes choses : « J'ai vu », « Litanies » (avec Total Issue et Magma), « Le matin du premier jour ».

APHRODITE'S CHILD 666

Un disque magnifiquement réalisé. Tellement qu'il n'a aucun défaut. Musique venue de Grèce, musique religieuse et baroque, œuvre qui tourne autour d'un thème mi-transposé, mi-fidèle à son époque. Et c'est ainsi qu'il faut écouter ce disque, en essayant de bien percevoir toutes les correspondances musicales entre ces chansons qui n'en font qu'une. Surtout, ne pas être rebuté par le nom de ce groupe, ce serait trop bête. — J.C.

LOUIS ARMSTRONG LOUIS AND THE BLUES SINGERS PARLOPHONE PMC 7.144 (Dist. EMI) (A)

Un disque important pour tous ceux qui aiment — ou ont aimé — la musique de Satchmo. Il met ici particulièrement en valeur quelques-unes des plus grandes chanteuses de blues des années 25-30 : Victoria Spivey, Hociel Thomas, Lillie Delk Christian. On les écoute avec plaisir dans des morceaux qui ne semblent pas avoir vieilli, malgré une certaine allure un peu fanée, qui en fait tout le charme.

BILL WITHERS HARLEM A. & M.A.M.L.S. 65.002 (Dist. RCA) (T)

Produit par Booker T. Jones, cet album porte évidemment sa marque : celle d'un « soul » tranquille, insouciant, joie de vivre et envie de danser. La référence à Harlem est à ce niveau : hommes qui dansent dans les rues, soleil un jour d'optimisme. De l'anti-Black Panthers.

NAZARETH PHILIPS 6 369-008 (U)

Un groupe anglais apparemment sans grandes prétentions, sinon que de renouveler une fois de plus l'expérience de l'insertion d'arrangements de grands orchestres, violons et tout, dans un contexte pop. — A. D.

FRANTZ PEUT-ÊTRE AUX YEUX SILENCE...

CAT RECORDS CR 2.001 (dist Kinney)

Problème : comment renouveler la chanson française sans retomber dans le Rive Gauche ? En dehors du retour aux folklores régionaux (Alan Stivell), il y a l'apport sonore de la pop music. Suivant que l'on se place du côté chanson ou du côté rock, on trouvera enrichissant ou affadissant ce processus. Frantz, jolie voix, poèmes sur arrangements soignés et rythmes divers, c'est bien fait, un peu léger pour rallier tous les suffrages mais largement au-dessus de certain tube « paupe » largement programmé.

NINO FERRER MÉTRONOMIE RIVIERA 421.082 (U)

Même processus, Mais Nino Ferrer est un baroudeur du rock latin, Tous les « plans » américano-anglais sont ici formidablement bien repris par de savants swingueurs, les thèmes (d'actualité ou à la mode ?), style pollution, chantés par la voix très chouette de Nino qui nous revient après avoir promené Mirza, voulu être noir, et qui a gagné en sensibilité ce qu'il a perdu en popularité.

VÉRONIQUE SANSON ELEKTRA 42.106

Comme du côté des chanteuses de variété françaises, on est en train de retomber vingt ans en arrière, il faut saluer la fraîcheur, l'apparente fragilité, la douce fermeté, le balancement discret mais sûr, le vibrato siper-in de Véronique Sanson. Une espèce de limpidité très Tamla, si vous voyez... Si seulement ça pouvait marcher... — P.K.

ASOKA SONET SLP-2.527 (A)

Encore un groupe scandinave qui va décevoir. Si la pochette dénonce de façon superbe les méfaits de l'urbanisation à outrance, la musique d'Asoka n'est pas, hélas, aussi convaincante. Le rock des fjords manquerait-il de chaleur ?



SALLE DES PAS-PERDUS
Tél. : 878-41-69
GARE DU NORD - PARIS (10°)

GITARES

AMPLIS

ORGUES

BATTERIES

etc...

Prix exceptionnels

S. A. SÉLECTION DE DISQUES
POP ET JAZZ
(Importations)

YVES-PIERRE HUMBLLOT

Discauvisuel S.A.R.L.

54, rue du Faubourg Montmartre
PARIS-9° Tél. : 526.51.64

vous réservera le meilleur accueil
pour le choix de votre chaîne HI-FI

COMMANDE DE NUMÉROS ANCIENS

CERCLEZ LES N° DEMANDÉS

Veillez m'envoyer le 1 - le 8 - le 12 - le 13 - le 14 - le 15 - le 16 - le 17 - le 18 - le 19 - le 19 bis (Spécial rhythm & blues) - le 20 - le 21 - le 22 - le 23 - le 24 - le 25 - le 26 - le 27 - le 28 - le 29 - le 30 - le 31 - le 32 - le 33 - le 34 - le 35 - le 36 - le 37 - le 38 - le 39 - le 40 - le 41 - le 42 - le 43 - le 44 - le 45 - le 46 - le 47 - le 48 - le 49 - le 50 - le 51 - le 52 - le 53 - le 55 - le 56 - le 57 - le 58 - le 59 - le 60 - le 61 - le 62 pour 3,50 F. par exemplaire (4,50 F. pour l'Étranger).

Je verse la somme de :
aux Editions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9° par
chèque bancaire, virement postal ou mandat-lettre exclu-
sivement que je joins à ce bulletin.

Nom et Prénom :

Adresse :

musique industrie



(Nouveauté PMI 1.020)

(Nouveauté
PMI 1.010 T)



UNE SOLUTION EFFICACE A VOS PROBLÈMES
DE SONORISATION : **TRAFFIC EQUALIZER**
POUR RÉDUIRE L'EFFET LARSEN
POUR CORRIGER LE TIMBRE DE LA VOIX
POUR OBTENIR DES SONORITÉS DE STUDIO



TRAFFIC 901 adaptable à votre sonorisation 978 F
TRAFFIC 902 adaptable à votre ampli d'instrument; il vous per-
mettra des sonorités de studio 1.280 F
TRAFFIC 915 ampli de 150 w eff 4 HP de 50 w 5.350 F
TRAFFIC 930 ampli de 300 w eff 8 HP de 50 w 7.900 F

TOUS CES APPAREILS SERONT EXPOSÉS A LA FOIRE INTERNATIONALE DE FRANCFORT
Stand 11.30, Allée L, du 5 au 9 MARS 1972

RENSEIGNEMENTS - CATALOGUE GÉNÉRAL

musique industrie 31-33, Rue de LAGNY
94-VINCENNES 808.89.86

MADURA

CBS S 67.222

Produit par James Guercio (Chicago, BS & T), le Bangor Flying Circus revient avec un nouveau nom, Madura, et un double album où il semble s'être égaré entre une Machine Molle 1^{re} époque et un Chicago-sans-culvres. Douteux.

MALO

WARNER 48.142 (dist. Kinney)

Rageur, percutant. Tel est le premier album d'un rock'n'roll band formé par Jorge Santana, frère de Carlos, avec ses amis chicanos de San Francisco. A suivre.

LITTLE RICHARD

KING OF ROCK AND ROLL

REPRISE K 44.156 (dist. Kinney)

(B)

Bien sûr qu'il est le Roi, mais sa musique n'était-elle pas plus digne de ce titre vers la fin des années 50 (Specialty Records), ou même lorsqu'il enregistrait chez Vee-Jay en 64 et chez Epic de 66 à 68?

RAY CHARLES

RAY CHARLES AT NEWPORT

ATLANTIC 40.373 (dist. Kinney)

(U)

Ray Charles, longtemps avant qu'il ne découvre les Beatles, Ray Charles, lors d'un concert qui fut au Genius ce que Monterey serait à Hendrix: la première grande occasion de violer le public américain...

STAR COLLECTION:

ARETHA FRANKLIN

WILSON PICKETT

THE RASCALS

IKE AND TINA TURNER

FATS DOMINO

MIDI MID 20.016/17/22; 26.002;

24.006 (dist. Kinney) (F)

Une série allemande (prix avantageux, design repoussant) présente de vieux hits mêlés à des fonds de tiroirs. Essayez toujours, si vous ne possédez aucun des innombrables « Best of » et « Greatest hits », d'écouter; le Turner (« live »), le Franklin et le Pickett sont les plus intéressants.

ROCK'N'ROLL STORY

SOUL STORY

MIDI MID 68.001/003 (dist. Kin-

ney) (F x 2)

Dans la même Star Collection distribuée par Kinney, deux double-albums qui sont, naturellement, bien impuissants à retracer une quelconque histoire du Rock ou de la Soul. On trouve cependant sur le premier des petites merveilles du genre « Drinking wine spo dee o dee » (Stick M. Gee and his Buddies) ou « Down in the alley », des fabuleux Clovers. — Y. A.

CANNED HEAT

HISTORICAL FIGURES AND AN-

CIENT HEADS

UNITED ARTISTS UAS 5.557

Le meilleur album depuis « Future Blues » d'un groupe qui, en dépit de bien des tribulations internes, n'a jamais vraiment déçu. Le blues dans la bonne humeur, de splendides solos du grand Vestine et un rock remarquable avec le Roi Richard. Hors étoiles le mois prochain, à n'en pas douter.

KOSSOF / KIRKE / TETSU /

RABBIT

ISLAND ILPS 9.188

Dans la lignée des Free, groupe trop méconnu par ici, l'album de son ex-guitariste Paul Kossof. Le rock de l'écurie Island, à base de tempos épaïs, prenant, mélodieux. Un bon disque, une bonne surprise. — P. P.



R. LERAY.

● Pour D. Guigne, voici les adresses demandées: **Island Records**, Basing street, London W 11, England. **Disques Thélème** (Laurent Thibault), 4, rue d'Argenson, Paris-8^e; tél.: 266-56-05. Les principaux studios d'enregistrement indépendants des firmes de disques sont: **Europa-Sonor**, 27, rue de Richelieu, Paris-1^{er}. **Studio Davout**, 73, bd Davout, Paris-20^e. **Studio Michel Magne**, 95 - Château-d'Hérouville.

● Pour M. Campagne, vous pouvez acheter des disques d'importation chez: **Lido-Musique**, 68, Champs-Élysées, Paris-8^e; ou bien chez **Givaudan**, 201, bd St-Germain, Paris-7^e.

● D. Naton, vous pouvez contacter **Martin Circus** via **Vogue** (82, rue Maurice-Grandcoing, 93 - Ville-taneuse) et **Zoo** via **Barclay** (143, av. Ch.-de Gaulle 92 - Neuilly).

● M. Leborgne aimerait savoir « ce que l'on peut faire, comme métiers, dans le monde de la musique ». Bien des choses, par exemple, musicien, critique de presse, animateur de radio ou de discothèque, producteur phonographique, manager de groupes, organisateur de concerts ou de tournées, directeur artistique dans une maison de disques, réalisateur ou producteur d'émissions de télévision, ingénieur du son dans un studio... Cette liste n'est évidemment pas limitative.

● Pour A. Fillol et G. Bôle, vous pourrez trouver des méthodes de batterie, de flûte et de violon chez **Paul Beuscher**, 29, bd Beaumarchais, Paris. Pour les textes des chansons des Beatles, s'adresser notamment aux **Éditions Tournier**, 5, rue Washington à Paris.

● C. Montaron, vous contacterez **Ergo Sum** chez Thélème (voir plus haut), **Alain Markusfeld** chez Barclay (idem), **Van der Graaf Generator** chez **Phonogram** (6, rue Jenner, Paris-13^e) et **Amon Düül** chez **United Artists** (48, av. V.-Hugo, Paris-16^e).

● Au Palmarès de l'**Académie Charles Cros**, proclamé le 21 mars, nous avons noté: Michel Legrand (Bell 2337033), Sun Ra « Nuits de la Fondation Maeght, vol 2 » (Shandar SR 10003), Johnny Otis « Live at Monterey » (Epic 66295), Doors « L.A. woman » (Elektra K 42090), Alan Stivell « Renaissance de la harpe celtique » (Fontana 6235302) et Los Calchakis « Mystère des Andes » (Arion 30 U 126).

● **Travelling**, anciennement « Le Point » de Besançon (même formation) va enregistrer son premier 33 tours en Italie, produit par un éditeur de Venise, et qui sera distribué dans le monde entier en deux versions, une anglaise et une française (via Philips pour l'Italie et Warner Bros pour les USA en particulier).

● **Luc Berthomier** enregistre chez Stresa. Pour ses récitals, il est désormais accompagné par un ensemble pop. Contact: Gilles Allot, 20, Le Parc, 91 - Evry.

● Polydor a sorti **Pop History**, une série de 11 doubles albums consacrés aux grands noms pop, rock ou R'n'B: Who, James Brown, Cream, John Mayall, Eric Clapton, etc. Prix du double album: 48,50 F. — JEAN TRONCHOT.



le 'best' magasin
d'équipement musical
professionnel

LES PLUS BELLES GUITARES DU MONDE
DES PRIX COMME PARTOUT ... UN CHOIX COMME NULLE PART!

CENTRAL MUSIQUE
victor flore

REPRISES—CRÉDITS—OCCASIONS

métro:Trinité - 11bis, rue Pigalle □ 75 Paris 9^e □ Tél: 874-55-85

LES FOUS DU FUCK

Le titre ci-dessus est dédié au lecteur qui, dans une récente lettre concernant par ailleurs le folk, suggérait qu'un petit peu d'érotisme dans la revue ne serait pas pour lui déplaire. Il ne doit d'ailleurs pas être le seul. Cela dit, merci à tous les lecteurs et lectrices qui ont écrit pour appuyer le projet de création d'une rubrique instrumentale; on aimerait en recevoir davantage et, entre temps, Marcel Dadi est en train de mettre au point un système qui cadre avec les impératifs techniques du journal, de sorte que si tout va bien, le premier ballon d'essai sera prêt pour le prochain numéro. En attendant, voici un extrait d'une des lettres que j'ai reçues, intéressant à méditer au petit déjeuner: « Je joue moi-même de la guitare, ainsi que quelques-uns de mes amis. Nos moyens financiers ne nous permettant pas de nous électrifier, nous en sommes réduits à faire « comme si ». Mais apprendre par cœur les riffs de Page et les jouer sur une guitare sèche, ça ne suffit pas. Pour ma part je me suis tourné vers le blues: c'est très bien mais je ne peux qu'imiter encore une fois. Ce qui serait vraiment intéressant pour nous, ce serait de trouver dans cette rubrique (si un jour elle est réalisée) les accords de base nécessaires et les moyens d'approfondir ce genre de musique. Je croyais que le folk c'était bon pour les scouts mais l'émission de Lionel Rocheman et le Pentangle m'ont bien fait changer d'avis. Je crois que je ne suis pas le seul à gratouiller en France et que cette initiative sera bien accueillie ». Bon, on y revient dès que possible.

Le 4 mars, Pete Seeger a donc fait un Musicorama à l'Olympia. Étant donné l'importance de l'article de Pete que nous publions dans ce même numéro, le compte rendu de ce concert se trouve relégué ici, et écourté. Pour ceux qui n'ont pu y assister ou en entendre la retransmission à la radio (il avait été décidé trop rapidement pour pouvoir être annoncé à temps dans nos colonnes), disons que la salle était bourrée à craquer, peut-être plus encore qu'en 67. En première partie, on eut le plaisir de retrouver Marmos, dans une prestation hélas trop courte: ce groupe, en pleine évolution/ascension, ne cesse de progresser à chaque sortie: son originalité et son talent mériteraient d'être bien plus souvent mentionnés. Ce fut ensuite le tour de Roger Mason, qui eut l'intelligence de ne pas rechanter « Le blues de la poisse », désormais bien connu de tout le monde, et de nous servir « Le blues de la 3^e Guerre Mondiale » (adapté de Dylan, et désopilant), suivi d'un morceau cajun (« Allons danser », à l'accordéon). Ovation aussi grosse et justifiée que d'habitude. Cette première partie se terminait avec la première apparition en France d'un auteur-compositeur américain, newyorkaise de 16 ans, qui répond au nom d'Emily. On craignait un instant le « bide »; il n'en fut rien: Emily est dotée d'une voix incroyablement puissante et sûre, au point de faire par instants passer des frissons dans le dos comme le fait Buffy Sainte-Marie. Les textes, pour autant que l'on en put juger car ce fut court (trois chansons), semblent à la hauteur d'une Janis Ian quand elle avait le même âge. Bien des chances que l'on reparte sérieusement d'Emily.

Puis arriva le père Seeger, toujours l'air dégingandé et un peu mal à l'aise (ce n'est qu'une illusion) dans son chandail en laine et son pantalon trop court; avec sa barbe grise, sa casquette, sa douze cordes, son banjo et sa flûte. Ce fut d'un bout à l'autre l'euphorie et les gigantesques ovations prévisibles. Pete avait demandé à son ami Boris Bergman (touchante attention de sa part) de venir sur le côté de la scène traduire certains de ses propos et de ses textes de chansons. Celui-ci fit de son mieux, malgré une préparation un peu hâtive et une mauvaise acoustique de scène, qui lui firent commettre quelques bévues (ex.: « voters » = « vautours » au lieu d'« électeurs », ce qui n'est quand même pas tout à fait pareil) pas au goût de tout le monde. Mais ces petites difficultés furent emportées par la marée des voix qui, à la moindre sollicitation de Pete, s'élevaient, en rythme et dans le ton s'il vous plaît, pour l'accompagner non seulement dans des morceaux archi-connus (« If I had a hammer », « 12 gates to the city », « Where have all the flowers gone ? » ou « Guantanamera »), mais même dans ceux qu'il entreprit, comme à l'accoutumée, d'enseigner sur

le champ à son auditoire. Quant à « Last train to Nuremberg », l'une de ses plus grandes réussites depuis des années, voir dans la chronique de « Rainbow race » si elle passe. En fin de compte, ce Musicorama a apporté un démenti formel à ceux qui croyaient pouvoir dire que Seeger « n'intéressait plus personne ». Le folk existe, je l'ai rencontré. Programme du mois d'avril, communiqué par l'Association « Folk-Song International »: — Du 1^{er} au 9 avril: tournée des musiciens du TMS dans la région de Saint-Brieuc, avec Ben, Gabriel Yacoub, Rebé Werner et le Wandering. Tous renseignements: TMS, 7, rue de l'Abbaye, Paris VI^e.



fous du folk

— Du 11 au 16, petit festival avec René Zosso et sa vieille (content de te retrouver, René), Yves Albert, Catherine Perrier et John Wright, à Metz. Tous renseignements auprès de René Zosso (2, rue de la Boulangerie, 1204-Genève - Suisse) ou de Catherine Perrier (4, rue de la Reine - Blanche, Paris XIII^e).

— Le 16 avril: soirée folk avec les Marmos, Pat Woods et Cathy, Roger Mason, le Wandering et les Railroad Entertainers, à la Maison de la Culture de Mulhouse; renseignements sur place.

— Le dimanche 30 avril, mini-festival folk à Vorey (Haute-Loire) toute la journée, organisé par le Foyer des Jeunes de l'endroit, c'est à 20 km du Puy-en-Velay, une région magnifique (ou moins l'était-elle encore la dernière fois que j'y suis passé, parce qu'à la vitesse où va le progrès...). Il y aura la

plupart des musiciens du Club du Bourdon et de nombreux groupes locaux. Tous les styles de folk seront représentés. Contact: Foyer des Jeunes de Vorey - 43.

— Encore un festival, à la même date (c'est là qu'on commence à croire à la possibilité d'un « revival » français). Il aura lieu les 29-30 avril et 1^{er} mai, et je cite la lettre d'annonce reçue, car elle est intéressante: « Non! Ce n'est pas un festival. C'est un grand terrain situé à 2 km de l'agglomération du Péage du Roussillon, dans les lles du Rhône. Un terrain où l'on vient écouter la musique et toute la musique; où l'on vient pour se voir, pour parler, pour manger, pour vivre ensemble pendant trois jours. L'entrée: 15 F pour les trois jours, nourriture et boisson au prix de revient. Tout sera mis en œuvre par les jeunes du pays (les organisateurs) pour que cette rencontre puisse devenir un événement au poil! Mais que sera-t-il? Ce que vous en ferez! Au fait, si vous êtes un groupe qui fait quelque chose comme le folk, le jazz, la pop ou autre, écrivez à l'Association « Les Amis de Jéricho », rue Victor-Hugo, 38 - Roussillon. Détail pratique pour ceux qui iront: le Péage de Roussillon se trouve entre Lyon et Valence sur la N 7.

— Rubrique « Petites annonces gratuites » parce qu'elles méritent de l'être: J.-F. Flévet, 141, rue Jean-Jaurès, 62 - Douvrin désire monter un club de folk à Lille ou dans la région. Lui écrire si vous avez des idées.

— L'Association « Jild », dont nous avons déjà parlé à plusieurs reprises (c/o Jean-Marie Vallès, 12 bis, rue de l'Acqueduc, 30 - Nîmes) a organisé le 8 mars dernier au Centre Culturel de Nîmes un concert avec un excellent groupe local du nom de Roureila. Musicalement, ça s'apparenterait à du folk-rock, mais leurs textes (« La poubelle » de Georges Estibal; « Trajet », de Philippe Michaleck; « Kathia Nasima », de Patrick Fagès; « Rouge ou bleu », d'Albert Kerjean) sont en français, ce qui va dans le sens des préoccupations actuelles (cf. encore Seeger). Il y aura sûrement d'autres concerts du même genre à Nîmes, où ça commence à remuer. Renseignements à la Librairie « Le Cafouillage », 29, rue Delon-Soubeyran, même ville.

Enfin, en ce qui concerne les disques, quelques bonnes nouvelles: Kinney vient de sortir en import l'album solo de Peter Yarrow (Warner Bros BS 2.599), très réussi, complément indispensable à celui de Paul Stookey et intéressant à comparer. Le vent en poupe, la même firme se prépare — incroyable mais vrai — à sortir l'« Album II » de Loudon Wainwright III. Bravo et merci, je crois que là on va se payer la Champagne. Disc AZ vient de rééditer le tout premier album de Graeme Allwright (« Le trimardeur » et la suite), amusant à réécouter juste après « Jeanne d'Arc » pour voir l'évolution, car l'original Mouloudji distr. par feu Festival était épuisé. Chez Chant du Monde, un truc vachement attendu, et on n'est pas déçu: le nouveau Colette Magny (« Répression », LDX 74.478). Reçu un peu tardivement, il y a tant de choses à dire dessus qu'on vous les dira le mois prochain. « Disc 2.000 » le magasin qui fait un tas d'importations U.S. et G.-B. qu'on ne trouve même pas toujours à Paris vient de s'agrandir en déménageant dans le centre de Rennes. Nouvelle adresse: 5, rue de Clisson; tél. 30-63-17. En ce moment, tous les Doc Watson, dont le formidable double album « On stage » (Vanguard), entre autres réjouissances.

Rubrique « Si c'est pas de l'underground ça, les amis, alors... dites-moi ce que c'est »: l'AFSI, toujours en collaboration avec le groupe Expression Spontanée (comme pour le 30 cm de Malataverne), vient de signer un nouvel exploit: il s'agit d'un disque 45 tours simple enregistré par Steve Waring, son banjo et tout un groupe d'enfants du Midi, avec une super-chanson antipollution (« La baleine bleue cherche de l'eau ») qui s'apprend à tout un groupe de gosses en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Le disque est à vendre 3 F. l'exemplaire, à commander en envoyant un chèque de 10 F. (pour trois exemplaires, port compris) à Expression Spontanée BP 148-06 Paris VI^e. Pour votre petit (rayer les mentions inutiles) frère-neveu-cousin-copain-fils, ou votre petite (id.) sœur, etc., enfin un cadeau utile pour l'avenir: après ça, pour leurs douze ans, vous pourrez leur offrir « Fuck », à moins qu'on ait fait mieux d'ici-là. Salut les Copains. — JACQUES VASSAL.



erudit rock

Connaissez-vous l'OPEN MARKET (18, rue du Roule, Paris-1^{er})? On y trouve des song-books parallèles (sans partitions) tels « All about Frank Zappa » (de « Freak Out » à « Chunga's Revenge »), Dylan (tous les textes des albums légaux + ceux des pirates GWW, Daddy Rolling Stone & Hello), Velvet Underground (complet + « Vintage Violence » de John Cale et le « Soul of Patrick Lee ») que ce dernier enregistra avec Terry Riley sur « Church Of Anthrax », Stones (complet également, très soigné, prix dérisoire) et un Floyd richement illustré. Jusqu'à présent les song-books venaient de Hollande où un nouveau Dylan (avec dessins de Crumb) est en préparation, ainsi qu'un album (textes, photos, interviews) soulignant l'importance capitale du rôle joué par Chuck Berry/Little Richard/Fats Domino dans la Rock Revolution. Mais désormais en France des gens travaillent à des song-books: en Auvergne, ceux du Dead, des Doors et de l'Airplane sont en préparation; quant à Marc, de l'Open, il sort prochainement un recueil d'Hendrix comprenant la totalité des textes anglais/français. Les song-books de l'Open ne coûtent jamais plus de 15 F et, si vous y passez, il y a possibilité d'écouter les derniers albums, vendus en import à des prix raisonnables. Et demandez à Marc qu'il vous montre les merveilles dont j'ai volontairement omis de vous parler afin de ne pas attirer l'attention des empêcheurs de marginer en rond: « good luck... ».

Je vous écris des bancs de l'école (quand on n'a rien d'autre à faire...). Je m'intéresse à Captain Beefheart. Pourriez-vous publier sa discographie et me dire s'il a réellement enregistré un disque avec Zappa. Merci d'avance.

Olivier Boillat, 1207 Genève. Également pour Olivier Jouan, 2, rue Jean-Catelas, Fontaine-Saint-Martin, 78 - Saint-Cyr-l'École; Gilles Grivaud, 68, route de Vienne, 69 - Lyon-7^e.

Voici (la première référence est l'américaine, la seconde la française). Safe As Milk (Buddah BDS 5.063; édition française épuisée); Strictly Personal (Blue Thumb BTS 1; éd. franç. épuisée); Trout Mask Replica (double Straight/Reprise 2 STS 1.053; France idem, distribution Pathé); Lick My Decals Off, Baby (Straight/Reprise RS 6.420; Pathé 2C 062 92.092); Mirror Man (Buddah BDS 1.077; non édité en France); The Spotlight Kid (Reprise MS 2.050; Reprise/Kinney 44.162).

Notes diverses: sorti au début de l'année 71 par Buddah (le « premier » label de Beefheart), Mirror Man est composé de quatre morceaux enregistrés « live » en 65 (à Los Angeles); ce disque constitue donc le témoignage le plus ancien sur le Magic Band. Mais avant d'arriver chez Buddah, Beefheart avait gravé deux simples pour Buddah; ces enregistrements figuraient sur « The Bootleg Album », épreuve envoyée aux radios par A & M qui, vu le manque de réactions, ne le commercialisa pas. Les deux singles (« Diddy wah ditty »/« Who do you think you are »; « Moon child »/« Frying pan ») sont présents sur un sampler-pirate, « Gulp » (très rare). Début 68, Buddah (dist. Barclay) a sorti en France un single tiré de Safe As Milk; les titres en étaient « Sure 'nuff 'n yes I do » et « Yellow brickroad », la référence Buddah 610.006. Si quelqu'un possède ce disque et désire s'en débarrasser, je suis preneur; je cherche aussi un exemplaire de l'édition américaine originale de Safe As Milk (with the doll's head on the inner sleeve, you know...).

Beefheart n'a pas enregistré de disque avec, mais pour Zappa (les deux chez Straight). Sachez enfin qu'il faisait une apparition sur Hot Rats (Bizarra/Reprise RS 6.356; Reprise/Kinney 44.078) où il interprétait « Willie the Pimp ».

Ne pouvant trouver la traduction française de « The lord of the rings », de J.R.R. Tolkien, ainsi que celle d'« Island », d'Huxley, je vous demanderais de m'indiquer si ces deux livres sont parus en édition française et de me donner leurs références. Merci.

Pierre Winzenried, 51, rue des Mines, 68 - Wittenheim.

« La fraternité des anneaux », premier tome de la traduction française de Tolkien, doit être paru chez Christian Bourgois, dans une collection intitulée (il fallait s'en douter...) « Dans l'épouvante » (27,50 F) Quant à « Ile », d'Huxley, c'est chez Pierre Belfond mais on ne le trouve pas partout, même à Paris...

Enfin une rubrique utile! J'espère que vous pourrez répondre à mes deux questions; en effet jusqu'à présent personne n'a pu me renseigner.

1) J'ai entendu cet été en Allemagne un disque très bon, « Mother sky » par The Can. Impossible de le trouver: aucune référence. Les auriez-vous? 2) J'ai beaucoup apprécié l'article d'Alessandrini sur le cinéma underground. Il a donné une adresse où on en diffuse, à Paris évidemment (on dirait qu'il n'y a qu'une ville en France). S'en trouverait-il une, par hasard, à Lyon? Merci... Marguerite, Lyon.

Adrien, je t'écris pour te demander la discographie d'un groupe allemand, The Can. A ma connaissance, un seul disque du groupe est sorti en France, en importation: Monster Movie. Et on m'a dit qu'un double-album allait sortir, est-ce vrai? (entre parenthèses, je n'ai jamais lu une ligne sur le Can dans R & F).

Pierre Biéla, 1, rue J.-P.-Toulet, 64 - Billère. Dommage en effet que la musique du Can n'ait pas encore donné à R & F l'idée de consacrer à Monster Movie ou Tago Mago quelques lignes de ces pages si généreusement accordées à des groupes français de variétés. Mais cette lacune sera, je l'espère et je le crois, bien vite comblée. Voici les références des albums anglais (ce sont ceux que l'on peut trouver, en principe le plus facilement):

Monster Movie (United Artists UAS 29.094); Tago Mago (le double auquel vous faisiez allusion: United Artists UAD 69.009/10). Le second vient de sortir en France (UAS 29.211/12 X). Le Can a composé également la musique d'une douzaine de films, mais le seul enregistrement à avoir été commercialisé est celui de Deep End, du réalisateur polonais Jerzy Skolimowski. C'est sur cet album (Liberty/UA LBS 83.437) que se cache, petite fille, le « Mother sky » convoité.

Pour le cinéma underground, il semblerait qu'à Lyon tout reste à faire. Il existe bien un centre de recherches, « la Lonche », mais il se consacre presque exclusivement à la réalisation de films destinés à être exportés. Il y a aussi « le Cinématographe » qui projette des trucs sur le jazz, mais cela reste très réduit. Passez plutôt à la librairie « Cadence » (6, place du Palais de Justice, 5^e); je crois qu'ils pourront vous brancher.

Je vous serais reconnaissant de bien vouloir m'indiquer où je pourrais me procurer les albums suivants: Velvet Underground, White Light, White Heat; Fugs: vol. I et II chez ESP; Nico: Desertshore. Je vous en remercie par avance. Patrick Le Hellaye, apt 91, escalier C, Cité Champagne, 95 - Argenteuil.

Pourriez-vous m'indiquer où je pourrais me procurer le premier album des Stooges. La plupart des disques de Bordeaux m'ont dit qu'ils ne pouvaient pas le trouver, car paraît-il, le disque a été supprimé. En espérant une réponse, je vous remercie. Alain Corsan, 69, avenue de la Libération, 33 - Bordeaux-Mérignac.

Pourriez-vous me donner la référence des albums suivants: « Love It To Death » d'Alice Cooper et « Fun House » des Stooges.

Michel Charlot, 71 - Autun.

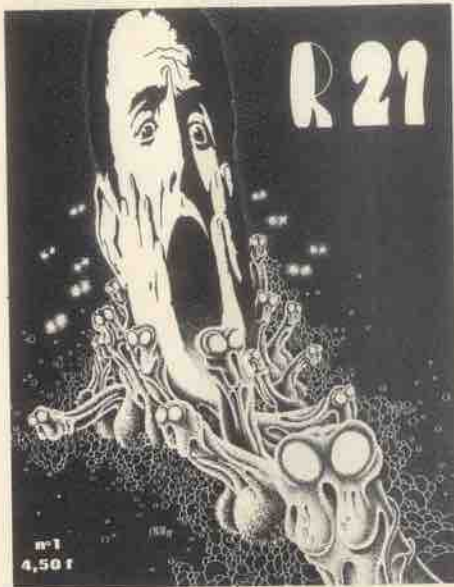
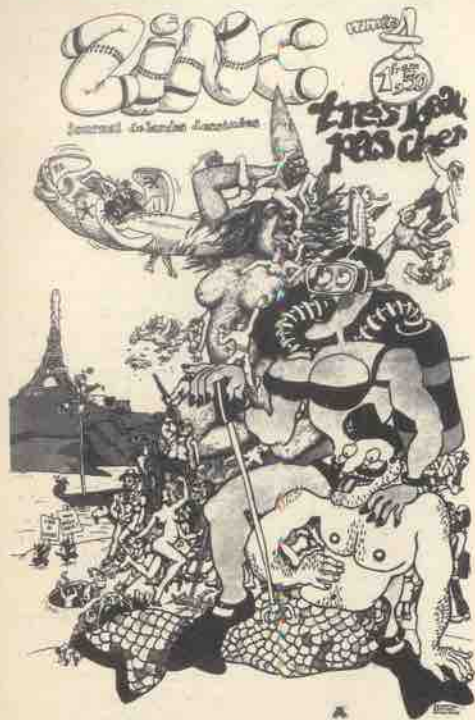
Le Velvet, les deux Fugs et le Nico sont disponibles chez Givaudan, 201, bd St-Germain, Paris-7^e.

Idem pour le premier Stooges qui, comme beaucoup de merveilles Elektra (Tim Buckley, Earth Opera, David Ackles, David Peel, etc.) distribuées à l'époque par Vogue, n'est plus disponible en édition française.

Love It to Death: Straight/Warner WS 1.883 (France: Straight/Pathé 064-92.463); Fun House: Elektra EKS 74.071 (France: Elektra/Kinney 42.055).

La discographie des Holy Modal Rounders est, faute de place, reportée au prochain Erudit Rock dans lequel vous pourrez trouver TOUTE LA VÉRITÉ SUR LE LONDRES DES ORGIES HIPPIES!!! LES RÉVÉLATIONS FRACASSANTES D'UN TEA-BOY DE LA BBC!!! LES NOMS DES MINISTRES COMPROMIS DANS L'AFFAIRE DEVIANTS-MICK FARREN-SHAGRAT-TWINK-PINK FAIRIES!!! LES PROJETS DE « STARS », LE NOUVEAU GROUPE FORMÉ PAR SYD BARRETT, TWINK ET MONK!!! ET LA RÉFÉRENCE AMÉRICAINE DE L'ALBUM ENREGISTRÉ PAR KEN PINE, LE TROISIÈME GUITARISTE DES FUGS!!!!!!! KEEP ON ROCKIN'. — YVES ADRIEN.

bruits de l'ombre



Plus d'un an que cette rubrique existe. Sa création avait été rendue indispensable pour assumer un rôle de liaison, un point de convergence des marginaux pour qui le rock est la musique du refus, de la rupture. Des feuilles sont apparues en très grand nombre : certaines ont maintenant disparu, souvent après un ou deux numéros, d'autres par contre se sont implantées, jouant le rôle de contre-information qui est leur principale tâche en face de la presse officielle. Il faut citer comme publications essentielles : « Le Parapluie » (Paris), « Vroutsh » (Strasbourg), plus les revues de bandes dessinées underground dont la plus remarquable est « Zinc » (l'équivalent des Zap/comics américains), celles qui se spécialisent dans la science-fiction, son étude (Nyarlathotep). On doit y ajouter la plus ancienne, Quetton (n° 1 en juin 1967) ; conçue à Cherbourg (BP 44), elle est la feuille de liaison de l'ISSFCIO (Société de recanérage des livres — penseurs et artistes marginaux). L'équipe qui vient de mener à bien la fabrication du n° 162 (?) comprend « Rockin'Yaset, l'enchaîné, l'ignoble Coué, Lone Wolf et le Pasteur Buattitude », et cela depuis cinq ans. Quetton qui est distribué gratuitement, est « la seule feuille plus longue que large de toute la Free-press » ; elle paraît tous les deux mois, c'est donc, diront ses rédacteurs, « un dromadaire ». Elle joue pour cette région de France où l'enlui et la grisaille sont le paysage quotidien (le désert culturel), un rôle de liaison auprès des marginaux, de la même manière que « Vroutsh » à Strasbourg ou « Guignol » à Lyon. « Quetton » est parfois hilarant, fou ; à lire dans ce « tome 162 » le rockin' yaset story (part 3). Les rédacteurs se construisent une mythologie, un vocabulaire : « le quettonien », « plantent des phrases pour obtenir des idées ». Il renvoie, informe sur les activités marginales françaises, fait référence à ce qui a été le modèle, l'underground américain (texte de Ed Sanders). Sous « la direction du maître suprême, sa majesté Rockin'Yaset I^{er} le Maudit », Quetton est une « revue pirate d'agitation culturelle qui sait tout ce qui est propre ». L'équipe demande une aide financière pour continuer son activité (envoyez mandat-lettre à Michel JF-B.P. 44 Cherbourg).

Zinc/Un n° 4, sans doute le plus achevé depuis sa création. Trois dessinateurs Guitton, Besnainou, et Nicolaud : ce que l'on fait de mieux dans la bande dessinée marginale européenne : la première page a été d'ailleurs conçue collectivement. Ce numéro offre 12 pages de bandes violentes, obscènes, outrancières, parodiques, véritable agression « satirique » par le dessin : une page « chez les narcisses » où les dessinateurs se mettent en scène comme « 3 figures de l'underground » : tour à tour chacun « raconte » l'autre ; la suite des aventures « d'Hugette et Francine » (Guitton) ; une grande « fresque » collective sur deux pages : « aux fous », etc... Abonnez-vous ! (adresse Daniel Lemaire, 15, rue de Buci, Paris-6^e). On peut aussi commander les n° 1, 2, 3 qui seront bientôt des pièces de collection. Pour ceux qui se sentent concernés par les mouvements écologiques, la lutte contre la pollution, signalons deux journaux : Le Courpatier (BP 84 Rasteau), et Le Courrier de la Baleine (Les amis de la terre, 25, quai Voltaire, Paris-7^e). Autre nouvelle publication, d'agitation culturelle, d'inspiration situationniste, « Vivallib » (BP 34 Paris-13^e). « R. 21 » dont nous avons annoncé la sortie prochaine est enfin paru : luxueux avec en couverture un dessin de Philip Caza, il se veut « la revue des idéalistes ». Elle est éditée par Press-Union, maison d'édition créée par une équipe qui veut promouvoir « l'expression libre ». Celle-ci compte éditer, outre « R. 21 » et « Phénomènes inconnus », des ouvrages, des recueils de poèmes, etc... « R. 21 » présente un curieux amalgame : fantastique, écologie, phénomènes parapsychologiques, mythologie, occultisme, etc... Ce n'est pas sans rappeler ce que fut Planète à ses débuts. C'est en même temps un centre de ralliement et d'action pour la région de Grenoble : beaucoup d'appels dans ce numéro pour participer à des expériences, des activités artistiques (le R. 21 fait appel aux artistes marginaux de la région Rhône-Alpes pour participer à ses manifestations dada-surréalistes, pour établir un esprit « n'importe quoi »). Ecr. Hubert Francillard, 68, rue des Rancy, 69 - Lyon). Il est difficile de cautionner l'éditorial de « R. 21 » et ce qui y est dit : notamment la confusion idéolo-

gique et politique, mais c'est un fait, « R. 21 » existe (Press-Union, 14, rue Alphonse-Terray F 38 - Grenoble). La revue recherche des collaborateurs, logement et nourriture assurés (prendre contact avec Michel Walter à l'adresse de la maison d'édition).

Toutes les revues nouvelles dont il est fait ici mention sont en vente dans les librairies spécialisées (Actualité, Tarantula, etc...) et à l'Open Market (19, rue du Roule, Paris-3^e) où l'on trouve aussi de nombreux song-books pirates et notamment ceux du Velvet Underground, de Dylan, des Rolling Stones, Mothers of Invention, et le livre de Dylan, « Tarantula ». En préparation, des song-books du Jefferson Airplane, Grateful Dead, Doors, Hendrix en vente dans le courant du mois d'avril. Dorénavant nous n'évoquerons plus systématiquement dans cette rubrique les nouveaux numéros de journaux existant et qui ont réussi à s'imposer, sont reconnus (le journal le Monde leur a consacré une page sous le titre « la littérature sauvage ») : ils ont trouvé leur place, leur lecteurs. Sauf cas exceptionnel (numéros spécialement extraordinaires), nous ne reviendrons plus sur le Parapluie, Vroutsh, Zinc et toutes les feuilles dont il fut abondamment fait mention dans les « Bruits de l'ombre ». S'il était tactiquement nécessaire de privilégier les activités marginales françaises en formation, on doit pouvoir revenir maintenant sur ce que fut et reste l'underground anglo-saxon, donner notamment plus d'informations sur les disques, les livres, la presse que l'on peut se procurer en France. Tous les mois donc, nous évoquerons des noms de groupes, de poètes, d'écrivains, et cela en fonction des arrivages dans les librairies, les maisons de disques. Le mois prochain nous donnerons une liste de livres fondamentaux pour ceux qui s'intéressent au phénomène de la contre-culture et à la musique à laquelle il a donné naissance.

Il faut signaler, et c'est un événement, que l'on peut enfin trouver les albums des Holy Modals Rounders chez Givaudan (201, bd St-Germain, Paris-7^e). Trois des quatre disques que ce groupe enregistra et qui étaient pratiquement introuvables : manque le premier fait pour ESP en 1963, devenu une pièce de collection. Ce groupe légendaire dont il est fait de plus en plus mention dans les articles sur le rock américain fut complètement rejeté par les critiques aux USA. Formé autour de Steve Weber et Peter Stampfel, guitaristes sur le premier album de Tuli-Kupferberg et Ed Sanders (The East Village Fugs), le groupe fut très peu demandé sur scène (dernière apparition à New York en 1964). En retrait de tout commercialisme, jouant une musique droguée qui n'est pas sans évoquer les textes de Burroughs ou de Gregory Corso par sa démesure, ses brisures continues, son pouvoir destructif, « Indian War Whoop », le second enregistrement sur ESP montre en couverture un cristal de Methedrine. Le groupe y joue des classiques comme « Cocaine blues », « Mr Spaceman », « Amphetamine Bum ». Le feed back vient curieusement se mélanger avec des rythmes de musique cow-boy, des traditionnels : il y a comme une extension électronique de la musique populaire avec notamment le fuzz des voix. Spécifiquement underground, c'est du speed-rock, du rock des rues mais différent de celui du Velvet ou des Fugs. « The Moray eels eat the Holy modals rounders », leur troisième album (Elektra) poursuit cette expérience d'un rock « junkie », « schizophrène ». Cette « chorale pour dégénérés » comme l'appelle un journaliste underground canadien, verra un morceau de cet album « If you want to be a bird » repris pour la musique du film Easy Rider. Le dernier album « Good Taste is timeless » (Metromedia) nous fait découvrir un groupe jouant une musique moins dure, plus près de la musique folklorique américaine. De toutes façons ces trois disques sont indispensables pour connaître « les bruits de l'ombre américains ». Toujours chez Givaudan, deux disques solos : celui de Tuli Kupferberg « No deposit, no return » (ESP), une soirée de pop-poésie satirique, ou l'ancien des Fugs « parodie les petites annonces, la publicité ; celui de l'autre « Fugs » Ed Sanders « Sanders' Truckstop » (Reprise), de la manière satirique, violemment obscène. Deux disques dans la tradition parodique de Lenny Bruce et bien sûr... des Fugs. — PAUL ALESSANDRINI.

presse livres

Leonard Cohen

Les amateurs, de plus en plus nombreux, de musique folk, mais aussi tous ceux qui s'intéressent aux jeunes romanciers américains sont comblés ce mois-ci : après la réédition de « The favorite game » dans la collection 10 x 18, les éditions Christian Bourgois publient enfin « Beautiful Losers », « Les perdants magnifiques », de loin le meilleur livre de Leonard Cohen, celui qui lui a valu sa réputation de romancier Outre-Atlantique ; de plus, on annonce la prochaine publication, en 10 x 18, de ses « Selected Poems, 1958-1968 ». Voilà de quoi donner un reflet plus fidèle de la personnalité de Leonard Cohen, surtout connu en France jusqu'à présent par ses disques. On retrouvera dans ce roman le même univers que dans « The Favorite Game », celui d'un Canada annexe des USA où le Québec poursuit la lutte pour son indépendance, avec la fascination des premiers habitants du continent, les Indiens, ancêtres spirituels et mythiques dont le poète-romancier garde la nostalgie. Mais, bien plus que dans son premier roman, plus ou moins fidèlement autobiographique, l'imaginaire est ici libéré, se plaît à évoquer des fantasmes érotiques, des souvenirs mélancoliques ou des fantaisies échelonnées, dans un délire qui ne manque pas d'un certain humour désenchanté.

Sartre - W. Reich - Les maoïstes

Après les récentes prises de position de Jean-Paul Sartre, et l'action qu'il poursuit en liaison avec des groupes gauchistes, deux récents volumes des « Situations » (vol. VIII et IX, éditions Gallimard) permettent de saisir la progression suivie depuis les années 65-66. A la différence des premiers volumes qui regroupent périodiquement articles, courts textes, interviews, ces deux tomes sont surtout axés sur des thèmes politiques, surtout le tome VIII qui porte en sous-titre « autour de 68 ». La deuxième partie, la plus fournie et la plus développée, intitulée « La France » trace un tableau politique assez complet, analysant les forces en présence, donnant une large place à la jeune génération, que les manœuvres de la presse essaient de faire apparaître comme dépolitisée, apathique, que l'on cherche à endormir en la poussant à « consommer » des produits spécialement conçus à son intention. Tout en visant à donner une vision cohérente de notre société et de ses problèmes, Sartre est amené naturellement à préciser, ses positions, ses rapports avec l'« Idiote International », ou la « Cause du peuple ». Un livre qui peut donner matière à de fertiles réflexions, au lendemain du meurtre de Pierre Overney. Sartre est bien au premier plan de l'actualité ce mois-ci, puisque c'est lui qui a composé l'avant-propos du livre de Michèle Manceaux, « Les Maos en France ». Il ne s'agit en rien ici d'une approche sociologique, mais d'une suite d'entretiens avec des militants qui permettent de saisir le maoïsme dans sa pratique même : l'action révolutionnaire, dans sa spontanéité, dans sa violence revendiquée, contre une autre violence plus subtile et plus écrasante à la fois, celle de l'oppression exercée par une classe dominante. Ces témoignages sont riches d'expériences personnelles, d'une pratique qui s'exerce jour après jour, sans jamais céder pourtant au piège de l'émotion facile (Éditions Gallimard). Et puisqu'il est question de luttes politiques, il est bon de signaler ici une nouvelle édition du livre de Wilhelm Reich, « La lutte sexuelle des Jeunes », dont une édition « pirate » a été récemment publiée. Livre indispensable, modèle de clarté, qui a déjà été analysé dans ces pages. Ce livre est paru chez François Maspero, éditeur gauchiste persécuté par le Ministère de l'Intérieur qui vient de lui intenter six procès le même jour, tandis que, de son côté, une grande maison d'éditions liée au parti communiste le traduit en justice.

Fantastique - Science - Fiction

De mois en mois, il est une tradition romanesque qui semble s'imposer, tant auprès des éditeurs que d'un large public. Ce sont les romans fantastiques ou de science-fiction, qu'ils soient purs délires fantasmagoriques, ou qu'ils comportent une tentative de réflexion « philosophique » sur un monde moderne inquiétant. De tous les romans ou recueils récemment parus qui se rattachent à cette double orientation, le plus « classique » est sans doute « L'ombre venue de l'espace », publié sous les noms réunis de H.P. Lovecraft et d'August Derleth (éd. Christian Bourgois), ce qui donne à penser, au premier abord, qu'il s'agit de nouvelles écrites en collaboration. En fait, il n'en est rien : après la mort du maître, le fidèle disciple a repris plusieurs scénarios, inexploités ou restés à l'état d'ébauches, pour leur donner forme. De là l'impression de sécheresse, parfois de schématisme, que donnent ces textes, l'honnête August Derleth n'ayant pas voulu étoffer les thèmes de Lovecraft de ses propres visions. On voit s'y dessiner mieux que partout ailleurs, parce que moins perdue dans les détails de la narration, toute la géographie de la terreur chère à Lovecraft, dans le triangle des trois villes imaginaires, Arkham-Dunwich-Insmouth, le long de la Miskatonie. Les mêmes monstres fantastiques, les mêmes livres mystérieux sont à l'origine de la création fantastique. C'est pourquoi ce recueil, s'il n'est pas l'un des plus « excitants » qui nous soient parvenus, représente pourtant un terrain de choix pour l'analyse, la saisie d'un monde imaginaire.

Relevant tout particulièrement de l'imaginaire fantastique, un livre qui est cependant paru dans la collection du livre d'anticipation (éditions Opta) : « Le vol du dragon », d'Ann MacCaffrey. Riche matière à études psychanalytiques que ce roman, œuvre d'une grosse mère de famille irlandaise sur le retour, qui se livre à des images défilantes relevant visiblement d'un désir de pulsance phallique : le dragon est-il autre chose qu'une représentation du phallus que la belle héroïne du conte parviendra enfin à faire voler (on connaît, depuis Freud, la valeur symbolique du vol), tout comme ceux des fiers chevaliers qui l'entourent. Dans le domaine de la science-fiction, une production extrêmement abondante a vu le jour ces derniers temps : outre l'anthologie de récits anglosaxons présentés aux Éditions Casterman par Alain Dorémieux, sous le titre « Après demain, la terre », les Éditions Opta poursuivent, parallèlement à la publication de « Fiction » et « Galaxie », celle de la collection du CLA, dont le dernier volume paru regroupe deux romans de Van Vogt, tenu pour l'un des maîtres du genre. Ce qui frappe dans la plupart de ces récits, surtout lorsqu'on les met en parallèle avec ceux des créateurs de fantastique, est le cruel manque d'imagination de la plupart des auteurs de science-fiction ; ils n'inventent pas des mondes, mais plutôt une collection de gadgets pseudo-scientifiques ou mathématiques. C'est un peu l'imaginaire prenant le pouvoir au salon des Arts Ménagers : les héros du futur n'utilisent plus de rasoirs, mais une pâte à effacer la barbe ; des robots ou des machines préparent et déversent automatiquement des nourritures succulentes et programmées ; on communique grâce à un téléphone muni d'écrans de télévision, etc. Avec une ingéniosité comique, on s'applique à imaginer les techniques du confort domestique. Le défaut d'invention se fait cruellement sentir au niveau des formes sociales, conçues immanquablement sur le modèle de la tribu, à moins que ce ne soit la royauté ou l'empire doté d'un chef suprême ; le plus souvent, des sociétés de type militaire, plus ou moins fascistes, toujours dominées par le principe d'autorité. Le domaine de la SF est-il d'ailleurs autre chose que celui des « belles histoires d'hommes » où se déploient les vertus viriles ? La femme n'y est jamais que l'objet à posséder ou à conquérir ;

lorsqu'elle occupe l'une des deux fonctions-clé de la société du futur (ingénieur ou général en chef), ce n'est que pour mieux mettre en relief, par contraste, la faiblesse physique et sentimentale du « sexe faible ». Les récits de SF sont-ils des rêves de frustrés ou d'impulsifs ? Mais, par ces caractéristiques constantes, anticiper revient, non à imaginer du nouveau, mais à faire resurgir des formes périmées de rapports sociaux dont l'auteur conserve la nostalgie. Que l'action se situe dans un monde à plusieurs dimensions ou dans des univers parallèles ne change rien à rien. Ainsi la ménagère du XXIII^e siècle, vue par Ray Bradbury, mène-t-elle « une vie à peine différente de celle d'une femme à l'époque des cavernes, au milieu de la science et des vrombissements de fusées spatiales ». Ce qui change, c'est le décor. Le but inavoué vers lequel s'acharne tout auteur de SF, c'est d'écraser la perspective temporelle, de jouer avec les époques afin de nier l'existence d'un devenir historique, aussi bien sur le plan de l'évolution propre de l'individu (« la quête sans fin » en offre un exemple type), que de celle des sociétés. Il s'agit d'offrir l'image de la permanence inhérente à la nature humaine. Le progrès technique monte en flèche, mais l'homme ne change pas ; des cavernes aux fusées, il est toujours le même, conçu selon le modèle, et avec tous les réflexes, du petit bourgeois du XX^e siècle. A travers la vision anticipée des époques futures, c'est toujours le grand rêve humaniste de l'idéologie petite bourgeoise qui s'exprime. Sans doute une étude sociologique portant sur les auteurs et le public de la science-fiction viendrait-elle confirmer ces remarques. Quel qu'il en soit, il semble qu'apparaissent aujourd'hui un certain malaise chez les amateurs de SF, qui les pousse à rechercher de nouvelles formes de récits, plus psychologiques, plus intériorisés, moins axés sur les conquêtes techniques ou militaires. L'introduction d'Alain Dorémieux à « Après demain la terre » est suffisamment révélatrice à cet égard, ainsi que l'apparition de nouveaux fanzines qui prétendent aborder ce genre avec un point de vue nouveau (Nyarlathotep). Peut-être est-ce le signe que l'on verra bientôt poindre des œuvres « différentes ».

Bandes dessinées

Le dernier volume des aventures de Valérien, agent spatio-temporel, vient de paraître aux éditions Dargaud. « Le pays sans étoile », écrit par Christin et dessiné par Mézières, retrace justement une histoire de science-fiction au second degré, se jouant intelligemment de tous les poncifs du genre. Il matérialise des merveilles de poésie fantastique, monstres servant de véhicules et de vaisseaux de guerre, villes fantastiques et splendides royaumes évoquant la Venise ou la Florence de la Renaissance. L'impression nuit un peu, malheureusement à la netteté des planches, mais surtout aux couleurs qui, dans les pages hebdomadaires, de Pilote, paraissent les dessins d'une beauté féérique, et qui paraissent ici, hélas, fort ternes, par comparaison. L'album séduira cependant ceux qui font rêver le merveilleux fantastique. — MARJORIE ALESSANDRINI.



Valérien et Laureline

L'HARMONICA

HOHNER



LE CLAVINET



LA GUITARE



LE PIANET

INSTRUMENTS "POP" DANS LE VENT



HOHNER-FRANCE - 21 RUE VAN LOO - PARIS 16^e

COURRIER

suite de la page 35

possible. Voilà, ça se résume à ça : j'en ai marre ! (mais vraiment). Je sais que je ne suis pas la seule dans ce cas, et ce qui me désole, c'est de savoir que les 90 % de mon entourage ne correspondent pas à ce que je peux appeler des « relations idéales ». J'ai tellement de choses dans la tête que je voudrais extérioriser et que je ne peux pas, vu la débilité intense de mes soi-disant « relations » : « relations » qui se révèlent assez inintéressantes, sachant que la discussion tourne toujours autour du même sujet : la leçon de géographie ou le « Cadet Rousselle » de la veille. Alors moi, je n'ai plus qu'une chose à faire, et plus intéressante : me retirer et chercher. Eh oui ! Je cherche et ce n'est pas facile de trouver, pourquoi ? Peut-être parce que je ne suis pas une fille qui se contente du minet du coin ou du tube du mois. Ou encore parce que je ne suis pas de ceux qui voient leur avenir dans leurs pantoufles.

J'ai la chance de n'avoir pas de problèmes familiaux, de posséder des parents à l'esprit très ouvert, et un père qui travaille dans une boîte s'appelant Air France : la gratuité de nos déplacements à l'étranger par avion est assurée. Ainsi nous ne sommes jamais restés en France plus de quatre ans : le Brésil, les États-Unis, etc... Ne croyez pas que je sois une bourgeoise (il vous en faudrait peu !), mais plutôt que voyager ça forme le jugement, ça ouvre l'esprit, ça apporte une certaine expérience, et ça développe certains instincts, notamment d'évasion (surtout, quand on tombe très bas en France, après avoir plané si haut).

Ah, le Brésil est un pays sous-développé ! Très bien. mais quelle amabilité, quelle allégresse, quelle joie de vivre !!! Quelle tristesse chez les Français, quelle banalité quand on prend le métro... Comparez la joie des Brésiliens, la tristesse des Français (inconsciente d'ailleurs), la gentillesse/chaueur de ces mêmes Brésiliens qui se contentent de leur condition et d'une boîte pour jouer au football sur la plage... et la lourdeur, la laideur (!) et la grossièreté des Français.

Une lycéenne de 16 ans. Une fille qui n'a soi-disant aucune sensibilité parce qu'elle n'aime pas « Je t'aime, je t'aime » de Michel Sardou, mais est profondément émue par un simple « Little girl blues » de Janis Joplin, qui se révèle plus troublant, et qui a beaucoup pleuré à sa mort parce qu'il y avait autre chose que de « l'idolâtrie » dans l'air. Heureusement, il y a mes frères et Jean-Pierre et Vanessa !...



REM

PARIS - EST - MUSIC

le Super-Marché

de L'INSTRUMENT DE MUSIQUE

SOLDES

après inventaire

Tous les jours ouvrables de 9 h 30 à 12 h 30 et de 13 h 30 à 19 h 30 y compris le mois d'Août

NOCTURNES Mercredi et Vendredi jusqu'à 21 h.

26, RUE ROBESPIERRE 93-MONTREUIL Tél. 808.18-50 Métro Robespierre

Je désire recevoir Rock & Folk pendant un an et les 6 anciens n° suivants, pendant deux ans et les 15 anciens n° suivants (1):

Je verse la somme de : FF (36 par an pour la France et 48 pour l'étranger) par chèque bancaire, chèque postal (nous adresser les trois volets) ou mandat-lettre (joindre le mandat à ce bulletin) aux Éditions du Kiosque, 14, rue Chaptal, à PARIS (9^e).

(1) Rayez les mentions inutiles et inscrivez les n° demandés à choisir parmi les n° 10 à 61 (sauf n° 54).

Nom et prénoms :

Rue :

Ville :

ADRESSE COMPLÈTE (EN MAJUSCULES)

UITARES ROKKOMANN et YAMAKI



J. GOTTI

Importateur exclusif

30, avenue Maxime-Gorki
(95) GOUSSAINVILLE
Tél. : 985.07.05

Doors

Jim Morrison est mort à Paris ; tout le monde le sait et il est inutile d'épiloguer sur cette mort. Mais connaissait-on bien le leader des Doors ? On s'en faisait une image, comme on se fait une image de tous les chanteurs de rock : violence, bagarres, etc... Mais ce n'était pas tout l'aspect de Jim : lui, il avait quelque chose en plus, ce qui faisait son intérêt, n'en déplaise à tous les détracteurs qui ne manquent pas de l'accabler, comme ils ont accablé Hendrix, Jones et tous ceux qui ont eu la mauvaise idée de mourir.

Ce quelque chose en plus, c'était la pointe d'amertume qui ressortait toujours derrière les textes qu'il écrivait. Amertume ? Ça serait plutôt du pessimisme. Jim était obnubilé par la mort : break on thru' to the other side (passez de l'autre côté) I need a brand new friend in the end (J'ai besoin d'un nouvel ami pour la fin) et autres we must die... C'était sa hantise, mais il en parlait presque comme d'une amie. C'était sa fatalité à lui ; on doit mourir et personne n'y fera rien, et c'était son message : il voulait qu'on accepte la mort comme une fatalité.

Alain Houzelstein,
10, rue du Général-de Gaulle,
93 - Montfermeil.

Pourri

Le mouvement pop est pourri, pourri jusqu'à la moelle. Tous les grands groupes célèbres travaillent pour fabriquer des sous au bénéfice d'un des plus gros magnats de « l'empire ». Est-ce que des types comme les Doors, les Rolling Stones... sont sincères lorsque, de manière différente, ils poussent les jeunes (bien innocents) à une action révolutionnaire ? Je ne le crois pas. Ils brandissent des phrases pleines d'espérance à la jeunesse, à qui ça plaît. Ils ont bien pris le vent de la mode actuelle et en profitent ; la révolution est débitée en 45 tours, en 33 tours. Les jeunes voient en ces types des leaders gauchistes. Leur sincérité paraît être réelle. Mais alors, expliquez-moi pourquoi ils vivent si richement ? Comment peuvent-ils avoir des idées libérales lorsque leur compte en banque est si bien rempli ? Je milite dans mon usine et je connais pas mal de types qui sont sincèrement gauchistes : ils rigolent de voir ces types-là parler d'anarchie et encaisser leurs millions après. Eux gagnent leurs 100 000 balles par mois en se crevant. C'est dégueulasse. Je sais que je ne serai pas publié : peut-être que ma lettre n'en vaut pas la peine, mais ça m'a soulagé de vous écrire ce que pensait un pauvre esclave des temps modernes.

Jean Mallet,
34 - Béziers.

PETITES ANNONCES

8,00 F la ligne + T.V.A. 23 % - Payable à la commande (32 lettres, signes ou espaces)

VENTES

• V. Hammond L 111. Percussion B 3 parf. ét. Tél. 878.36.41. h. b.
• Vds Marshall bass, jazz bass Fender. Tête sono Faylon 200 W. + 3 baffles + écho + pieds + micro. Loue loc. répét. Tél. 961.51.04 de 18 h. 30 à 20 h. 30. Christian.

• Urg. Vds Ludwig 3 pièces + 1 tom Premier état neuf 2 500 F. Tél. 921.84.90. Didier.

• V. Sono 100 W. 2 500 F. + Orgue 5 oct. 1 000 F. Tél. 227.39.55. Alexis.

• V. cse obl. mil. Orgue Vox Cont. 1 clav. 2 500 F. + Leslie Elkaton 150 W. nf. 3 000 F. Tél. 902.20.81.

• SUPER aff. : Sono WEM 100 W. 2 double col. + baf. rappel 4 500 F. T.T.C. Tél. 229.19.84. ap. 20 h.

• V. Ampli 40 W. FBT. Guit. Hofner sty. Gibson ext. pla. Wah-wah 3 effets distort. répét. s/gar. Prix 1 700 F. Tél. 847.54.46.

• Urg. V. Sono 120 W. (4 baf.). 2 300 F. + 2 baf. Stevens 80 W. Patrick. Tél. 946.07.31.

• V. urg. Psychedelic-Rack prof. : 5 kw x 4 strobo. électro. cignoteurs gradateurs, jeux lumiè., etc. Prix déments. Rens. Bocquet, 3, r. Guet, 92-Sèvres. Tél. 027.51.06.

• Vends 1^{er} : Guit. « Framus » 6 cds 300 F. 2^e : Tromb. à coulisse « Courtois » avec mail. 400 F. Santiso, 20, r. de la Glacière Paris-13^e.

• A saisir collection neuve de 55 LP, genre blues, R'n'B, soul, div., pop. Prix 675 F., t. le soir Dominique. Tél. 878.52.89.

• V. b. Guit. + Pé. Wah-wha nve. 800 F. Guit. classique acajou bche. 250 F. Guit. jazz 120 F. Ecr. M. Célérier, 52, av. P.-Brossollette, 94 - Créteil.

• A V. Table de mixage Golden-Sound 12 entrées, 2 colonnes avec Amplis à transistors Standel. Tél. 553.96.22.

• V. Amp. Semprini 2 x 50 W. 1 000 F. Colon. 75 W. les 2 : 1 000 F. Chamb. écho Dynacord II 1 200 F. Div. mic. prof. cab. Lund Petrus. Tél. 328.01.29. 20 h. à 22 h., 5, r. du Talus du Cours, Saint-Mandé.

• V. Sono Discoth. 2 x 50 W. p. boîte 2 plat. mixage 4 baf. 50 W. (Garrard Filson) + Light Show, strob. modulo, proj. spéciaux. Tél. AUT. 12.63.

• Urg. V. Stevens 80 W. rév. sac. 1 700 F. t. l. j. 12 h. Tél. 920.05.08.

• V. Colorama ét. nf. avec 2 boîtes + 12 spots. 1 rampe 12 spots, le tout 1 200 F. 1 Chamb. écho « Binson » ét. nf. 1 800 F. 1 pré-ampli « Binson » 8 can. 1 400 F. Tél. 333.28.25.

• Vds Guit. basse Eko et Ampli FBT 100 W. état neuf 2 000 F. Tél. 686.92.85. Durand. 8 h. à 17 h.

• V. Galanti 20 W. + Guit. solo parfait ét. 950 F. Basse Hagstrom + étui 950 F. Tél. 588.69.56.

• V. Sound-City bas. 100 W. + 1 baf. 110 W. (1 an) + SG Standard Gibson b. ét. 2 000 F. Tél. (16.32) 33.17.56 h. b.

• V. Ampli Fender reverb. 2 ou 3 corps b. ét. 100 W. pour Guit., Org. et Bas. 2 000 F. Padilla, 7, sq. H.-Wallon, 78 - Trappes.

• Les Amplis et Sonos WEM sont exposés et vendus par Cambon-Musique, 49, rue Cambon, Paris-1^{er}. Tél. 742.93.57.

• V. Stevens 2 corps 110 W. 2 500 F. Precision basse Fender + valise 1 200 F. Magnéto. TS 320. 1 000 F. Sono Wem 200 W. 2 têtes 100 W. 4 baffles 100 W. Tél. DID. 00.18 ou 533.83.09.

• Urg. V. télécaster + 2 colo. Selmer 50 W. ét. nf. 3 000 F. P. George, 6, bd et Résidence des Briffaults, 95 - Montmorency. Week-end seulement.

• V. Sono Standel 120 W. 2 colonnes. Tél. TUR. 50.17.

• V. 80 W. vibr. rév. Bass + Batt. Gary + Orgue Gem 5 oct. vibr. Tél. 222.99.66.

• V. Orgue 2 claviers 1 000 F. Tél. 920.53.59.

• Vds tête Ampli sono 120 W. transis. 1 100 F. cpt. Louichon Claude, 77, rue de Paris, 92-Clichy.

• V. Sax. ten. Selmer + fa dse + étui. Neuf. 1 500 F. Tél. 504.07.70, vers 20 h., dem. Georges.

• V. Ampli 50 W. 2 corps 1 200 F. Orgue 1 clavier + chambre écho. Achète Orgue 2 cl. batt. élect. R. Toul, 183, rue Fillette, 92 - Rueil.

• Vds cause dép. collec. 200 disq. neufs, class., pop, variétés. Valeur 6 000 F. cède 1/2 prix. Pour l'envoi d'une liste, écr. M. Knaebel, 70, rue Amelot, Paris-11^e.

• V. Ampli + baf. 70 W. 1 900 F. à débat. Tél. 959.16.65. Patrick.

• Vends Batterie Slingerland état neuf, noire + caisse claire Ludwig, péd. Charl., cymb. Avedis. Tél. 242.37.09.

• V. Ampli FBT 50 W. + péd. (s. garantie). Wha-wha. Guit. Randall. M. Baratovic, 12, r. Bachaumont, Paris-2^e.

• Vds Orgue 2 claviers Farfisa VIP 233 + Ampli S70 et remorque Erka pour matériel. Jacky Boulay, 95 - Vigny. Tél. 466.21.48.

• Vds Guit. Elite 2 mic. et Ampli Galanti Deluxe 20 W. Prix 1 200 F. Servoin Christian, 117, bd Jean-Jaurès, 78 - Houilles.

• V. Strobos. mult. pos. L. sup. X.S. Prix 500 F. à déb. Tél. 602.36.48.

• V. Saxo Alto 650 F. Tromb. à piston 350 F. Tél. 935.08.99.

• V. Tête Marshall 100 W. 2 000 F. 1 Mic. Gibson 450 F. Tél. POI. 33.39.

• V. Tête Sound-City 100 W. nve 2 500 F. Tél. SEG. 50.13.

• V. Sono Yamaha 200 W. neuve 7 000 F. Marshall 100 W. neuf 7 000 F. Simca 4. 69. Argus. Meunier A., 10, r. St-Claude, 89 - Saint-Florentin.

• Orch. V. Piano Professional Farfisa ét. nf. 4 000 F. Orgue Hammond LP 100 t. b. ét. 9 000 F. Ampli Gem 50 M réverb. trém. 2 can. 800 F. Tél. Mery. Tél. VAU. 53.69.

• V. Tête ampli sono Echolette 500 F. Ampli Hohner + 2 baffles 1 500 F. Guit. Elite vib. housse 500 F. Hans, 15, r. P.-Claudel, 88 - La Bresse.

• A vendre Sonorisation Semprini, 2 Amplis de 100 W., 1 Chambre d'écho 6 entrées, 2 pieds, 2 colonnes. Prix 6 000 F. Tél. 957.32.89.

• V. Org. Hammond VE 500. 4 mois. Bouvot, 14-Asnelles.

• V. Strato. abs. nve blanche 2 500 F. Manhattan (+ gros modèle) 3 cps. 200 W. ét. nf. valeur 6 500 F. Px 4 000 F. Péd. dist. Marshall. Wha-wha Vox. Micros avec pieds, prix excep. Tél. 357.98.75.

• V. cpt. Batt. Asba + access. Premier + cymb. Zildjian cpt. 1 600 F. Visible : lundi, mardi, mercredi, samedi. Le matin. Paul Grosclaude, 14, rue Lamartine (4^e ét. droite), Paris-9^e.

• V. Chaine Stéréo Dual... CAP... 1... 800 F. Tél. 922.64.60.

• V. Gibson SG 200 basse nve. Tél. 255.18.74. Yvan, ap. 20 h.

• V. Guit. Welson 3 mic. exc. ét. 500 F. à déb. Ampli Merlaud 30 W. av. baf. 300 F. Orgue Welson Président 2 clav. com. nf. 5 500 F. Sono Merlaud 160 W. + baf. 3 500 F. + cons. + mic. + pieds facul. Tél. 331.72.42. 20 h. Après le 11/4.

• Nf. : Carlsbro-Marshall 3 cps. réverb., anti-Larsen + W.-w., dist., mic. 5 000 F. (val. 8 000). Tél. ORN. 16.56.

• V. Ampli Hohner 60 W. ét. nf. éc. rév. vib. 1 200 F. + Télécaster ét. nf. + étui 1 300 F. M. J. Galmiche, 5 bis, Tour des Libelles, 70-Luxeuil L.B.

• V. Tête Sound-City solo 120 W. 1 800 F. Tél. SUF. 92.34.

• V. col. sono 100 W. Lutherie Moderne 600 F. Contrebasse ancienne. Tél. Chris. 805.21.44.

• V. Guit. Hohner 3 mic. 500 F. Clrone, 6, r. E.-Quinet, 93-St-Ouen.

• V. Baffle Celestion (basse-guitare) 200 W. (2 HP, 46 cm) avec housse et roulettes : 2 900 F. Tél. (87) 90.19.27. Gilles.

• A. V. excell. occas. Les Paul Grimschaw (mic. Gibson) - Baffle Vox 100 W. réels - Orgue Hohner 1 cl. - Guitare Hofner - 2 magn. Grundig - Recherche Piano élect. - Américain (San Franc.) donne cours Folk. Ecrire ou venir (soir) Denis Fournier, 46 rue Alouettes, 94 - Chevilly-Larue.

• V. cpt. Gibson SG standard + étui s/gar. 2 200 F. Tél. Louis. 636.44.50 ap. 19 h.

• V. Guit. limit. Gibson 2 micros état neuf 550 F. Tél. Macaux. 887.98.24, poste 230.

ACHATS

• Ach. Orgue 2 clav. + Sono 100 W. P. Crochet, Pharmacie, 85-Sables.

• Cherche Ampli 40 W. bon état. Tél. 408.50.04.

• Achète ts instr. et mat. Tél. 277.72.06.

OFFRES D'EMPLOIS

• GROUPE VEDETTE TRES CONNU
Cherche chanteur si poss. instr. M. Ficarelli, 39, chemin de la Montagne, 94 - Brie-sur-Marne. Tél. 324.50.74.

• Ch. guitariste chanteur et organiste. Tél. 357.64.08.

• Cherch. pr. Orch. Parisien, « Galas » ts les samedi et dimanche, bons music. prof. Ecr. au Journal av. ts renseignements n° 15.

• Orch. varié. Cherch. bassis. chanteur. Tél. 686.37.37. pos. 200.

• Recherche groupe hard-rock-blues pour galas et promotion artistique. Toute réponse sera considérée. Ecrire : A/B, 45, rue Poncelet, Paris-17^e.

• Ch. mus. aimant le rock'n'roll p. former orch. style Wild Angels. Tél. Alain 936.53.74, vers 20 h. 30.

• Orch. bals cherch. guit. soli. ryth. chant. Tél. 686.37.37. pos. 200.

• Ch. bon bassiste chanteur et saxophoniste. Galas assurés. Tél. 357.64.08.

• Ch. bons amateurs sérieux + chanteur (se) en vue formation. Ecr. Masson J., 23, fg St-Denis, Paris-10^e.

DEMANDES D'EMPLOI

• « Apocalypse » Groupe pop recherche contrats libre mi-avril. Tél. 967.11.77 (demander M. Ravagli) ou écrire à M. Caussarié, 64, r. N.-P.-Fillette, 92-Rueil-Malmaison.

• Musicien cherche travail ayant rapport avec métier. Santiso, 20, r. de la Glacière, Paris-13^e.

• Chanteur-ense. cher. gr. rock ou mus. sep. Genre : Stones, A. Cooper, Velvet, Who. Tél. ODE. 61.50, 707.84.87.

• Org. accord. maté. nf. compl. cherch. orch. sérieux trav. régu. M. Perraud. Tél. 808.01.29. h. b.

• Bassiste cherch. groupe ou orchestre professionnel, région indifférente si travail assuré. Ecr. au Journal n° 17.

• Guit. sol. cherch. gr. travail sérieux. Jean-Pierre. Tél. MAI. 48.74, 19 h. à 20 h.

• Org. et Bass. très bon mat. cherch. gr. pop. Tél. 738.34.38, ap. 19 h.

• Bass. + bat. t. bon matériel cherch. groupe. Tél. VIL. 88.58.

• Batteur cherch. groupe pop ou varié. avec contr. Ecr. J.F. Gautier, 43 Av. A. de la Rochette, 77 - La Rochette.

DIVERS

• Cours de batterie et de guitare basse par professionnels. Tél. TUR. 50.17.

• Grange Electronic, 24, rue Thomassin, 69-LYON 2^e. Tél. 37.89.71 - Louons Sono ttes puissances jusqu'à 600 W. pour salle, plein air.

• Devenez un VRAI batteur. Leçons particulières de batterie. Technique pure adaptée Variétés et Jazz. Etudes de solos. M. Tarussio. Tél. 754.19.22.

• Maquettes définitives enregistrement extérieur, matériel prof. MV Record. D. Klimberg, 2, av. Médéric, 92-Meudon-la-F. 630.72.55, sur RV.

• ELECTRONIC-MUSIC
Au service des musiciens professionnels et amateurs, 18, bd Marx-Dormoy, Livry - Gargan. Tél. 927.29.42 et 276, av. Aristide-Briand, 93-Pavillons-sous-Bois. Amplis Guitares, Orgue, Percussions toutes marques. Occasions révisées. Garantie. Station Service. Dépannage. Amplificateurs. Toutes marques. Ouvert du mardi au dimanche matin. Parking assuré.

• Composez-vous des chansons ? Faites-les mettre en musique et harmoniser par : CLUB DES AUTEURS, 167, rue du Temple Paris-3^e. (Tél. 887.30.19).

• Cherch. j. début. (tes) aimant chanter ou jouer la comédie Rens. : GALAS BEAUNE, 4, Villa Montcalm, Paris-18^e (18 à 20 h).

• Leçons particulières de batterie - Guitare - Basse - Solfège - Théorie. Marceau Magnier, 58, rue Mirabeau, 94-Ivry. Tél. 672.35.69.

• STUDIOS DE REPETITION
Loués à l'heure. Vide 12 F. ou équipé (batterie, amplis, etc.). 30 F. Tél. 277.72.06.

• Votre Photo Géante pour 26 F. Faites agrandir en 60 x 40 cm vos meilleurs photos, négatifs, diapos, dessins, extraits de journaux, cartes postales. Envoyez l'original avec chèque ou mandat de 26 F. (original retourné) et dans 8 jours vous recevrez votre Poster noir et blanc, port gratuit. Doc. contre 4 timbres. PHOTO POSTER, 8c, rue Rose-Benoit, 10 - Troyes.

• Organiste cherche 1^{er} Orchestre variétés travail assuré, 2^e Paroliers. Tél. 950.07.00. Après 20 h.

• Parolier cherche compositeur.
C. Quanquin, 34, rue de Nancy,
95 - Argenteuil.

• Ecris toutes partitions et
arrangements (pianos, sections
rythm., cuivres) relevés disques
ou morceaux originaux. Tél.
636.13.31.

• Faites vos répétitions en grande
salle insonorisée, Place, Clichy de
midi à minuit. Ecr. Trianon, 6,
impasse Défense, Paris-18°. Fixer
heure.



**HENNEQUIN
OFFSET**

57 - SARREGUEMINES
☎ (87) 021138

CARTES POSTALES
POSTERS GEANTS
AFFICHETTES
CARTES SPECIALES

DOCUMENTATION CONTRE T.F. EN TIMBRES

• Recherche jeune femme de 15
à 25 ans en vue de faire la route.
Angleterre (Isle of Wight). Mois
d'août. Ecrire à F. Klein, S.P. 69 370.

• Techn. sono., lum. scène, 10 ans
exp. cherc. empl. avec artistes
prof. t. style. Ecr. au journal n° 18,
qui trans.



Le groupe américain « FRIENDS OF DISTINCTION » a donné trois représen-
tations exceptionnelles au « BLOW UP » à Enghien les 28, 29 et 30 janvier.
Ce groupe, composé de deux chanteuses et deux chanteurs, un pianiste,
un batteur et deux bassistes, a remporté au dernier MIDEM un énorme succès
qui a été confirmé par l'accueil enthousiaste qui lui a été réservé par le public
de fans, qui a plus que rempli la salle pourtant très spacieuse du Blow Up.
L'ORTF n'a pas manqué, en le présentant également à son émission « Deux
sur la 2 », de le qualifier de « nouveaux Platters ».
La sonorisation de ce groupe était assurée avec une remarquable fidélité et
perfection par le système « VOCAL MASTER » de SHURE, que les FRIENDS
OF DISTINCTION utilisent exclusivement à toutes leurs représentations.

• OCPI vous propose : LA
LOCATION d'un matériel de
sono., sans défaillance :
FREEVOX. Intervention d'une
équipe de sonoriseurs qua-
lifiés. L'équipe d'OCPI est à
votre disposition pour toute
sonorisation, prise de son et
enregistrement pour : Spec-
tacles, réunions publiques,
assemblées, soirées. Consul-
tez-nous. OCPI - Département
Sonorisation, 12, rue Yves-
Toudic, Paris-10°. Tél. 878.68.64.

• SGS Records auditionne
pour enregistrement avec nou-
veaux artistes tous styles. Ecrire
au journal, n° 19, rendez-vous
sera fixé en studio.

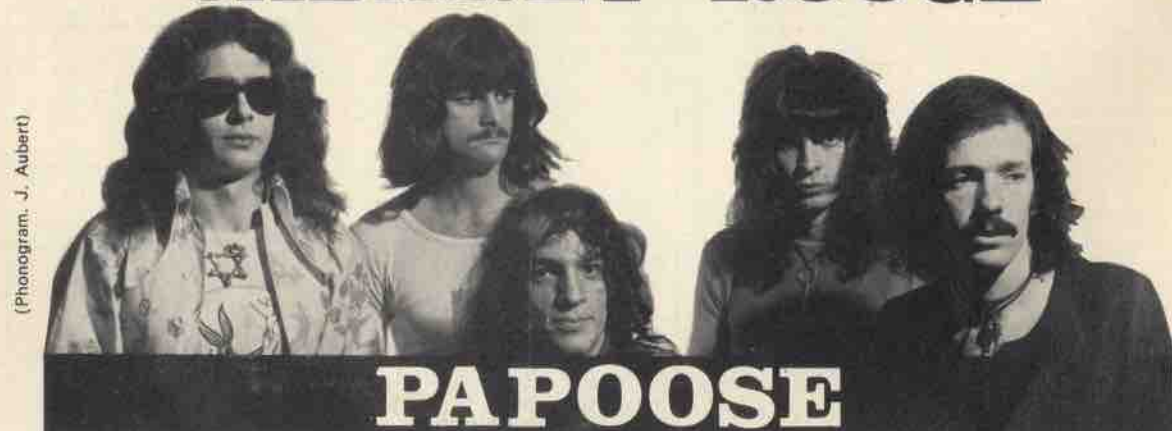
• POSTER-GEANT 40 F.
Agrandissez en 1 m x 0 m 75
vos négatifs, diapos, photos ou
tout autre document. Excep-
tionnelle qualité pouvant servir
d'affiche. 10 % de remise à
partir du 3° poster d'un même
document. Délai 8 jours.
Envoyez votre document avec
mandat ou chèque. Renseigne-
ments contre 4 timbres à 0,50 F.
Studio d'Expansion Photogra-
phique, 5 bis, rue Ch.-Auffray,
92 - CLICHY.

• CHANT. Rééduc. voix, prép.
aux disques, télé, music-hall, mise
en scène, formation complète.
Breyer. WAG. 27.15.

RÉPERTOIRE DES ANNONCEURS

ACTUEL	90
A.E.C. FRANCE (LAND)	103
A.P. FRANCE (WINSTON)	18
ASBA	90
BARCLAY (ZOO)	16
BEYER DYNAMIC	90
BEFRA ELECTRONIC (ACOUSTIC et AMPEG)	24 et 32
BEUSCHER	34
CAMBON MUSIQUE	79
CENTRAL SON (FREEVOX)	20
CINECO (SHURE)	24
COLLYNS	86
COURTOIS	84
EUROP'CONFORT	7 et 9
EUROPE N° 1	12
EURO JARDINS	37
EREYD	32
VICTOR FLORE	93
FILM ET RADIO (JANSEN)	34
FOIRE DE PARIS	8
GAFFAREL MUSIQUE (GEM, DAVOLI)	79, 82 et 84
GOLF DROUOT	9
GOTTI	100
GRETSCH	28
HOHNER	98
HUMBLLOT	91
INDIEN (L')	104
JERRY LEE LEWIS	79
KIOSQUE A MUSIQUE	91
LABAT	22
MAJOR CONN (LUDWIG)	86
LA MAISON DU JAZZ	88
MESSEAN (WEM)	83
MUSIC CITY	34
MUSIC COMPANY (FENDER)	35
MUSIKENGRO (MANHATTAN et WOODSTOCK)	88 et 89
MUSIQUE INDUSTRIE	92
MUSIQUE DE FRANCE (THOMAS)	26 et 27
NAZZARENO PIERMARIA	30
PANAM	6
PARIS-EST MUSIQUE	99
PAPOOSE	102
SELMER	10
S.M.E.T.	90
SOCARO (F.B.T.)	84

"CABARET ROUGE"



PAPOOSE

Éditions Chappell - Management : Alain Lacour - Tél. : 307.89.79



THE BEST AMPLIFIER



from 60w
to 2000w

L 60 = 60 w RMS
L 120 = 120 w RMS

ELECTRONICS
land

exclusive distribution

AUDIO ELECTRONIC COMPANY

66-70 rue Regnault Paris 13° téléphone 336.47.61/589.36.11

aec
FRANCE